

# Le Samedi

Vol. XII. No 51  
Montreal, 18 Mai 1901

(40 Pages)

Journal Hebdomadaire Illustré

(40 Pages)

Prix du numero, 5c



JULIA.



# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

Organe du Foyer Domestique

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25  
(Strictement payable d'avance)

PRIX DU NUMERO, 5 CENTIMS | Tarif d'ann. once—10c la ligne, mesure agate.



POIRIER, BESSETTE &amp; CIE,

Propriétaires,

No 35 RUE ST JACQUES, MONTRÉAL.

## La Circulation du "Samedi"

Nous tenons à porter à la connaissance du public annonceur le fait — important pour lui — que depuis deux ans la circulation du "SAMEDI" dépasse deux fois, et dans certains cas trois fois, celle de toute autre publication illustrée de langue française sur le continent américain. Que les éditeurs de journaux illustrés qui croient pouvoir nous contredire acceptent la proposition suivante: si nous avons raison, ils verseront CENT DOLLARS à la caisse de l'Hôpital Notre-Dame; dans le cas contraire c'est nous qui ferons ce versement.

LES PROPRIETAIRES-EDITEURS.

MONTRÉAL, 18 MAI 1901

## CARNET EDITORIAL



On s'occupe un peu partout — au Canada et aux Etats-Unis — d'organiser la célébration de notre fête nationale. Ce n'est pas trop tôt, non pas tant pour pourvoir aux nombreux détails de l'affaire que pour se mettre en mesure de changer radicalement — du moins en certains endroits — le système de célébration. Aussi ai-je lu avec une véritable joie et un soulagement non moins réel, les discours prononcés contre la manie des processions genre cirque, à la réunion des présidents des diverses sections de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal. Depuis longtemps ces processions avaient dégénéré en mascarades qui rendaient le 24 juin pénible pour des milliers de citoyens raisonnables et soucieux de la dignité de la race. Des écrivains courageux ont, dès 1880, demandé la suppression de ces queues-leu-leu carnavalesques. J'ai été

de leur nombre; aussi me rappelé-je bien quelle tempête nous déchaînâmes. Les temps n'étaient pas encore arrivés; l'abus n'était pas encore assez mûr pour qu'on pût l'abattre sans trop secouer l'arbre entier. Mais aujourd'hui ça semble y être. C'est en plein exécutif de la Société Saint-Jean-Baptiste que des voix s'élevèrent, timides, il est vrai, craintives de dire toute la vérité, mais le résultat sera net, décisif et vaillant, espérons-le.

Le meilleur mode de célébration extérieure serait, à mon humble avis, une grand'messe solennelle le matin, un grand pique-nique (avec discours) l'après-midi et, si l'on ne craint pas la chaleur, un beau concert dans la soirée.

Si, toutefois, on tenait mordicus à une procession, qu'elle se compose uniquement de trois éléments: des bannières ou drapeaux, des fanfares et beaucoup, beaucoup de citoyens marchant comme des hommes et non comme des séminaristes revenant d'une course un jour de congé.

Aux Etats-Unis, nos compatriotes nous paraissent faire les choses plus rationnellement, plus dignement. Leurs congrès à l'occasion du 24 juin constituent une manifestation pratique et patriotique à un égal degré.

Et il y a plus: la fête nationale y est plus généralement fêtée que sur les bords du Saint-Laurent. On n'ignore pas que dans soixante et quinze pour cent de nos paroisses cette fête passe inaperçue; les couleurs nationales n'y sont pas arborées. Si le curé de chaque paroisse le voulait, nous verrions s'établir dans tous les groupes ruraux de la province, un programme uniforme et modeste mais suffisant: une grand'messe suivie d'une réunion agrémentée d'un ou de plusieurs discours. Là où se trouvent une salle et les éléments, il y aurait séance le soir.

Nos compatriotes des Etats-Unis l'emportent donc considérablement sur nous. On me dira peut-être: "Ah! c'est qu'éloignés, perdus dans ce milieu hétérogène, ils ont plus besoin que nous de se compter, de s'aguerrir, de raviver le souvenir du passé pour se préparer en vue de l'avenir."

Erreur et cliché! Le jour n'est pas loin où le problème national sera plus difficile à résoudre sur les bords du Saint-Laurent que de l'autre côté de la frontière.

Ce qui se dit, se passe et s'écrit en certains quartiers n'est pas de nature à nous permettre de sommeiller. Voyez donc la tourmente que soulève l'opération du recensement, opération pourtant officielle de sa nature.

Que ceux qui ont des oreilles entendent et que ceux qui ont des yeux voient. Il y a un point noir à l'horizon, qui grossit rapidement et ceux de nos hommes d'Etat qui ne pensent pas uniquement au jour qui s'écoule, sont loin d'être rassurés.

\* \* \*

Pour ma lecture du dimanche, je réserve des bottes de journaux venus un peu de partout, ceux qu'on a mis de côté vu que l'enfèvement du tra-

vail obligatoire ne nous permettait pas de les parcourir à souhait. Donc, dimanche dernier je me livrais à mon incursion habituelle et je fus frappé d'une chose: le rôle considérable que joue le revolver partout. Les journaux de Paris, remplis du revolver, ceux des Etats-Unis, encore plus, ceux de notre pays, encore trop.

Ce qui me remit en mémoire cette lettre d'un abonné à son journal, que je transcris littéralement.

"L'abus du revolver, écrivait-il, prend, depuis quelque temps, des proportions inquiétantes: Ce n'était guère au début, qu'une arme de précaution: seuls, d'abord, des gens voyageant la nuit sur les routes, ou obligés de traverser à une heure tardive des quartiers déserts, s'en munissaient pour s'en servir en cas de légitime défense. Puis il y eut les gens hantés de la crainte de l'attaque nocturne, ne sortant plus après 6 heures du soir, pour aller au théâtre ou dîner en ville, sans glisser dans leur poche leur *coup de poing* ou leur *bull-dog*, obsédés du besoin de l'utiliser, tirant à l'aveuglette, à la première alerte imaginaire, — et, généralement, blessant un passant inoffensif: le revolver devint l'arme des poltrons. Enfin, ce furent les gens irritables et soupçonneux, les névrosés, les déséquilibrés (et Dieu sait si le surmenage et l'alcoolisme en ont multiplié le nombre!), qui se mirent à faire une consommation extraordinaire de revolvers. Aujourd'hui, la moindre querelle de ménage, le plus léger soupçon d'infidélité, la discussion la plus futile, la perte d'un procès, une contrariété quelconque, autant de prétextes à faire parler la poudre: là où, autrefois, on eût échangé simplement des paroles un peu vives, on échange des balles à bout portant.

"L'usage du revolver est devenu si commun, si banal, que ces armes se vendent partout, même à vil prix. Les mesures édictées pour en réglementer le port étant et devant rester illusoire, comment pallier le mal?"

"Ne croyez-vous pas qu'il y aurait lieu de restreindre la vente des revolvers, d'une part en l'interdisant dans les bazars, d'autre part, en les frappant d'un impôt qui forcerait les armuriers à en majorer fortement le prix? Il y a des impôts plus arbitraires et plus vexatoires..."

Ces observations sont judicieuses et les intentions excellentes, mais n'est-il pas permis de douter de l'efficacité du remède proposé? La cherté du revolver serait-elle un obstacle réel? Le contrôle de la vente, allant de pair avec le contrôle du port d'armes qui existe déjà, serait certainement la meilleure réforme, si la réglementation était, à la fois, bien fixée et énergiquement mise en vigueur.

\* \* \*

L'autre samedi, un fil électrique s'est cassé de bonne heure dans la soirée sur la rue Saint-Laurent, près du "Bloc" Baxter, un endroit où les enfants fourmillent. A pareille heure et pareil jour on sait que le va-et-vient des voitures est considérable. Or, longtemps après l'accident le fil pendait encore, à quelques pieds du sol. Des centaines d'enfants insoucieux et ignorants le *taquinaient*; les têtes des chevaux le frappaient dans la demi-obscurité. Le courant avait-il été supprimé? Je l'espère, car, autrement, l'administration de notre tramway serait d'une incurie inconcevable, criminelle même. Mais il n'est pas moins vrai que le fait de le laisser ainsi se balancer à la hauteur des têtes des gens et des bêtes pouvait être une source de malheurs. Je ne parlerais pas de cet accident, plutôt du domaine de la chronique locale, si je ne venais de lire dans le *Moniteur Industriel*, de Paris, un petit article qui montre tout le souci que prennent les autorités françaises en rapport avec ce genre d'accidents.

Ainsi la préfecture de la Gironde vient de faire apposer sur tous les poteaux de tramways électriques une note succincte et claire indiquant les mesures à prendre dans les cas où un fil électrique vient à se rompre et à tomber sur le sol.

On comprend pourquoi il est recommandé de ne pas toucher les fils tombés sur les personnes victimes du choc, afin de n'être pas mis soi-même en contact avec le courant électrique. Le bois, surtout lorsqu'il est sec, est mauvais conducteur de l'électricité et peut, par conséquent, servir d'intermédiaire; il a, de plus, l'avantage de n'être pas chose rare.

On ne doit pas non plus se croire autorisé à toucher un fil électrique avec des gants, sous prétexte que les ouvriers de la Compagnie en font autant. Ces derniers ont bien des gants, tout comme les employés des téléphones, mais ce sont des gants en caoutchouc, et tout le monde sait que le caoutchouc ne laissant pas passer l'électricité sont des isolateurs parfaits qui permettent de toucher des fils électriques sans en être nullement impressionné.

Pour les soins à donner au blessé lui-même, ce sont les mêmes que ceux que l'on emploie d'habitude pour ranimer les noyés.

Le malade doit être étendu de tout son long par terre, les vêtements desserrés, la tête basse, et une personne pratiquera la respiration artificielle pendant qu'une autre s'efforcera d'attirer en dehors de la bouche la langue du sujet.

La respiration artificielle se fait en élevant simultanément les deux bras jusqu'à hauteur de la tête, sans les soulever; il faut les mettre en croix et les ramener ensuite le long du corps.

En même temps que se fait cette manœuvre, on pratique des tractions rythmées de la langue. La langue, une fois saisie et maintenue avec un linge ou un mouchoir, est tirée en dehors assez fortement et ramenée ensuite dans la cavité buccale, mais sans la lâcher. et ainsi de suite jusqu'à ce que le malade ait fait de lui-même plusieurs respirations profondes.

Quand les tractions de la langue sont faites en même temps que la respiration artificielle, il faut avoir bien soin de combiner les deux méthodes pour que l'inspiration provoquée par l'élévation des bras coïncide avec le retrait de la langue dans la cavité buccale.

Ainsi traités, les malades reviennent assez rapidement à eux; cependant on ne doit pas se décourager trop vite, car il faut quelquefois persévérer assez longtemps avant de rappeler le patient à la vie.

MISTIGRIS.



AU JARDIN DES PLANTES



Le chimpanzé.—Tiens ! Un singe !

AVEU

A L'AIMÉE.

(Pour le SAMEDI)

Je vous ai vue et, dans mon cœur,  
Est née une ardeur inconnue.  
Hélas ! quel vain moi : le bonheur !  
Vous part'ez, sitôt venue.  
Il n'est plus mon rêve enchanteur,  
Mais le charme se continue.

J'aime votre petit air fin,  
Et votre mine si gentille ;  
J'aime votre regard mutin  
Et votre bouche qui babille,  
De vos lèvres, le vif carmin,  
Vos yeux bleus où l'esprit pétille.

J'aime votre voix, vos cheveux,  
J'aime... tout en vous, le nom même.  
Si je vous vois, je suis heureux,  
J'en éprouve une joie extrême.  
Mettez-vous le comble à mes vœux,  
En disant au-si : " Je vous aime " ?

Montréal, mai 1901.

PAUL HYS-ONS.

TOUJOURS ÇA

Damién.—Gatien vient de dépenser un dollar pour acheter un livre qui enseigne l'art de cultiver les légumes.

Fabien.—Ce ne sera pas une dépense tout à fait inutile. Il verra la différence qu'il y a entre les légumes dans la littérature et les légumes dans la vie réelle.

PHILOSOPHIE COURANTE

Certains individus sont d'opinion qu'il n'y a rien de si difficile à régler qu'une fournaise, mais c'est parce qu'ils ont entièrement oublié leurs affaires d'amour.

UN MOT HISTORIQUE

Feu Lamartine disait en 1850 :

— " Il viendra un jour où la peur du Chinois remplacera la peur du choléra. "

Nous y sommes. Buons du thé et adoptons le potage aux nids d'hirondelles.

LA DIFFÉRENCE

Le père.—Voyons, mon enfant, travaille, toi qui te dis poète !... Regarde le fils du fabricant de papier, qui a déjà commencé un nouveau drame.

Le fils.—Oh ! lui, il n'a pas grand mérite ! Le papier ne lui coûte rien...

HUM !

Le Chinois.—Vous priez pour que j'aille au ciel et vous me refusez l'entrée de votre pays ?

Le missionnaire.—Ah ! c'est qu'au ciel il n'y a pas de vote ouvrier...

TIT FOR TAT

M. Basile.—Si j'avais un fils à l'esprit borné, j'en ferais un maître d'école...

L'instituteur.—Cher monsieur, vous êtes sans doute vous-même dans l'enseignement ?...

LE DÉFUNT

On enterrait un homme politique proluxe et ennuyeux.

Après avoir passé en revue les principales occasions dans lesquelles il avait pris la parole, un des assistants demanda :

—En somme, quel a été, à votre avis, le meilleur discours qui ait signalé sa carrière ?

L'autre :

—Celui qu'on a prononcé sur sa tombe !

UN CAS SANS PRÉCÉDENT

La tante.—Vous avez un nouveau bébé à la maison. Pleure-t-il beaucoup ?

La petite Emma.—Oh ! oui, c'en est décourageant. Je n'ai encore jamais vu un enfant voir les choses aussi en noir.

IMPARDONNABLE

Emma.—Anny est la plus grande cancanière que je connaisse.

Léda.—J'ignorais cela.

Emma.—Elle est de ces personnes qui ne disent rien, mais qui ont le tour de vous faire raconter tout ce que vous savez.

DE SUITE

Monsieur.—Je vois qu'il est devenu de mode d'embaumer les caniches.

Madame.—Quelle charmante idée ! C'est ce que je ferai faire pour Fido.

Monsieur.—Tu as raison. Donne-moi-le et je le ferai embaumer dès aujourd'hui.

HYPOCRISIE MARITALE

L'ami.—Tu es fou, donner \$200 de récompense pour un chien perdu.

Le mari.—C'est pour faire plaisir à ma femme.

L'ami.—A ce prix, tu es sûr qu'on va te le rapporter.

Le mari.—Chut, il n'y a pas de danger ; c'est moi-même qui l'ai tué, ce vilain roquet.

UN TYPE

Tom.—Quelle sorte de jeune fille est cette demoiselle Latouche ?

Brown.—Elle est de celles qui aiment à être embrassées et qui se fâchent après que vous les avez embrassées.

Tom.—J'avais toujours pensé que c'était une originale.

FAUTE D'UN SOU

Maud.—Tu as été bien près d'accepter Jack, un jour, n'est-ce pas ?

Bella.—Oui. Je lui avais proposé de jouer la chose à pile ou face avec une pièce de monnaie. Mais il n'avait pas un sou.

UN ON-DIT

On dit que quand la sonnette d'une maison se fait entendre, le mouvement de toutes les femmes qui s'y trouvent est de courir au plus proche... miroir.

VÉRITÉ POPULAIRE

L'homme qui part avec l'intention d'aller nulle part y va ordinairement.

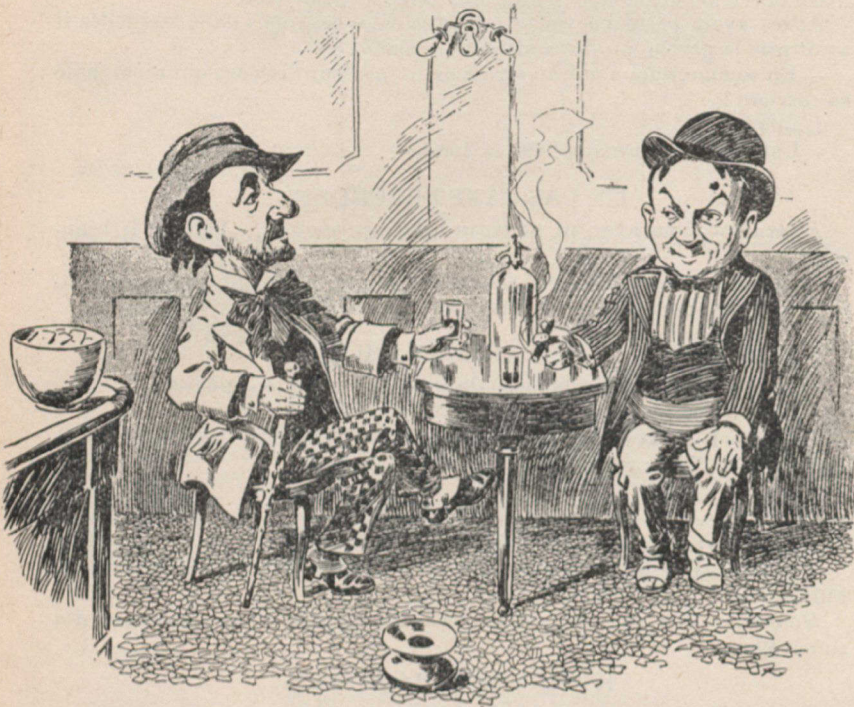
UN DINER DE FAMILLE



La maîtresse.—Qu'est-ce que c'est que tout ça ?  
La bonne.—C'est vous, Madame, qui m'avez dit de préparer un dîner de vingt-cinq têtes.



## RAISONNEMENT NUMÉRIQUE



Justin. — Tu as tort de toujours plaisanter ta femme devant le monde ; tu la rends ridicule.

Latoung. — Bah ! je me moque du tiers comme du quart !

Justin. — Soit ! mais ne te moque pas de ta moitié !

## POUR UNE PETITE COMMUNIANTE

*Dans la candeur d'un lis, te voilà, Michelette,  
Et les beaux pigeons blancs te prennent pour leur sœur.  
Le voile aux plis de neige a penché sa douceur  
Sur ton front qui, demain, reprendra la voilette.*

*Sur tes cheveux, légers comme la violette,  
Flotte un parfum d'encens, vaguement obsesseur,  
Et, comme un blanc sillage au chemin du passeur,  
Un frisson d'argent court sur ta blanche toilette.*

*Garde bien tout cela qui te fit belle un jour,  
De la calme beauté d'un pur et saint amour  
Et du rêve divin qui lui comme une étoile.*

*Reliques, souvenirs ! Trésor jamais fermé !  
Comme pour y garder ton corps pur embaumé,  
Serre bien cette robe et serre bien ce voile.*

ARMAND SILVESTRE.

## AVENTURES DE CHASSE

## I

Ce dimanche-là, de grand matin, la gare était bondée par des hommes de toutes conditions, en vêtements de campagne, ayant des guêtres sur les jambes, un fusil accroché à l'épaule et traînant, au bout d'une corde, un chien qui les tirait de tous côtés.

C'était l'ouverture officielle de la chasse. Et chacun prenait la fuite après le travail de la semaine, le travail des villes qui empêche de sortir, qui rend la vie sédentaire dans les bureaux ou dans les magasins.

On se pressait, on escaladait les wagons, enchanté d'aller courir loin de chez soi, de marcher au hasard, au milieu des champs, sous prétexte de poursuivre le gibier.

Ils avaient tous l'air épanoui, joyeux, des gens qui vont enfin goûter au plaisir qu'ils convoitent depuis longtemps.

Des voix s'appelaient de tous côtés. J'entendis soudain prononcer mon nom.

Et m'étant retourné, j'aperçus Jules Pachard, un avocat qui, après avoir traquée pendant dix ans, des clients imaginaires, se rabattait maintenant sur les lapins et sur les perdrix.

Il était né à Aix, y avait passé ses examens. Puis, il vint s'établir dans le nord de la France pour plaider.

Il eut d'abord quelques causes données par des avoués confiants dans sa blague de méridional. Mais, petit à petit, on l'élimina des affaires, si bien qu'après plusieurs mois il n'eut plus qu'une ou deux causes, de temps en temps, les causes de quelques amis intimes, qui avaient des raisons particulières pour ne le point froisser.

Il s'élança vers moi, me saisit la main brusquement, comme s'il ne m'avait pas revu depuis très longtemps, et me demanda :

— Comment vas-tu ?

— Très bien, merci. Et toi-même ?

— Moi, je vais faire l'ouverture à Volerac, dans les bois du comte d'Ovron. On doit venir me chercher à la gare, en voiture. Je monte en troisième à cause de mon chien.

— Je monte avec toi. Nous ferons route ensemble.

Je le considérais, en le suivant à travers la foule.

Il avait sur la tête un casque en liège, énorme, lui descendant jusqu'au nez. Sur son dos tombait une veste de chasse en coutil gris, longue, large et garnie derrière, du haut en bas, d'une série de poches transversales, ouvertes les unes au-dessus des autres, de quoi loger toute une garnison de lapins. Il avait mis son fusil en bandoulière, la crosse en l'air, la main droite contre le canon, et la main gauche tirait son chien.

Et il bousculait tout le monde pour avancer plus vite, comme si lui seul était capable d'aller tirer le gibier, avait une raison sérieuse pour partir.

Le compartiment était plein lorsque le train se mit en marche, Les chiens couchés sous les banquettes grognaient ou dormaient à demi, leur museau allongé sur leurs pattes.

Une intimité réciproque liait les chasseurs les uns aux autres, sans se connaître, cette intimité involontaire qui nous rapproche de ceux dont nous partageons les plaisirs.

Chacun fumait et causait, en riant. Et l'on sentait une odeur forte, malgré l'air froid qui glissait entre les portières baissées, une odeur de bête et une odeur de pipe.

Je lui demandai :

— Ton chien est bon ?

— Excellent. Depuis dix ans, nous chassons ensemble. J'y tiens énormément... L'année dernière on a failli me le tuer, le jour de l'ouverture.

— Comment ça ?

— Je croyais te l'avoir déjà raconté.

— Non, du tout.

— Eh bien ! écoute.

## II

— Tu connais les bois qui sont au-dessus de Marville, cette large forêt de chênes qui enveloppe la montagne comme une draperie épaisse ?

— L'année dernière, pour l'ouverture de la chasse, j'avais hésité longtemps entre les bords de la rivière et les environs de Beaufort. J'agitai pendant un mois cette grave question. Un jour je me décidais pour un endroit, le lendemain pour l'autre. Bref, la veille de l'ouverture, je ne pensais qu'aux bois de Marville. Une partie de la forêt seulement avait chasse gardée. Peu de chasseurs grimpaient jusque-là, parce que les chemins sont très mauvais et qu'il y a loin, même pour un bon marcheur.

— Donc, je partis avant le jour, un jour qui s'annonçait splendide, un temps comme aujourd'hui.

— Lorsque je m'engageai dans la forêt, le soleil brillant faisait prévoir une journée très chaude. Les herbes et les feuilles étaient encore humides. Une fraîcheur douce et tiède sortait du bois, à mesure que le soleil pénétrait les taillis. Mon chien fila devant moi ; et je le suivis, mon fusil aux mains, en poussant les branches des arbustes bas.

— A midi, j'avais tué une tourterelle que j'eus toutes les peines du monde à faire descendre d'un gros arbre où elle était accrochée. Il me fallut grimper presque jusqu'au sommet. La branche qui la retenait, et à laquelle je me trouvais suspendu, cassa brusquement. Et je dus la vie à une autre branche qui se trouvait au-dessous, et que j'attrapai à pleins bras.

— Alors, je m'assis dans l'herbe, quelques instants pour déjeuner.

— Ensuite je recommençai de chasser.

— Soudain, dans un sentier, au milieu d'une éclaircie qui s'ouvrait sur les champs, un lièvre, un énorme lièvre s'élança des fourrés, suivi par mon chien qui aboyait. Je lâchai mes deux coups de fusil sans l'atteindre ; et comme je lui fermais la retraite du bois, le lièvre bondit dans la campagne, mon chien à ses trousses. Je les suivis au pas de course, en rechargeant mon fusil.

— Alors commença une poursuite comme je n'en ai plus fait dans ma vie.

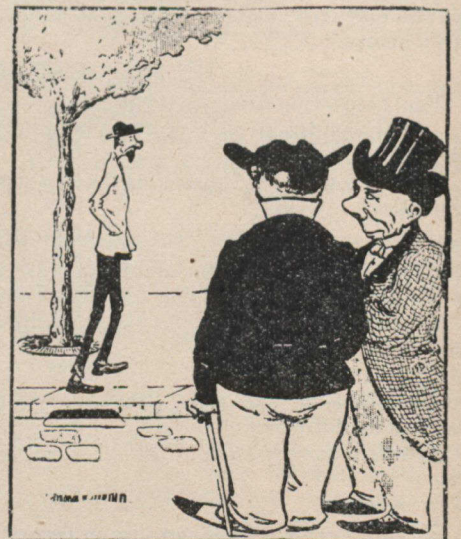
— Mon chien donnait toujours de la voix, gravissant les pentes, disparaissant un moment derrière un mur, puis filant comme une flèche, le museau pardessus les luzernes ; et moi, bien loin derrière, je courais sur leurs traces, mon chapeau d'une main, mon fusil de l'autre, rouge de chaleur, ruisselant de sueur.

— J'arrivai à la route. Mon chien la suivait. Je l'aperçus comme une tache mouvante qui rapetissait de plus en plus, et, par instants, j'entendais des aboiements. On ne distinguait plus le lièvre.

— Je ralentis ma marche, épuisé. Cependant je ne voulais pas abandonner la partie commencée. Je désirais ce lièvre comme les enfants désirent un jouet qu'ils n'ont fait qu'entrevoir et qui leur à plu.

— Du reste, un lièvre pour le chasseur, le véritable chasseur qui a une passion de la chasse, c'est un animal qui

## SANS DOUTE



— Regarde donc mon ex-associé, quelle tournure ! Est-il maigre, un vrai clou !

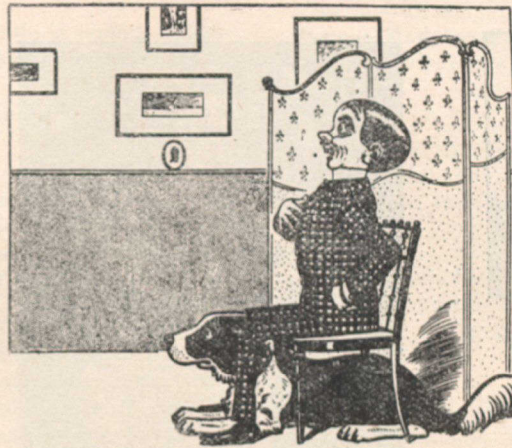
— C'est sans doute pour cela que vous l'avez enfoncé.



L'EFFUSION DE PUPPY



Philidor.—J'amène toujours Puppy avec moi quand je vais chez Clara. Clara l'aime beaucoup et Puppy se fait une joie de la voir...



...C'est bien, Puppy, mets-toi sous ma chaise. Tu es un chien aimant et bien élevé...



...Tranquille, Puppy, Mlle Clara va venir dans un instant. Je l'entends. Tiens-toi prêt à lui faire une belle caresse...

attire malgré les obstacles, coûte que coûte. J'ai vu des chasseurs ne sachant point nager se jeter résolument à l'eau, à la poursuite d'un lièvre qui venait de traverser la rivière.

"Bref, ma marche plus lente m'avait reposé un peu, la route était dans l'ombre de grands ormeaux, et je repartis à toute vitesse, la tête secouée.

"Au tournant, je traversai un village, sept ou huit maisons accoudées à la route. Des paysans sortaient de chez eux armés de fourches et de bâtons. J'en aperçus un chargeant rapidement un vieux fusil.

"Sans m'arrêter, je lui criai, en passant :

"—Suit-il toujours la route ?"

"Il répondit :

"—Oui, suivez la route "

"Puis, comme je me retournais, je les vis tous qui couraient derrière moi, tenaient horizontalement leur bâton ou leur fourche qui suivait le va-t-vient de leur bras.

"Je ne doutai pas une minute qu'ils n'en voulussent à mon lièvre. Et la crainte qu'ils ne vinsent à l'atteindre avant moi me donnait des ailes, me poussait en avant, malgré la fatigue, malgré la chaleur.

"La route était nue, de chaque côté.

"Deux longues prairies, fraîchement coupées, s'étalaient à droite et à gauche, jusqu'aux bords des bois. Subitement je cessai de courir. Je venais d'apercevoir mon chien à l'arrêt dans la lisière de la forêt, comme prêt à s'élançer.

"Je me dirigeai de son côté, et, quand je fus à dix pas de lui, je me tins immobile, prêt à faire feu.

"Deux minutes passèrent. Puis, mon chien pénétra dans le fourré, en donnant de la voix. Du côté opposé, des feuilles remuèrent. Je pressai la gâchette.

"Au même instant, des aboiements plaintifs répondirent à mon coup de feu, partant du taillis.

"J'avais tué... Je te le donne en cent, tu ne le devinerais jamais.

—Ton chien, parbleu !

—Du tout. Comme toi, je le crus sur le moment, mais mon chien sortit de la forêt et s'élança vers moi, en remuant la queue. Puis, n'entendant plus rien, comme je m'approchais du fourré, pour connaître ma victime, je distinguai des bruits de voix, et des paysans que j'avais croisés dans le village passèrent leur tête entre les branches, devant moi. Une frayeur me traversa subitement l'esprit. Le chien que je venais de tuer devait appartenir à quelqu'un d'entre eux. Ils allaient évidemment me demander des explications.

"Mais, tout au contraire, il s'avancèrent vers moi, le bras tendus, l'air réjoui. Et au bout d'une minute j'étais entouré d'une trentaine d'individus qui me serraient la main, m'adressant des félicitations. Je les écoutais, tout ahuri, croyant rêver, lorsqu'un d'entre eux me mit au courant de la situation.

"Un chien enragé rôdait autour du village, depuis quelques jours. Les femmes et les enfants n'osaient plus sortir. Les hommes eux-mêmes n'allaient aux champs qu'armés d'énormes gourdins.

"Or, ce dimanche, mon chien traversant le village fut pris pour l'animal dont tout le monde était effrayé. Sa robe, du reste, comme je pus m'en convaincre, était identiquement semblable à celle de mon chien. Tous les gens du village s'étaient donc élancés à sa poursuite, avec la certitude que je courais en avant pour leur donner l'exemple. Un hasard inouï m'avait justement conduit vers le chien enragé. Les paysans s'étaient prudemment engagés sur les côtés du bois, lorsqu'ils me virent arrêté ; et, maintenant, ils étaient autour de moi, me complimentant sur mon courage.

"Dans leurs transports de joie, ils me contraignirent à revenir au village. J'eus toutes les peines du monde à les empêcher de me porter en triomphe.



...Bonjour, Clara. Voici Puppy et je...

"J'allai regarder le chien mort. Il avait reçu mes plombs dans le ventre, et dut être tué presque instantanément.

"Ensuite, le paysans m'escortèrent jusqu'au village.

"Le maire prononça un discours, et me retint à dîner chez lui, malgré moi.

"Je ne pus me soustraire aux ovations qu'en fuyant, la nuit, chargé de ma tourterelle, et de six superbes lièvres dont on m'avait fait cadeau.

"C'est la plus belle chasse que j'ai jamais faite.

III

Le train venait de s'arrêter.

Pachard, qui était arrivé à sa station, me serra la main et descendit.

Je pensai, en souriant : Il est du Midi.

Puis un gros monsieur sérieux, en face de moi, qui avait écouté, son fusil devant lui, le long des jambes, une main entre ses cuisses, tira une bouffée de sa pipe en merisier sculpté, et, me regardant, il conclut, avec la crédulité la plus convaincue :

—C'est curieux... c'est très curieux, voilà trente ans que je chasse, et il ne m'est jamais arrivé d'histoire comme ça.

Le chef de gare venait de siffler, le train repartit.

MAURICE LENOIR.

LE CHANGEMENT

Jules — Bonjour, Thomas. Pas vu depuis un an. Lors de notre dernière rencontre tu venais d'avoir une grosse querelle avec Julie parce qu'elle ne voulait pas t'épouser. Comment est l'affaire ?

Thomas.—C'est changé.

Jules.—Ah !

Thomas.—Oui. Elle m'a épousé et maintenant on se querelle parce qu'elle n'a pas refusé.

ENTRE POCHARDS

Latrogne.—On a beau être plein, on n'est pas des amis, on est des frères. Faut s'rendre service. V'nez m'coucher d'abord et j'irai vous coucher après.

JOURNALISME

L'abonné.—Votre nouveau reporter semble-t-il bien informé ordinairement ?

Le rédacteur.—Certainement. De fait, la moitié du temps il est le seul homme au monde qui sache si ce qu'il dit est vrai ou non.

LES FÉMINISTES

Mme Tom.—Pourquoi le Club de l'Avancement Féminin a-t-il black-boulé Mme Charles ?

Mme Fred.—Parce qu'elle a consulté son mari avant de poser sa candidature.

RÉGION MINISTÉRIELLE

L'étranger.—Monsieur le sous-ministre est-il dans son cabinet ?

Le messager.—Oui, monsieur... mais quand il y est il ne reçoit jamais.

L'étranger.—C'est bien. Je reviendrai un jour où il n'y sera pas.

ANTI-DARWINISME

Il est immensément plus facile de prouver que les hommes peuvent devenir singes que les singes devenir hommes.

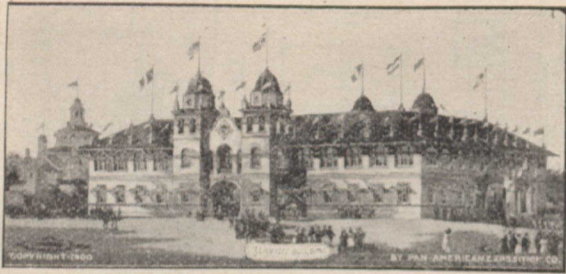
CHANGEMENT A VUE

Biff.—Oh ! j'ai la plus jolie villa qui se puisse voir, bien située, confortable...

Tiff.—Tiens, je pense à en acheter une moi-même...

Biff.—Eh bien ! je te cède la mienne pour un rien.

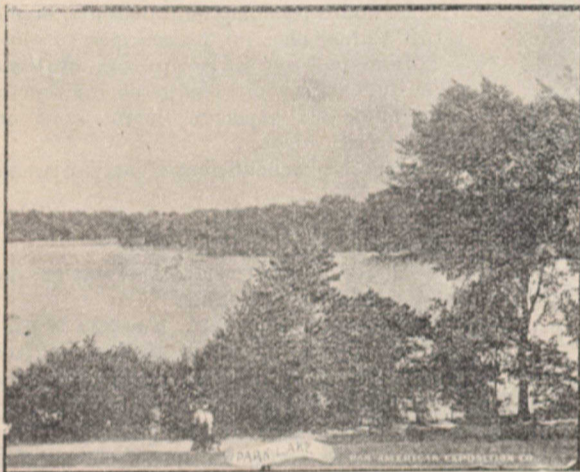




HORTICULTURE ET MINES.



PALAIS DE L'AGRICULTURE.



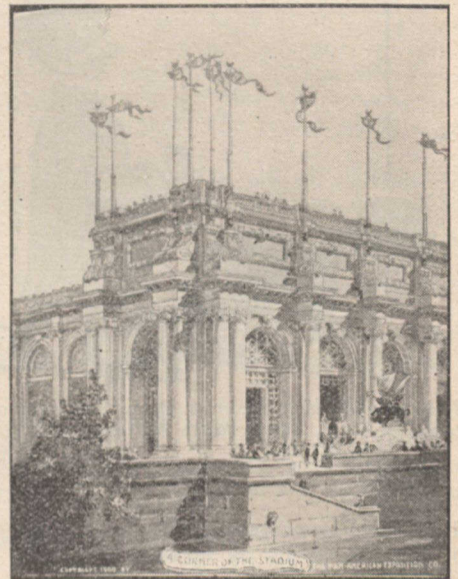
LE LAC DU PARC.



LA RICHESSE MINIÈRE — STATUE ALLÉGORIQUE.



L'ART AMÉRICAIN.



LE STADIUM (PARTIE DE LA FAÇADE).



GALERIE DES ARTS D'ALBRIGHT.

## Un Monsieur Recommandé

LUNDI

Le train qui arrive à onze heures trente du matin a amené à la gare de Lyon M. César Plumassieux, de Ricayrac (Hautes-Cévennes).

Ce jeune homme vient à Paris chercher les honneurs et la fortune auxquels lui donnent droit sa grande intelligence et les prix d'excellence remportés au collège il y a cinq ans.

Bachelier ès-lettres à vingt-deux ans, ambitieux comme on ne l'est qu'à Ricayrac, César peut prétendre aux plus hautes destinées. Il veut une place à Paris, une position remarquable, peu surchargée de travail, quelque chose comme attaché d'ambassade ou chef de bureau de grande administration. Il verra, il choisira.

Ce sera facile, étant données les nombreuses lettres de recommandation dont son père, négociant drapier, conseiller municipal et électeur influent de Ricayrac, a bourré ses poches. Grâce à elles, toutes les portes s'ouvriront devant lui, c'est évident.

C'est donc avec une belle assurance que César Plumassieux met le pied sur le pavé parisien.

A lui l'avenir !

MARDI

La première nuit a été excellente.

A l'Hôtel du Midi, les lits sont larges, bien matelassés. D'ailleurs, César avait une lettre de recommandation pour l'hôtelier.

Maintenant que les fatigues du voyage sont passées, il s'agit de se mettre en marche sans perdre de temps.

Car aujourd'hui même doit également arriver à Paris un autre jeune homme de Ricayrac, Jules Durand, le fils du marchand de fer de la Grande-Rue, ennemi intime en politique du papa Plumassieux.

Jules Durand veut aussi faire son chemin. Mais quoi ! ce n'est pas lui qui pourra lutter avec César. Au collège, Jules Durand n'a jamais eu que des accessits, et son père, qui ne connaît personne dans la capitale, n'a pu lui obtenir toutes les lettres de présentation qu'il serait nécessaire.

Toutefois, il est bon d'ouvrir l'œil. C'est pourquoi César consulte son livre d'adresses, et passe la journée à combiner avec le garçon de l'hôtel ses itinéraires des jours suivants.

MERCREDI

Nuit charmante. Sommeil profond. Rêves exquis.

A sept heures, César franchit la porte de l'hôtel. Il a cinq lettres à porter, cinq personnes à voir aujourd'hui.

1<sup>o</sup> M. Bavardasse, député des Hautes-Cévennes, 23 rue d'Enfer ;

2<sup>o</sup> M. Landurey, même qualité, 117, rue de Passy.

3<sup>o</sup> M. Rudillard, même qualité, 48, rue Choron.

Soit, déjà trois députés. C'est très joli.

4<sup>o</sup> Le commandant en retraite Barbarmort, un vieil ami du papa, de qui on n'a pas eu de nouvelles depuis vingt ans, et qui doit demeurer rue de Grenelle.

5<sup>o</sup> M. Merluchon, de la grande maison Merluchon et Cie, rue des Jeûneurs (draps en gros), un des fournisseurs de la maison Plumassieux.

Et César marche, ses lettres dans la poche...

JEUDI

La nuit a été moins bonne. César a beaucoup réfléchi à ses courses de la veille.

M. Merluchon, de la maison Merluchon et Cie, l'a d'ailleurs parfaitement reçu et lui a montré les dernières nouveautés de la saison. Mais il ne voit pas bien pour quel emploi il pourrait recommander César. Un lauréat du collège de Ricayrac aspire certainement à des fonctions littéraires ou gouvernementales, et M. Merluchon n'a à sa disposition, pour l'instant, qu'une place à quatre-vingt francs par mois dans sa maison. Il va s'occuper parmi ses connaissances de trouver quelque chose de mieux.

Des trois députés, M.M. Rudillard et Landurey viennent justement de partir dans leurs terres des Hautes-Cévennes, et quant à M. Bavardasse, qui était allé assister à une conférence publique, il n'est visible que le vendredi, de une heure à une heure et quart.

Pour le commandant Barbarmort, on ne se souvient pas de lui rue de Grenelle.

—Tout ça est ennuyeux.

César reprend son livre d'adresses et vide ses autres poches. Il lui reste six lettres de recommandation.

6<sup>o</sup> M. Verluron, agent d'affaires, contentieux, etc., correspondant de la maison Plumassieux pour les créances litigi-uses, rue Saint-Antoine, 428.

7<sup>o</sup> M. Rateau, professeur.

8<sup>o</sup> M. Chamouillac, charbonnier, rue Montparnasse.

9<sup>o</sup> Madame de Mirliflor, rentière, rue Blot, aux Batignolles, une riche personne très influente, paraît-il, ancienne camarade de pension de la maman Plumassieux.



10<sup>e</sup> M. Latour, correspondant du *Journal de Ricayrac*, un journaliste très fort, 230, rue Montmartre.

11<sup>e</sup> Enfin, Eugène Palesol, le futur peintre célèbre de la région, actuellement élève des Beaux-Arts, grâce à une subvention de 800 francs du Conseil Général.

César a juré de voir tout ce monde dans la même journée, dût-il dépenser dix francs d'omnibus.

VENDREDI

Est-ce une illusion ? Cette nuit, il a semblé à César qu'il n'était plus seul dans son lit. Les soucis ne le préoccupent pas jusqu'à lui donner des dérangeaisons, que diable ! Les soucis cependant sont nombreux.

Aucun des personnages auxquels il est allé porter les lettres n'a pu lui indiquer quoi que soit.

Certes, M. Verluron a été aimable, M. Chamouillac lui a offert un petit verre chez le marchand du coin, M. Latour lui a serré affectueusement les mains, et si madame de Mirliilor et monsieur Rateau n'avaient pas été absents, il n'eût probablement pas eu à s'en plaindre.

Mais tout ça n'est pas une solution, et, à part vingt francs que lui a empruntés l'artiste Palesol, et 11 fr. 50 de voitures, César n'en est pas plus avancé.

Heureusement il reste M. Bavardasse, le député.

SAMEDI

On n'a causé que cinq minutes hier avec avec M. Bavardasse, mais quel résultat !

L'excellent homme a promis tant de choses à César pendant ces cinq minutes que celui-ci est enchanté — Par exemple, a ajouté le représentant, il faudra patienter.

Il lui a remis une lettre de recommandation (encore !) pour le ministre. César n'a plus qu'à écrire sur du beau papier ce qu'il désire, y joindre le précieux billet du député, porter le tout au ministre, et... attendre.

DIMANCHE

Oh ! la terrible, l'atroce nuit ! César a trouvé sur son oreiller deux punaises.

Mais ce ne serait rien sans ce qui lui est arrivé hier au ministère, au moment où il remettait à un huissier la fameuse lettre.

L'huissier, qu'il questionnait à ce sujet, ne lui a-t-il pas dit qu'il ferait mieux de ne pas espérer que sa demande fût jamais accueillie ?...

— Il y en a onze mille comme vous en instance en ce moment, et bien mieux recommandés encore.

Que faire ? Que faire ?

César s'est levé bien fatigué. Il a trouvé dans son courrier une lettre de son père, qu'il a décachetée fiévreusement et lue plus fiévreusement encore.

“ Mon cher César,

“ Je t'écris pour te demander la raison de ton silence. Avec toutes tes lettres de recommandation, je m'étonne que tu ne nous aies pas encore annoncé l'heureux résultat de tes recherches.

“ C'est d'autant plus vexant pour ta famille que nous apprenons à l'instant l'entrée du petit Jules Durand dans un grand magasin de nouveautés où il a été accepté d'emblée à de très jolis appointements.

“ Et remarque bien qu'il n'y connaissait personne.

“ J'espère que tu me répondras par retour du courrier, car je suis dans la ferme intention de te laisser désormais suffire tout seul à tes besoins.

“ Ton père pour la vie.

“ NUMA PLUMASSIEUX.”

— Ah ! s'est écrié amèrement César, ce n'est pas étonnant que Jules Durand ait été si vite placé ! Il n'était pas recommandé, lui !

MAURICE DANCOURT.

VUE MATERNELLE

*La fille.*— Il dit qu'il ne peut vivre sans moi.

*La mère.*— Quand il découvrira qu'il le peut, il sera beaucoup mieux qu'il soit célibataire que marié.

VIEUX JURONS

*Justin.*— Qu'a dit Boff quand il est tombé dans la boue avec son habillement neuf ?

*Philidor.*— Il a fait de son mieux, mais il n'a pu découvrir rien d'original.

ANXIÉTÉ

*Le messager (essoufflé).*— Monsieur ! monsieur ! Terrible accident !!! Votre femme allant à bicyclette a passé sur un chien, a fait une chute et a été transportée en toute hâte à l'hôpital. . .

*M. Gatién (excité).*— Était-ce un chien fox-terrier brun et noir avec des taches blanches sur le dos ?

COUP DE LANGUE

*Box.*— Pensez-vous qu'il y ait quelque ressemblance dans les portraits de Pincillon ?

*Tox.*— Je vous avouerai que je leur trouve à tous un même air de médiocrité.

PAUVRE VICTIME

*Deveinard.*— J'avais neuf enfants à nourrir, et la charge était lourde, mais une de mes filles s'est mariée, de sorte que maintenant...

*L'ami.*— Il vous en reste huit. . .

*Deveinard.*— Non, hélas !... dix, en comptant mon gendre.

FEMMES-PEINTRES

*Mme X.*— Dites-moi, Anna, savez-vous où est Madame ?

*Anna.*— Madame peint.

*Mme X.*— J'entends bien... mais dans son atelier ou dans son cabinet de toilette ?

PRÉCIEUX CONSEIL

Si vous avez dit hier à celle que vous aimez qu'elle est la plus belle fille du Canada, vous devrez demain lui assurer qu'elle est la plus belle fille du monde, sans quoi elle se doutera de quelque chose.

PAS DE VARIATIONS

*Ixe.*— J'ai pris l'avis de deux éminents avocats...

*Oxe.*— Et leur avis était le même ?...

*Ixe.*— Oui... Ils m'ont demandé également dix dollars chacun.

UNE CHANCE !

*Mlle Lunettard.*— Comment, monsieur Georges, vous battez votre petite sœur... devant moi, votre vieille gouvernante !... Je ne vous embrasserai plus.

*Georges.*— Eh bien, c'est une chance que je ne veux pas laisser échapper...

!!!

*Madame.*— Rosalie, faites avancer une voiture...

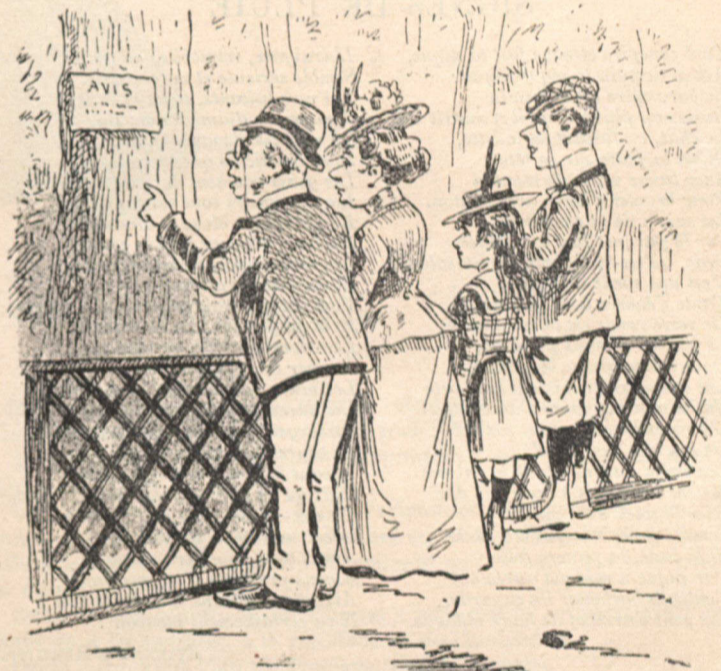
*Un adorateur.*— Madame, nous sommes voisins... Ne pourrions-nous faire route ensemble ?

*Madame.*— Rosalie, faites avancer deux voitures !...

LES CHOSES INDISPENSABLES

*Le père sage.*— Mon fils, dans la vie, apprend à ne compter ni sur tes amis, ni sur tes doigts.

L'AVIS INUTILE



M. Gatién.— Que diable peut-il y avoir d'écrit sur cet avis ?



Le même.— J'ai deviné : Prenez garde à la peinture !



## L'AUTRE PRESSE



Mlle Johnson. — Non, non, monsieur Jackson. Il n'y a rien qui me presse de changer mon nom.

M. Jackson. — Peut-être que non, mais je suis diablement... pressé de changer de logis.

## SIGNES DE PLUIE

Tout conspire et nous fait la nique,  
Adieu demain le pique-nique :  
Le baromètre est descendu  
Beaucoup plus bas qu'il n'aurait dû.  
Le chat, en faisant sa toilette,  
Glisse la patte sur sa tête  
Azor laisse un os de mouton  
Pour brouter l'herbe avec chaton.  
La suie a de la cheminée  
Sur le parquet fait sa traînée.  
Crac, qu'est-ce qu'on brise au salon ?  
C'est une corde de violon.  
Tante s'énerve à sa quenouille ;  
De verte rouge est la grenouille.  
Le jardin est sans papillon,  
Dans l'âtre chante le grillon.  
Les crapauds trahissent leur rate  
En faisant des sauts d'acrobate.  
L'hirondelle changeant son vol  
De son aile rase le sol.  
Les porcs parqués dans la cabane  
Mélent leurs cris à ceux de l'âne.  
Hier le soleil s'est couché  
Comme un époux qu'on a fâché.  
Et la lune, la pauvre folle,  
Par pique a mis son auréole.  
J'entends barbotter les canards,  
Les gens s'arment de leurs riflards.

L'araignée, immobile, en garde,  
Semble sérieuse et me regarde.  
Les vers luisants, toute la nuit,  
Comme des diamants ont lui.  
Où vont les cigognes en groupe  
Plus régulières que la troupe ?  
Les geais poussent des cris stridents ;  
Les voyageurs sont sur les dents.  
La montagne bleue et lointaine  
Paraît s'avancer vers la plaine.  
Les moissonneurs rentrent marris ;  
Et les insectes ahuris  
Vont au ruisseau prendre une douche,  
Et le goujon pêche à la mouche.  
Le colporteur dort sur son sac ;  
La mer est calme comme un lac.  
Les murs de nos maisons suintent,  
Les buveurs plus altérés pintent,  
Le berger pousse un gros soupir :  
Le taureau se met à courir  
Devant le taon qui l'aiguillonne ;  
Ciel ! qu'est ce bruit ? Est-ce qu'il tonne ?  
Un arc-en-ciel, aux sept couleurs,  
Décrit son arche de malheurs....  
Après tous ces divers présages,  
Soyons prudents et soyons sages ;  
Aveugle est qui ne veut point voir :  
Il va certainement pleuvoir !

ETIENNE L'HERMITE.

## Jeune homme demande place...

Pauvre garçon !

Mais, aussi, c'est de sa faute.

On ne s'en va pas, de gaieté de cœur, comme il le fit, dilapider un brave petit héritage dans vous allez voir quelle falote entreprise.

Ce fût un dessin du journal illustré *Life* (de New-York) qui le perdit.

Un rhinocéros y était représenté, un rhinocéros sur lequel des explorateurs tiraient d'interminables coups de fusil.

Bien au frais dans son marécage et visiblement satisfait :

— Si ces gens-là, souriait le rhinocéros, ont encore des munitions pour une heure, il ne me restera pas une puce sur la peau !

Ce *fun* yankee déterminait l'évolution de mon pauvre camarade.

Justement, une vieille tante venait de mourir (une vieille tante à lui, bien entendu), laissant trois ou quatre centaines de mille francs, mal acquis, d'ailleurs, dans le commerce des bois du Sud qu'exerçait sa vieille fripouille de mari décédé.

Le cuir de rhinocéros devint la hantise de mon ami :

— Ce cuir, ne cessait-il de nous raser, (le voilà bien, le cuir à raser !), est à l'épreuve des balles de fusil. Que n'en fait-on des cuirasses pour nos braves petits pioupious français ?

Ah ! nous la connûmes, la scie de la cuirasse en peau de rhinocéros.

Un beau jour, n'y tenant plus, et fortement conseillé, le vaillant garçon s'embarqua pour l'Afrique.

Bientôt, une vaste rhinocérie était installée dans je ne sais plus quelle boucle du Niger ou de tel autre africain cours d'eau.

Les rhinocéros, hélas ! ne voulurent rien savoir.

Parqués au sein pourtant d'immenses hectares, ces animaux refusèrent

de se prêter à la patriotique tentative de notre intrépide compatriote... Je ne me rappelle pas, qui le premier proféra ce mot : " En France, le ridicule tue plus sûrement que le plomb." Mais, je puis affirmer qu'en Afrique, le spleen a plus vite raison du rhinocéros que n'importe quelle balle explosible.

Bientôt, donc, mon infortuné camarade avait totalement perdu son troupeau de rhinocéros sur lequel il fondait tant d'alléchants espoirs.

Il vient de rentrer à Paris sans un sou.

Des amis lui ont trouvé une petite place de laquelle, si j'en crois le mot suivant, le pauvre garçon ne se trouverait pas intégralement satisfait.

" Mon cher Alphonse

" Les bureaux du banquier où je te griffonne ce navrant billet sont sis sur une place que tu reconnaîtras facilement à ce signe qu'elle est ornée (!) d'une colonne en bronze surmontée de l'effigie d'un officier d'artillerie corse décédé depuis, mais qui joua un rôle important (ça ne nous rajeunit pas), par une belle matinée, à Austerlitz, village autrichien.

" Je suis, depuis hier, dans l'officine du financier en question.

" Je devrai y travailler douze heures par jour, sauf — il faut être juste — les 1er, 5, 10, 15, 20 et 25 de chaque mois, époques d'échéances, où l'on veille.

" Les appointements sont faibles, mais les dédommagements abondent, tels les suivants :

" Quand le prince de Galles est à Paris, on peut très bien, de mon bureau, avec une simple jumelle de théâtre, le voir entrer à l'hôtel Ritz (et en sortir).

" Et puis, quand j'aurai conquis mes dix huit cents par an, c'est-à-dire dans cinq ou six ans, j'aurai le droit d'aller aux mêmes W.-C. que le patron.

" Voilà où j'en suis !

" Est-ce que tu ne pourrais pas grâce à tes nombreuses et puissantes relations, me trouver autre chose ? " Ton vieux, " O. MAC-ARONI."

La parole est à mes nombreuses et puissantes relations.

ALPHONSE ALLAIS.

## AU RESTAURANT

Le client. — Garçon, je crois qu'il est toujours mal de parler en mauvais terme de quelqu'un de très vieux...

Le garçon. — Oui, monsieur, je l'ai entendu dire.

Le client. — En ce cas, je ne dirai rien de la volaille que vous m'avez servie.

## ENTRE AMIES

Adèle. — Voilà déjà trois mois qu'Albert flirte avec moi... Il est temps qu'il demande ma main.

Emma. — Oh ! non, ma chère ; nous avons flirté six mois lorsqu'il demanda la mienne.

## SUR LA RUE

M. Lanouette. — Parlez-vous français ?

M. Brown. — Juste assez pour me faire mal comprendre.

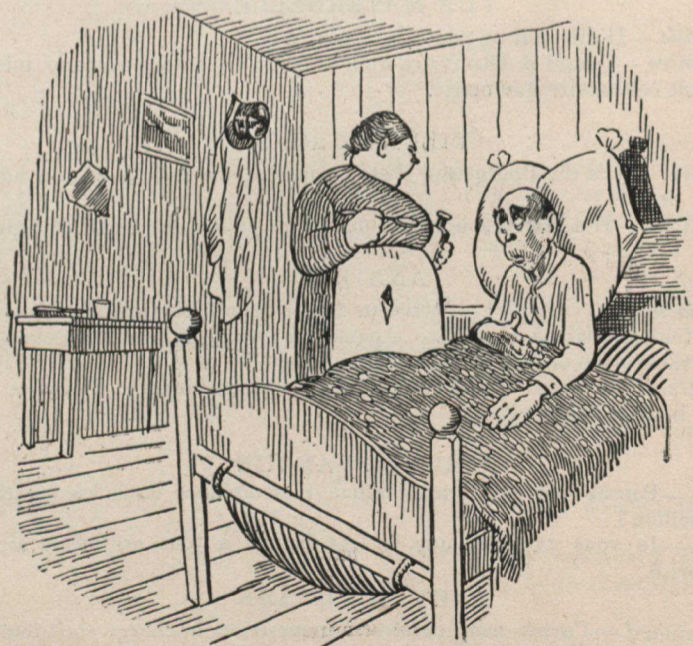
## LA DERNIÈRE INVENTION

A. — Je vais faire fortune avec une nouvelle boîte à musique... On met deux sous dans l'ouverture et...

B. — L'on entend un air connu...

A. — Non ! la mécanique cesse de jouer !

## DERNIÈRES VOLONTÉS



Jasmin. — Norah, rien qu'un mot. Quand je mourrai, si tu es bien sûre que je suis mort enterre-moi ; mais si tu n'en es pas sûre, je veux que tu me fasses incinérer.





III. — ELLE DÉCOUVRE QUE L'EXERCICE N'AMÉLIORE PAS SON ÉTAT D'ÂME.

## La Bonne Place d'Omnibus

"Ote-toi de là que je m'y mette !" a toujours été un peu la devise du genre humain, et la politique, en particulier, ne repose souvent pas sur autre chose. Faire s'ôter de là celui qui y est, voilà la difficulté.

On ne peut pourtant pas compter sur un vote de la Chambre, pour faire sortir d'un omnibus comble, un voyageur paisible dont un piéton convoite la place. Ce piéton doit donc employer un autre moyen. Lequel ? on ne voit guère que la ruse ; si elle réussit, c'est un double succès pour son auteur, puisqu'il a la place et les rires de la galerie ; mais si le voyageur visé a pour lui la force, les rires, alors, ne sont pas du côté de l'autre. Renard, que voici en police correctionnelle, comme plaignant, ne nous démentira pas.

Renard, c'est l'autre, c'est-à-dire le piéton qui a voulu que M. Crouzet (le voyageur), quittât sa place, afin de s'en emparer. Nom oblige, et le renard de la Fable, qui convoitait le fromage du corbeau, réussit de la façon que l'on sait, à s'en emparer. Le Renard qui convoitait la place s'y prit, lui, d'une façon toute contraire, comme va nous l'apprendre M. Crouzet, prévenu d'avoir administré une correction des plus distinguées au susdit Renard.

L'affaire est toute récente, car la victime a encore un œil outrageusement poché. Il prétend qu'il n'a fait qu'une simple farce, ce qui est absolument vrai au fond, mais la forme a tout gâté.

— Expliquez-vous, monsieur Crouzet, dit M. le président au prévenu ; vous reconnaissez avoir porté des coups à M. Renard ?

Le PRÉVENU.—Parfaitement, monsieur, tout le monde en aurait fait autant à ma place ; j'étais dans l'omnibus, à la première place à droite en entrant ; la voiture qui était comble, s'arrête à une station, cet homme que je ne connaissais pas du tout, ne voyant descendre personne et ayant son numéro à la main, se met à m'invectiver ; je le regarde, ne pouvant pas supposer qu'il s'adressait à moi ; voyant mon air surpris, il continue : "Oui, toi, espèce de gros pourceau, qui est là à se prélasser."

Le conducteur et le contrôleur qui poinçonnaient la feuille, le regardent, me regardent, et mon individu riant aux éclats, dit : "Regardez donc cette figure !... en a-t-il une sale tête ?...—Ah ça ! c'est à moi que vous vous adressez ? lui dis-je à la fin. — Oui, c'est à toi, espèce de concombre, descends donc que je te crève." Ma foi, messieurs, la colère me prend, je descends ; mon homme fait le tour de l'omnibus, et je le poursuis ; il arrive à l'entrée, monte sur le marchepied et s'assied à ma place ; la voiture repartait, ceci ne m'arrête pas : furieux d'avoir été insulté et joué, j'em-

poigne cet individu au collet et je le retire de l'omnibus, aux bravos et aux rires des voyageurs qui criaient tous : "C'est bien fait !"

M. LE PRÉSIDENT.—Oui, nous comprenons ; mais vous avez tapé terriblement fort.

Le PRÉVENU.—Monsieur, j'étais furieux, et il y avait de quoi. J'étais pressé, ma place était perdue. J'ai été en retard d'une heure parce qu'il a fallu aller chez le commissaire de police et ça m'a coûté six sous pour monter dans une autre voiture.

Dans ces circonstances, le tribunal a jugé que le prévenu avait été provoqué et il l'a acquitté, à la satisfaction de l'auditoire.

Cette leçon vaut bien un fromage, maître Renard.

JULES MOINAUX.

### MÉPRISE

M. Damien.—Je viens, cher maître, recourir à vos bons soins, car on m'a assuré que jamais vous n'aviez eu à vous reprocher la perte d'un de vos semblables...

M. Horseman.—Absolument vrai, étant vétérinaire.

### IDEM

—Dites, Marie, à quelles initiales avez-vous marqué mes serviettes ?

—Madame... j'ai mis vos initiales sur la première et sur les autres j'ai mis : *idem*.

### GATIENNERIE

Fabien.—Vous êtes ennemi du duel ?

Jatien.—Absolument. Quand un homme a tué son adversaire, je commencerais par les condamner tous les deux à 20 ans de détention !

### EXPLICATIONS

La fille.—Ne suis-je pas la plus intéressée, maman, à bien choisir mon mari ! Car enfin, c'est moi qui l'épouse !

La mère.—Vous semblez oublier, ma fille, que vous allez me donner un gendre !

### L'EXTRÉMITÉ

Boff.—L'on ne peut pas croire la moitié de ce que l'on entend...

Toff.—Hélas ! je ne puis même pas croire la moitié de ce que je dis...

### CONSTATATION

Rien ne plaît autant à une dame que de s'entendre demander si sa fille aînée n'est pas sa sœur.



# GAZETTE FEMININE

## CAUSETTE

Rien ne rafraîchit un corsage un peu démodé comme un col neuf ; rien ne donne un aspect plus propre, plus soigné qu'un col dont le bord n'est pas sali, ni cassé ; il suffit souvent à changer complètement la toilette, et surtout il permet de mettre sous un boléro ou sous une jaquette un corsage un peu fané. Le modèle que je préfère possède l'avantage d'être accompagné d'une cravate qui garnit le haut du buste et fournit au visage un joli reflet.

C'est une occasion unique d'exercer vos doigts habiles, mes chères lectrices ; le travail est simple et le résultat sera aussi délicieux qu'utile.

Allons, un peu de bonne volonté ; que toutes celles qui n'ont pas encore osé essayer leur adresse dans la confection *capitale* d'une jupe ou d'un corsage se décident à entreprendre cet ouvrage insinifiant.

Et puis, voici un argument qui encouragera les plus timides : les matériaux à employer sont d'une

valeur si minime qu'elles peuvent les gâcher sans scrupule ; cette pensée-là, je le sais, donne de la hardiesse aux timorées.

Du reste, voyez comme c'est simple : vous coupez une bande de mousseline caoutchouc, en plein biais, de la hauteur du col, et d'une longueur égale au tour de votre encolure. Sur cette mousseline qui maintient le col et lui donne sa forme, vous allez poser l'étoffe.

Le col d'étoffe se coupe en trois parties : une pièce de devant en fil droit, et deux pièces latérales en plein biais.

Pour une encolure moyenne de 35 centimètres, la pièce du devant est longue de 12 centimètres, les deux pièces latérales sont longues de 18 centimètres, et se terminent l'une et l'autre en avant par deux pointes ; elles se rattachent à la pièce du devant par une couture qui est à 5 centimètres de la pointe, en sorte que les pointes laissées libres se retournent d'avant en arrière, formant ainsi une jolie garniture simple et originale. Ces pointes sont doublées d'un tissu semblable à celui du col.

Les pièces du col en tissu sont coupées un peu plus hautes que la mousseline caoutchouc ; on rentre le haut et le bas, sur la mousseline, avec un point de chausson tout autour.

Le col se double en taffetas, avec une bande en plein biais, qu'on replie en haut, en dedans de la mousseline : on la rabat, en bas, sur la couture en points mode qui rattachent le col au corsage.

Si l'on veut faire le col indépendant, on replie le taffetas doublure en bas comme en haut.

La cravate se fait avec deux pans de 10 centimètres de largeur, pris en plein biais ; l'un d'eux, plus long que l'autre, sert à former en haut deux très petites coques arrondies, dont la réunion donne l'aspect d'un petit chou.

Ce col peut se faire en tissus divers ; la couleur doit varier avec la toilette qu'il accompagne.

Comme modèle élégant et pouvant se porter avec tous les chapeaux et tous les corsages, je vous recommande le col de satin blanc garni de petits galons d'or ou de petits velours noirs ; les pans sont de même tissu et entourés du même galon or ou des mêmes velours noirs.

Ce col peut se faire aussi en taffetas fantaisie. Cette coupe nouvelle à trois pièces présente l'avantage de prendre exactement la forme du cou : le devant en fil droit maintient le col bien d'aplomb, tandis que les côtés en biais emboîtent l'arrondi du cou.

Ce col fantaisie convient surtout aux fillettes, aux jeunes filles et aux jeunes femmes.

TANTE ELISABETH

## L'HABILETÉ

L'habileté consiste à savoir se tirer d'affaire en toutes circonstances, mais loyalement, autrement ce mot dériverait de sens et s'en irait voisiner avec l'indicatessa, le plus triste des défauts en la vie de relation, le plus vulgaire, celui qui dénote le cœur, l'éducation, la conscience.

La femme habile rend sa maison jolie avec la moitié de frais que les autres, elle sait trouver les occasions et même les faire naître. Elle sait passer en tout milieu, sortir de tous les embarras sans une éclaboussure de boue. Elle sait mener sa barque entre tous les récits sans un accroc, elle sait tenir à son foyer la place de reine et diriger l'entourage avec un sourire.

Sa puissance est plus occulte qu'avouée ; si elle a l'idée de sa valeur, elle doit le cacher et toujours laisser planer l'idée de la supériorité masculine. Le mari, le compagnon de vie est doué par la nature du sens de protection ; il en est fier, il aime ce rôle dominant. "En tout homme, il y a l'étoffe d'un sergent de ville", a dit un philosophe ; or, la femme adroite le lui laissera remplir très apparemment ; elle s'appuiera sur lui tout en le soutenant et se laissera conduire tout en dirigeant.

Ce n'est pas ruse, mais diplomatie, obligation de la vie de relation nécessitée par la subtilité en face de la force.

L'équilibre d'un ménage, son harmonie sont là.

La femme peut aider puissamment la carrière de son mari, relever son courage, voir d'où vient le vent et orienter vers le succès le bateau conjugal. Avec sa finesse intuitive, elle devinera la route à suivre et évitera le chemin des embûches. Mais où, surtout, l'habileté féminine se déploie, c'est dans l'art de boucler son budget, de couper un sou en quatre, de faire mousser le revenu — toujours trop court.

Elle saura, sans nuire à son élégance, ce qui serait impardonnable — adapter à ses ressources l'intelligence d'une femme pratique et se donner en plus de l'agrément.

RENÉ D'ANJOU.

## ENTRE MÈRES

*L'une.*—Oh ! je voudrais que vous vissiez ma petite fille... C'est la plus belle enfant du monde...

*L'autre.*—Chère madame, j'en ai sept et chacune d'elles est la plus jolie fille qu'on ait encore vue...

## PSEUDONYMES

*Mme Y.*—Comment s'appellent les nouveaux mariés à l'étage au-dessus ?

*Mme Z.*—Nous ne pouvons arriver à le savoir... chacun d'eux appelle l'autre "mon petit poulet".

## VÉRITÉ

Beaucoup de personnes commettraient moins de fautes contre la grammaire si elles parlaient beaucoup moins.

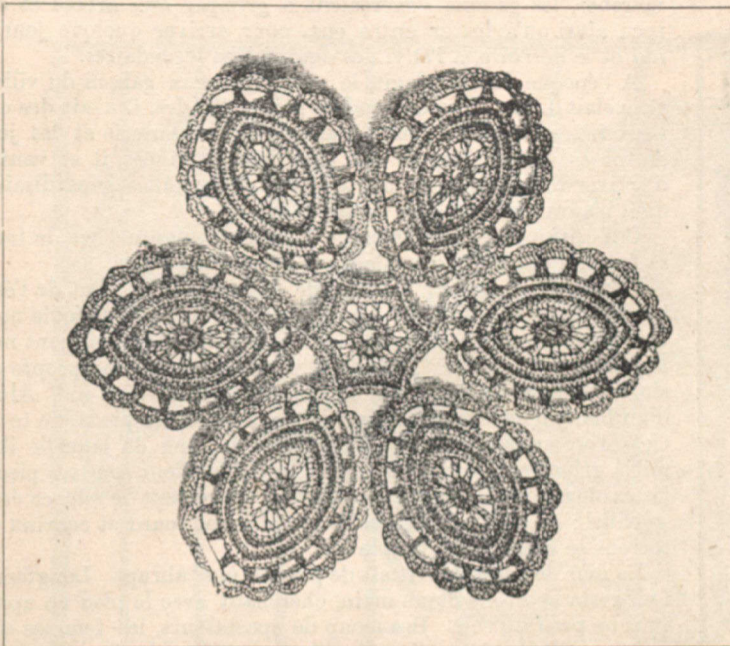
## MODES PARISIENNES



ROBE DE DRAP ANGLAIS BICHE, composée d'une jupe ronde à plis derrière, garnie de cinq piqûres et d'un galon fantaisie. Le bas de la jupe est garni du *Ruban Lesteur*, indispensable pour faire tomber la jupe. Corsage orné de piqûres, boutonné au milieu du devant avec revers suivis d'un col rabattu bordé de piqûres. Manches à pince ornées de piqûres au bas.

La Mode parisienne (excepté les chapeaux) est enseignée à la célèbre Académie de Coupe de Madame ETHIER, 88 rue St-Denis.





DESSOUS DE FLACON OU DE LAMPE.

LES FLEURS AU MARIAGE

On prétend — mais ce sont les mauvaises langues qui font courir ce bruit — qu'il faut enguirlander de fleurs les semaines qui précèdent le mariage pour en cacher soigneusement la chaîne de fer.

S'il fallait remonter à l'origine de cette coutume, j'y verrais, moi, une cause beaucoup plus gracieuse et poétique : le fiancé qui cueille la moisson fleurie pour venir l'apporter à sa belle, en tribut d'hommages et d'affection ; il cherche tout ce que la nature produit de plus merveilleux ; les fleurs aux pétales veloutés, aux senteurs exquises, lui semblent à peine dignes de celle qu'il aime ; il jette à ses pieds la gerbe embaumée, tout humide encore "des caresses de la rosée."

N'est-elle pas plus sentimentale, plus spontanée, mon interprétation ?

Mais, comme je ne puis nier que les fleurs offertes maintenant aux jeunes fiancées ne sont pas toujours l'expression d'une tendresse aussi fervente et aussi admirative, j'expliquerai la coutume actuelle par l'imitation d'abord et la routine ensuite.

On a trouvé gracieux, aimables, ces fiancés qui dépouillaient ainsi les bois et les champs de leur parure pour l'offrir à leur bien-aimée, de là à répéter leur acte il n'y a qu'un pas ; et d'âge en âge cette habitude se perpétue sans que, je le répète, il y ait de la part du jeune homme un enthousiasme sans cesse soutenu. D'ailleurs, je l'excuse volontiers.

Le prétendant n'a donc qu'une ressource, c'est de s'adresser à une fleuriste et de lui faire en bloc la commande de ses envois réguliers de gerbes, au lieu de s'en rapporter au soleil, à l'occasion, aux nuances multiples de ses sentiments pour ses cadeaux fleuris.

A peine le jeune homme est-il agréé que sa joie doit se manifester par l'envoi de blanches fleurs réunies en bouquet, en gerbe ou disposées dans une élégante vannerie enrubannée ; et pendant toute la durée des fiançailles ce sera un tribut constant qu'il devra à sa fiancée.

Des lois étroites guident ces élans du cœur, ce ne sont plus guère que des obligations faisant partie du cérémonial d'un mariage.

Puisque la politesse l'exige ainsi, le fiancé qui a peur d'oublier les dates obligatoires, ou de faire une erreur vis-à-vis de ce code sévère, s'en remet, à la fleuriste ponctuelle, du soin de ces envois.

Quelques messieurs s'imaginent naïvement qu'ils doivent se présenter eux-mêmes, et cette perspective d'arriver porteur d'un immense cornet de papier fleuri les effraye.

Ils se trompent ; il leur suffit de faire expédier les fleurs directement, à une heure indiquée, de manière qu'elles arrivent avant eux.

Les demoiselles d'honneur ont encore le bouquet minuscule de fleurs blanches ou rosées, s'échappant d'une collerette en dentelle ; le muguet convient très bien pour ces bouquets mignons. Quelquefois on les supprime et on les remplace par quelques fleurs épinglées.

On fleurit le coupé de la mariée d'un bouquet plat étalé en gerbe, en éventail posé au milieu de la vitre, s'il n'y en a qu'une, et de deux bouquets s'il y a deux vitres, cachant chacune d'elles et se reliant par une guirlande de fleurs.

La boutonnière du cocher, le front, les œillères des chevaux sont garnis de bouquets de fleurs d'oranger et de ruban de satin blanc.

COMTESSE DE LALANDE.

BLUETTE MÉDICALE

Comment nettoyer le conduit de l'oreille pour le débarrasser des produits qu'il secrète et qu'on nomme *cerumen* ? Se méfier des cure-oreilles en métal ou en écaille qui peuvent blesser le tympan ou érailler le conduit auditif en amenant des furoncles. Les éponges montées sur tige et que l'on vend pour cet usage ont plutôt l'inconvénient de refouler le cerumen que de l'extraire, et sont en outre, difficiles à nettoyer. Evitez également les irrigations. Le moyen le plus simple est d'enrouler sur le bout d'une

allumette un peu d'ouette hydrophile et de l'imbiber d'eau de Cologne pour mieux dissoudre la matière grasse. Si cette matière résiste, on pourra faire tomber dans l'oreille quelques gouttes de la mixture suivante :

- Carbonate de soude... 0.50 centigramme
- Glycérine neutre... 15 grammes

TROIS RECETTES

ALOYAU A LA BROCHE — Prendre un aloyau, enlever l'arête et l'arroser d'huile d'olive. Le saupoudrer de sel fin et mettre dessus quelques feuilles de laurier et des tranches d'oignons. Le laisser mortifier pendant un, deux ou trois jours selon la saison et l'embrocher par le gros filet sans que le fer perce le filet mignon. L'envelopper de gros papier beurré et le mettre cuire à grand feu. Servir avec sauce échalotes.

×

EAU DE FLEURS DE SUREAU. — Excellente pour se laver le visage et faire disparaître les taches de rousseur, qui n'ont d'autres causes que l'action du soleil ; deux applications par jour, soir et matin. Prendre une bonne quantité de fleurs de sureau que l'on met dans un vase, faire une infusion avec beaucoup d'eau, laisser refroidir et passer l'infusion à travers un linge.

×

POUR AVOIR LE TEINT FRAIS — Faire une pâte en mêlant à froid farine d'avoine et glycérine ; appliquer sur le visage tous les soirs, en se couchant, une légère couche de cette pommade ; non seulement on se conservera le teint frais, mais on aura bientôt une peau blanche et sans rides.

PATRONS "MAY MANTON"

(Primes du SAMEDI)

No 3771.—Ce modèle est remarquable par les fronces, un genre tout à fait favori pour les jeunes filles. Il est à la fois simple et élégant. Il est en batiste blanche avec collet droit simple, mais on peut très bien se servir de madras, cheviotte, percale, lawn, etc.

Matériaux : 3 verges  $\frac{1}{2}$ , 21 pouces de largeur, pour jeune fille de quatorze ans.

Dimensions des patrons : Pour personnes de 12, 14 et 16 ans.

No 3780.—Toilette de fillette.

No 3771.—Corsage-chemise.



3771 Misses Shirt Waist, 12 to 16 years.



3780 Girl's Box Pleated Dress, 4 to 12 years.

No 3780.—Ce frac à plis est très élégant et a le grand mérite comme style de donner pleine longueur à la taille. Le modèle original est en "duck" de laine bleu pâle, garni de broderie à l'aiguille. On peut également se servir de piqué, lainages légers, madras, etc.

Matériaux : 4 verges, 32 pouces de largeur pour fillette de 8 ans.

Dimensions des patrons : Pour fillettes de 4, 6, 8, 10 et 12 ans.

COMMENT SE PROCURER LES PATRONS "MAY MANTON"

Toutes les personnes désirant avoir les patrons ci-dessus n'ont qu'à remplir le coupon à la page 22 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes pour chaque patron demandé, argent ou timbres-postes.

Ajoutons que le prix régulier de ces patrons est de 40 centimes chacun.

Les personnes qui n'auraient pas reçu le ou les patrons dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer. On peut acheter autant de patrons qu'on veut. Ne pas oublier de bien indiquer le ou les patrons demandés.

CHEZ LES ÉTRANGERS

Madame.—Dis-moi, Jeannette, ta mère te permet-elle de manger deux morceaux de gâteau de suite à la maison ?

Jeannette.—Non, madame.

Madame.—Eh bien, penses-tu qu'elle aimerait cela si je t'en donnais deux ?

Jeannette.—Elle n'en ferait aucun cas. Ce gâteau-là ne lui appartient pas.



## COINCIDENCES



A.—Regardez comme c'est bizarre : il était *maçon* et il est mort de la  *pierre* !  
 B.—Oui, c'est une famille prédestinée ; l'une de ses sœurs qui est excellente *musicienne* tombe continuellement en *syncope* ; l'autre qui est *carmélite* a succombé à une *maladie de foi*...  
 A.—En effet ; je me rappelle aussi son oncle, le *ténor*, enlevé par une *maladie de chœur*...

## LES PRÉSENTS

*Enfant, je vous donnerai  
 Pour vos fiançailles  
 Un clair bluet azuré  
 Parmi l'or des pailles ;  
 Et jamais un bleu plus pur  
 N'aura teint de fleur plus belle,  
 Sinon dans le vierge azur  
 De votre prunelle.*

*Enfant, je vous donnerai  
 Pour vos épousailles  
 Un oeillet rouge, empourpré  
 Comme les batailles ;  
 Et jamais calice en juin  
 N'aura versé plus de fièvres  
 Sinon l'oeillet purpurin  
 De vos jeunes lèvres !*

*Enfant, je vous donnerai  
 Pour vos funérailles  
 Un lis, hélas ! expiré  
 Parmi les broussailles ;  
 Et jamais plus belle fleur  
 N'aura blémi de la sorte  
 Si ce n'est dans la pâleur  
 De ta beauté morte.*

CATULLE MENDES.

## LE NID D'AIGLES

Endregaard, tel était le nom d'un petit village de Norvège, solitaire, enfermé entre de grands murs de rochers. Le plateau sur lequel il était bâti, fertile et uni, était traversé d'un large torrent se précipitant de la montagne, pour se jeter assez près du village, dans un lac qu'on voyait briller de loin. Un jour, à travers ce lac, était venu en barque l'homme qui, le premier, avait défriché le vallon. Il s'appelait Endre, et les habitants actuels du village étaient ses descendants. Certains disaient que, coupable d'un meurtre, il avait dû se réfugier dans cette solitude, et que, pour cette raison, tous les gens du lieu, ses fils, avaient un air si sombre. Mais d'autres soutenaient que la faute en était aux murs de rocs, qui, même à la Saint Jean d'été, ne permettaient plus, dès cinq heures du soir, aux rayons du soleil de pénétrer au fond de la vallée.

Au-dessus du village, un nid d'aigles était suspendu, très haut, à une pointe de rocher. Tout le monde pouvait voir quand la femelle commençait à couvrir, mais nul n'avait jamais pu grimper jusqu'au nid. L'aigle planait sur le village, enlevant, tantôt un agneau, tantôt un chevreau ; une fois même, il saisit un petit enfant et l'emporta. Aussi ne se sentait-on point en sûreté dans le village, tant que les aigles habitaient leur nid inaccessible.

Parmi les paysans courait une tradition que, dans les temps anciens, deux frères avaient su atteindre le nid et le détruire. Mais à présent nul n'était plus capable d'en faire autant.

Lorsque deux individus se rencontraient dans le village, ils parlaient du nid d'aigles et regardaient en l'air. On savait à quelle époque de l'année les grands oiseaux de proie étaient revenus, sur quel point du vallon ils s'étaient précipités, quel mal ils y avaient fait, et quel audacieux avait, le dernier, risqué la tentative de grimper jusqu'à eux. Dès qu'ils savaient

marcher, les gamins s'exerçaient à grimper aux arbres et aux rocs, ainsi qu'à lutter entre eux, pour arriver quelque jour au nid et le détruire, à l'envi des deux frères légendaires.

A l'époque dont il s'agit, le plus vigoureux garçon du village s'appelait Leif. Il ne descendait point d'Endre, il avait des cheveux frisés, de petits yeux ; il aimait la plaisanterie et les jeux de toutes sortes. Depuis ses plus jeunes années, il se vantait d'arriver tôt ou tard au nid d'aigles. Les vieilles gens disaient qu'il n'aurait pas dû s'en vanter si haut.

Ces critiques l'emflammèrent et, sans attendre l'âge de toute sa force, il entreprit d'escalader le rocher des aigles.

C'était par une belle matinée de dimanche, au début de l'été ; les petits aiglons devaient être récemment éclos. Une foule nombreuse se rassembla au pied du rocher : les vieux disaient non, la jeunesse disait oui. Mais Leif, n'écoutant que son propre désir, attendit seulement que la femelle eût quitté le nid. Alors, d'un bond, il se suspendit à un arbre, à plusieurs pieds de terre. Cet arbre croissait dans une crevasse, le long de laquelle il se mit à grimper. De petites pierres se détachaient sous ses pieds ; les cailloux et la terre s'éboulaient ; autrement le silence était solennel ; on n'entendait que le grondement sourd et continu du torrent se précipitant vers le lac.

Le mur de roches devenait de plus en plus abrupt. Longtemps Leif resta accroché d'une main, cherchant avec le pied un appui qu'il ne pouvait voir. Beaucoup de spectateurs, les femmes surtout, se détournèrent, disant qu'il n'aurait jamais risqué pareille folie, s'il avait eu encore ses parents. Pourtant il trouva un point d'appui, et en chercha un autre, tantôt avec la main, tantôt avec le pied. Le pied lui manqua. Leif glissa, puis reprit son équilibre. Ceux qui étaient au-dessous de lui entendaient leurs respirations haletantes.

Alors se dressa une grande jeune fille, assise à l'écart sur une pierre. On disait que, tout enfant, elle s'était fiancée à Leif, quoiqu'il n'appartint pas aux familles du village. Elle étendit les bras vers lui :

—Leif ! Leif ! pourquoi fais-tu cela ?

Tout le monde se tourna vers elle ; son père s'approcha, mais elle ne le reconnut pas.

—Redescends, Leif ! criait-elle. Je t'aime, et là-haut tu n'as rien à gagner.

On vit qu'il hésitait ; il s'arrêta une minute ou deux, puis il recommença à grimper. Sa main et son pied étaient fermes ; aussi tout alla bien, d'abord, mais il finissait sans doute par se fatiguer, car il se reposait souvent. Comme un messager de funeste présage, une petite pierre roula. Tous ceux qui étaient là, n'y tenant plus, s'en allèrent. La jeune fille restait droite sur sa pierre, se tordant les mains et regardant.

Leif tâtonnait avec la main droite. Soudain, —elle le vit !—cette main céda. Il se rattrapa de l'autre ; elle céda encore.

—Leif ! cria la fiancée, si fort que sa voix franchit le mur de rocher, et tous les autres se joignirent à ce cri.

—Il glisse ! clamèrent-ils ensemble, tendant leurs bras vers lui, hommes et femmes.

Il glissait en effet, entraînant le sable, les pierres, les cailloux ; il glissait, il glissait toujours plus vite. Tous se détournèrent pour ne point voir, et ils entendirent un craquement sinistre, puis une chute lourde comme celle d'une masse de terre humide.

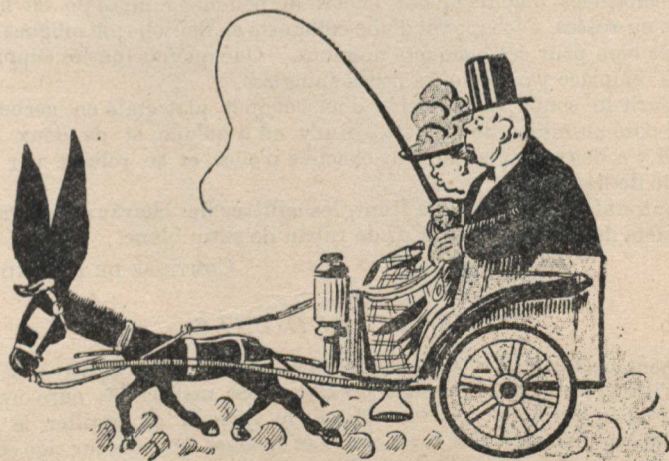
Quand ils eurent le courage de regarder, Leif gisait à terre, broyé, méconnaissable. La jeune fille était inanimée, son père l'emporta.

Les jeunes gens qui avaient poussé Leif à cet acte de témérité n'osaient ni le toucher ni lui prêter assistance, pas même le regarder. Il fallut que les vieux s'en chargeassent. Le plus âgé dit en le soulevant :

—C'était insensé ! Mais, ajouta-t-il, regardant le nid, il est bon cependant d'avoir quelque chose de placé si haut que tout le monde ne puisse atteindre.

BIERNSTERNE BIERNSON.

## LE PLUS ANE DES TROIS...



—Deux milles en une heure... Faut-il que cette bête-là soit fainéante !...





Toto — Papa a lu l'aut' jour, dans un journal, que M'sieu Loubet, de France, avait reçu l'ordre de l'Eléphant.  
Fidime. — Ah ! bien, vrai, si j'étais président d'la République, j'aimerais pas recevoir un ordre d'une plus grosse bête que moi.

## LARMES D'ÉTOILES

Devant que l'heure soit venue  
Où l'aube les vient délivrer,  
On entend parfois sous la nue  
Les étoiles tout bas pleurer.

Et, rayant de feu les mirages  
Tranquilles de l'horizon clair,  
On voit comme après les orages,  
Des larmes d'or passer dans l'air.

Perdu dans l'ombre solennelle  
Que ne trouble encore aucun bruit,  
Écoutons la plainte éternelle  
Des étoiles d'or dans la nuit :

" Hélas ! nous sommes prisonnières  
Dans l'immensité du ciel bleu.  
Qui donc brisera les ornières  
Ouvertes sous nos chars de feu ?

" Chaque heure à la nocturne voûte  
Nous donne un rendez-vous certain ;  
Nos pas sont rivés à la route  
Que pour eux traça le destin.

En vain, devant elles, le Rêve  
Ouvre l'azur des cieux béants.  
Une invisible main, sans trêve,  
Les cloue aux terrestres néants.

ARMAND SILVESTRE.

## NOS DOMESTIQUES

La maîtresse. — Marie, vous direz aux dames qui pourront venir que je ne suis pas bien. Vous entendez ?... J'ai dû manger trop de crêpes au déjeuner.

Quelques minutes après, madame entend le dialogue suivant, à la porte d'entrée :

— Madame est chez elle ?

— Oui, madame, mais elle est au lit... Elle a mangé trop de crêpes à son déjeuner.

## OBITUAIRE

Extrait d'une notice nécrologique :

" Il a été député quatre ans, a failli entrer au sénat, a été cinq ans fonctionnaire du gouvernement, mais finalement est mort en bon chrétien."

## UN MOT

Mme A. — Mon mari, ma chère ? C'est l'homme le plus charmant que je connaisse, c'est l'époux vanté par tous et partout.

Mme B. — Oui, l'épou... vantail !

## LA NUIT A CHICAGO

Le conducteur (du tramway). — Pourquoi n'avez vous pas arrêté le char quand ces trois individus ont fait le signe ?

Le mécanicien. — Il n'y a pas de danger : j'ai mon salaire de la quinzaine sur moi.

## À LA CASERNE

Pitou. — Dis donc, mon vieux, sais-tu de quelle couleur on a son premier galon ?

Lavisse. — On l'a rouge, parbleu !

Pitou. — Pas du tout, on l'arrose !

## AU COLLÈGE

Le père. — Eh bien, monsieur le directeur, tout le monde a beau dire que l'an passé a été une année de progrès, moi je dis que non.

Le directeur. — Pourquoi donc, monsieur ?

Le père. — Mon fils redouble sa classe !

## LE CONTRAIRE, DONC !

A. — Quelle torture ce doit être pour un chanteur, quand il a conscience qu'il a perdu sa voix...

B. — Je trouve, moi, la torture beaucoup plus grande quand il n'en a pas conscience...

## SAGE AVERTISSEMENT

D'un grand-père grognon à son petit-fils :

— " Tiburce, si tu dis ton secret à un autre, même à ton meilleur ami, celui-là deviendra ton maître et te fera tourner en bourrique cent fois par jour."

## A LA CASERNE

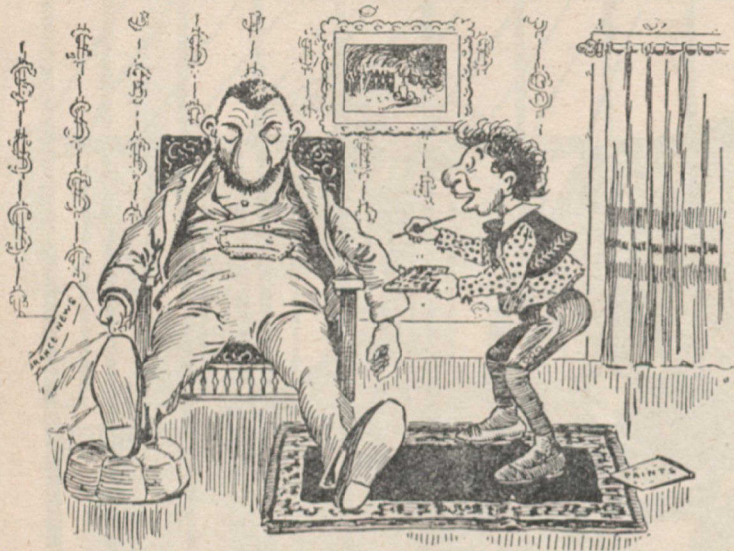
Le major. — Vous êtes mal noté, Pitou... je lis sur votre livret : Boit fréquemment avec ses inférieurs et sans soif.

## NOTE AU CRAYON

La voix de la conscience peut, dans une certaine mesure, être cultivée au goût de l'auditeur.



## TRANSFORMATION STUPÉFIANTE



Le petit Isaac.—Avec ma peinture je vais tracer un cercle, puis une ligne, et transformer le papa...

## REVES D'AVENIR

Un magazine enfantin organisa, il y a deux mois, un très curieux plébiscite. A tous ses petits lecteurs et lectrices, il adressa la question suivante :

*Quelle profession entre toutes, manuelle ou libérale, aimeriez-vous exercer un jour ?*

« Je ne demande qu'une réponse de quelques lignes mentionnant la profession et indiquant les raisons de votre préférence. Il y aura une récompense, un petit souvenir qui sera une façon de remercier mes petits correspondants. »

Le résultat ne se fit pas attendre. Fallut-il l'attribuer à l'attrait de la modeste récompense ? Toujours est-il que les réponses arrivèrent en grand nombre.

Très intéressantes ces réponses et bien dignes, pour la plupart, d'attirer l'attention des grandes personnes. Certes, beaucoup de lettres n'émanaient pas des enfants seuls ; le père, la mère, la grande sœur inspirèrent parfois des idées et participèrent à la rédaction, lorsqu'ils ne guidèrent pas la plume. Mais faut-il le dire, ce fut dommage, car les plus charmantes de ces lettres sont, certainement, celles qui furent entièrement pensées et rédigées par les petits écrivains, sans aucune aide. Leur naïveté et leur sincérité, leur gaucherie ingénue les rendent facilement reconnaissables. Chez les petites filles surtout la naïveté est pleine de grâce.

Parmi les résultats significatifs que donna cette consultation, en voici un qui me paraît particulièrement caractéristique : Les intérêts matériels, la question d'argent ne tiennent qu'une place très secondaire dans l'esprit des jeunes Français ; l'idéal domine dans leur âme ; leur cœur est plein de nobles sentiments.

1,560 garçonnets et 442 fillettes ont indiqué les carrières qu'ils comptaient plus tard embrasser et ont fort bien donné les raisons de leur choix. C'est l'armée qui l'emporte dans les préférences des premiers. 264 futurs guerriers vibrent du plus ardent patriotisme ; ils exaltent la gloire et l'amour de notre pays ; ils rêvent de le servir. « Je veux reprendre l'Alsace et la Lorraine », s'écrie un bambin de dix ans. Un autre déclare : « Quand le son de la trompette résonne, je sens mon cœur battre plus fort. » L'un nous apprend : « Je suis très batailleur, j'ai déjà un képi, un sabre et cinq fusils, je veux être soldat, car je suis grand, fort, pas bête et pas poltron. » Quel gaillard ! Cependant, beaucoup dans la carrière militaire pensent moins au champ de bataille qu'à la parade ; ils aspirent surtout à revêtir l'uniforme cousu d'or. « Ce que les amies de ma sœur vont me regarder ! » déclare un petit vaniteux.

Après les officiers, voici les ingénieurs, 236 écoliers qui ont de l'intelligence et de l'adresse rêvent de trouver à ces deux qualités un emploi dans les travaux scientifiques ; ils font part de leurs aspirations en phrases brèves et précises, ainsi qu'il sied à de futurs savants.

Moins laconiques sont les lettres des 115 professeurs ou instituteurs qui exposent avec beaucoup d'éloquence leurs rêves d'avenir.

Puis 115 agriculteurs, de la façon la plus délicate et la plus noble, vantent, dans un style élevé, la beauté des bois, des champs, des horizons de notre terre de France. « L'agriculture est la plus belle des professions », s'écrie l'un d'eux. Je ne veux pas être un agriculteur routinier, mais un agriculteur instruit. Très bien !

Et voici les marins. Ils sont 103. Ah ! les petits bateaux, les petits mousses et les longs voyages, les contrées sauvages et les naufrages, les belles aventures et les retours triomphants ! Ah ! le tour du monde en 80 jours ! L'île mystérieuse et Vingt mille lieues sous les mers ! Ah ! Jules Verne !

Nous trouvons encore des vocations très arrêtées et très sincères dans ces 98 négociants ou industriels qui se proposent aussi de servir utilement leur pays par leur travail et leur intelligence. Nous voyons ensuite 68

peintres ou sculpteurs, 20 journalistes, 20 avocats, 10 prêtres, 54 fonctionnaires, 54 seulement ! Qui donc disait qu'en France tout le monde veut être fonctionnaire ? Nous découvrons encore 93 médecins au cœur sensible, aux sentiments nobles et désintéressés. « Je ferai du bien aux malheureux », écrit l'un d'eux. Je ne leur demanderai jamais d'argent. Voilà un médecin qui aura sûrement des clients !

On aperçoit même un huissier, un tout petit huissier dont le cœur vibre et qui est animé de sentiments généreux : « Excellent métier, s'écrie-t-il, et puis on peut aider les pauvres gens ! »

Deux jeunes correspondants font des rêves grandioses. Ils veulent être ambassadeurs !

Un seul—sur 2012—sera rentier !

La correspondance des petites filles est empreinte de bonté, de douceur, de sensibilité, de grâce spirituelle et malicieuse. Presque toutes témoignent leurs reconnaissances envers leurs parents, et leurs sentiments filiaux simplement exprimés sont très touchants.

Sur 444 correspondantes, 200 choisissent les carrières libérales ou intellectuelles. 143 fillettes veulent devenir institutrices. Que d'institutrices ! 17 doctresses en médecine, 7 sœurs de charité et 3 infirmières exposent dans des lettres exquises leur ardent désir de soulager et de consoler les malheureux. 15 fillettes seront avocates, 7 littératrices, 3 comédiennes et 1 sage-femme !

La seconde moitié choisit les métiers manuels. J'aime ces 24 fermières qui rêvent de la vie des champs paisible et laborieuse. Voici maintenant 51 couturières et 35 modistes aux doigts de fée, 2 blanchisseuses, 12 fleuristes, 5 brodeuses et 11 mères de famille tout simplement. Il y a même une reine ! « Je veux être reine, parce qu'on n'a pas de peine à être bon quand on a beaucoup d'argent », écrit une bambine qui ne doute de rien.

Mais, faut-il l'avouer, de toutes, celle que je préfère c'est la toute petite, qui, dans sa lettre, une des plus courtes, écrit gentiment : « Je veux être une habile ménagère comme maman. »

Vous avez raison, mignonne, et je souhaite, pour votre bonheur, que vous réalisiez ce simple et naïf rêve d'avenir.

LOUISE FAURE-FAVIER.

## LA DIFFÉRENCE

*Le maître.*—Maintenant, connaissez-vous la différence entre l'instinct animal et la raison humaine ?

*L'élève.*—Oui, monsieur. Si nous avons de l'instinct, nous connaissons tout ce qu'il nous faut sans l'apprendre ; mais, malheureusement, c'est la raison que nous possédons et il nous faut étudier jusqu'au point d'en devenir aveugles ou idiots.

## FIN DE PRIÈRE

Quelle ne fut pas la surprise de la mère de la petite Bella de l'entendre ajouter à sa prière du soir ces paroles :

« Et rendez donc papa et maman un peu meilleurs, si ce n'est pas une impossibilité. »

## SI C'ÉTAIT LUI !

*Toto.*—Mon oncle Jean ne mange donc jamais de pouding ?

*La mère.*—Non, le médecin le lui défend.

*Toto (monté).*—Le lui défend ? Eh bien ! je voudrais bien en voir un médecin me faire ça à moi, si j'étais aussi grand et aussi gros que mon oncle.

## JUSTE

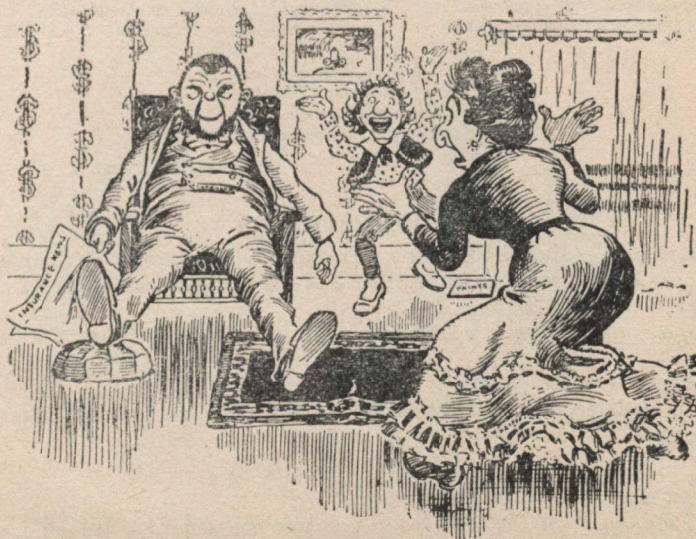
La loi de chasse qui défend à un chasseur d'abattre plus de deux chevreuils serait plus parfaite si elle garantissait les deux chevreuils à chaque chasseur.

## ET PUIS...

*Emma.*—Vous ne vous déciderez donc jamais à mettre une chemise ?

*Le peintre.*—Quand on a du génie, on s'en bat l'œil... et puis, ça me gratte.

## TRANSFORMATION STUPÉFIANTE — (Suite et fin)



...en Irlandais.



**SITUATIONS OFFERTES**

ON DEMANDE: Quelques personnes dans chaque endroit pour travailler pour nous, chez elles. Ouvrage agréable, bon prix. Pas de sollicitation; aucune expérience requise.  
IMPERIAL MFG. CO., LONDON, Ont.

**JEUNES ET ÂGÉS RECONSTITUÉS**



Soulagement immédiat. Guérison assurée de perte de vitalité, de mémoire, impotence, faiblesse, débilité, insomnie, abus, excès, etc. 30 années de succès en Europe. Efficacité garantie.  
**PASTILLES DU DR JEAN**, \$1.00 le flacon, par la malle, cacheté, franco. Adressez: CIE Médicale du Dr Jean, B.P. Boite 187

Montréal, Qué. — Et toutes pharmacies. Écrivez pour notre livre "Hommes Faibles et Fatigués". Envoyé gratis sur demande.

**Employez-vous une Vieillesse ?**

La petite vieillesse "LITTLE BEAUTY" donnera une lumière de deux chandelles pendant quarante heures, coûtant un centin et demi d'huile de pétrole pendant tout ce temps, sans fumée ni odeur, garantie.

**L. J. A. SURVEYER, Quincaillier**  
8 RUE ST-LAURENT.

**"International Limited," via Grand Tronc**

Service rapide sans égal. Laisse Montréal tous les jours à 9.00 heures a. m., arrive à Toronto à 4.25 heures p. m., Hamilton, 5.25 heures p. m., Woodstock, 6.45 heures p. m., London, 7.20 heures p. m., Chatham, 8.55 heures p. m., Détroit, 9.30 heures p. m., le même jour; Chicago, 7.30 heures a. m., le jour suivant.

Express de nuit rapide pour Toronto, Détroit, Chicago et l'Ouest, 10.25 heures p. m., excepté le dimanche; le dimanche, laisse à 8.00 heures p. m. Bureau des billets pour la ville, 137 rue St-Jacques.

La science du bonheur est d'aimer son devoir et d'y chercher son plaisir.

La peur du chiffre 13 fait partie de ces petites superstitions auxquelles les esprits forts n'échappent pas plus que les autres. C'est à table surtout qu'il est effrayant, et il a fait dans tout les temps le désespoir des maîtresses de maison. Que de fois, par suite de l'absence d'un convive qui, survenu au dernier moment, amenait autour de leur table le chiffre redouté, n'ont-elles pas dû s'ingénier pour trouver immédiatement un quatorzième! La comédie à maintes reprises s'est emparée de la situation, nous montrant un invité se retirant au moment même où un quatorzième, réquisitionné dans le voisinage, faisait enfin son entrée.

Un de plus, un de moins... c'était à recommencer, car on était toujours treize.

C'est donc un chiffre fatidique. Les dictionnaires vous diront qu'un 13 moururent Montalembert, Murat, Bourdaloue, Cuvier, Duguesclin, Montaigne, Cromwell, Kellermann, Florian, Mahomet, Titus. Mais ils vous diront aussi que Henri IV naquit un 13. Y a-t-il compensation?

Une preuve de la terreur qu'inspire le nombre 13 se trouve dans le petit nombre de maisons portant ce numéro.

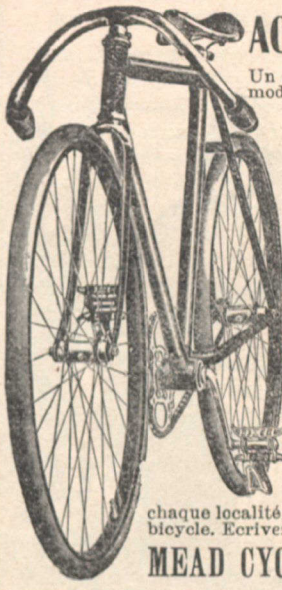
A Rome, par exemple, presque toutes celles qui devraient le porter sont marquée 11 bis. Et en France il en va de même. Les propriétaires craignent d'éloigner les locataires superstitieux.

Qui se chargera de réhabiliter ce malheureux chiffre?

Rue Bretonneau, devant la Bourse du Travail.

— Pourquoi donc ce monument s'appelle-t-il: Bourse du Travail?

— C'est parce que c'est là que se réunissent les ouvriers qui ne travaillent pas...



**AGENTS BICYCLISTES DEMANDÉS**

Un dans chaque localité pour monter et exhiber un spécimen du modèle de bicyclette de notre manufacture pour 1901. VOUS POUVEZ CACNER \$10. A \$50. PAR SEMAINE, sans compter un bicyclette pour votre usage

**MODELES DE 1901** Haute qualité garantie **\$10. A \$18.**

**MODELES de '00 & '99** Meilleure fabrication **\$7. A \$12.**

**500 BICYCLES DE SECONDE MAIN** acceptés en transaction à nos magasins de détail à Chicago. Plusieurs aussi bons que neufs... **\$3. A \$8.**

Nous expédions n'importe quel bicyclette **SUR APPROBATION** à quiconque sans un sou de dépôt en avance et donnons... **10 Jours d'Essai Gratuit.** Vous ne prenez absolument rien et vous n'avez pas un sou à déboursier si le bicyclette ne vous plaît pas.

**N'ACHETEZ PAS** un bicyclette avant de nous avoir demandé nos prix de fabrique et notre offre d'essai gratuit. Cette offre libérale n'a jamais eu son égale et constitue une garantie de la qualité de nos bicyclettes.

**NOUS AVONS BESOIN** d'une personne de confiance dans chaque localité pour distribuer des catalogues pour nous en échange pour un bicyclette. Écrivez nous pour avoir notre catalogue gratuit et notre offre spéciale.

**MEAD CYCLE CO, Dept. 32-a, Chicago, Ill.**

**Guérison certaine**



**Ouvrières — Femmes mariées, Veuves, Filles et Fillettes,**

pâles, épuisées, fatiguées et découragées par l'excès d'un travail sédentaire trop assidu ou autre, prenez, à des intervalles assez fréquents, 2 ou 3 Pilules SANGUINES du Dr Jean. "Extrait du sang frais."

Ce remède fournit la nourriture aux cellules des nerfs épuisés, enrichit le sang, renforce et règle le cœur, et donne de la vigueur à tout le système. Soulagement immédiat. Guérison assurée. 50c la boîte. Toutes pharmacies. Envoyé partout franco par la malle, sur réception du prix.

Adressez: CIE MEDICALE DU DR JEAN, B. P. Boite 187, Montréal, Qué.



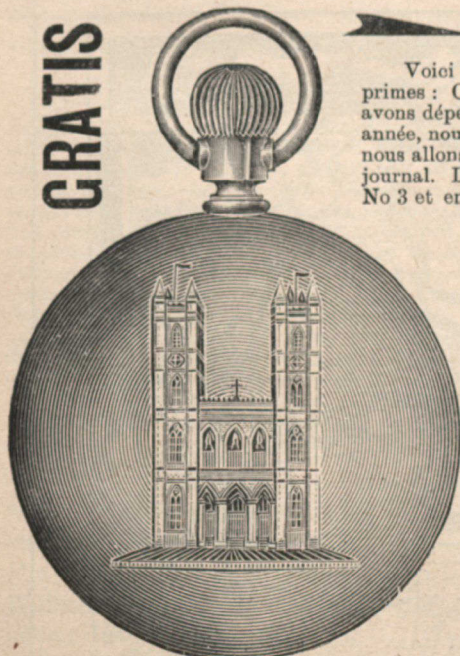
**N'envoyez Pas d'Argent. \$2.95**

Envoyez-nous l'adresse du bureau d'express le plus près de votre domicile et nous vous adresserons ces jumelles de marque Jockey club, pour champ et que vous pourrez examiner. Après que vous en aurez fait l'essai et que vous aurez constaté que c'est la plus belle offre que vous ayez jamais vue, payez à l'agent de l'express la somme de \$2.95 et les frais de l'express et les jumelles seront vos. Ce sont les fameuses jumelles pour champ Jockey club fabriquées par le célèbre opticien Lanier, de Paris. Elles sont contenues dans une boîte en maroquin, capitonnée en satin avec bandouillère, recouverte en maroquin, tulés en métal noir vernis, et magnifiques garnitures en nickel. Elles possèdent des lentilles achromatiques, d'une taille irréprochable et d'une puissance exceptionnelle, qui ramènent les objets distants dans le rayon visuel avec une clarté étonnante. Elles sont presque inestimables pour les éleveurs, les voyageurs, les yachtsmen, etc., et ont une source inépuisable de jouissances pour tous. \$2.95 c'est moins qu'un tiers du prix régulier de vente de cet article. Donnez votre commande aujourd'hui. **JOHNSTON & CO., BOTE 678, TORONTO.**

**GRATIS! GRATIS!!**

**\$3,000 en PRIMES et UNE PRIME Pour tout le Monde**

**GRATIS**



Voici pourquoi nous offrons GRATUITEMENT \$3,000 de splendides primes: C'est pour annoncer notre commerce. L'année dernière, nous avons dépensé des milliers de dollars en annonces dans les journaux. Cette année, nous allons dépenser encore de l'argent d'une manière plus directe; nous allons offrir gratuitement des milliers de primes aux lecteurs de ce journal. Lisez notre OFFRE avantageuse. Découpez le coupon marqué No 3 et envoyez-nous-le avec le coupon No 1 qui a paru dans LE SAMEDI du 4 mai, le coupon No 2 du 11 mai et ce coupon No 3 du 18 mai; envoyez-nous les trois coupons, avec dix cents pour couvrir les frais occasionnés par l'emballage de votre prime, et nous vous enverrons notre prime, qui sera soit une montre ou une belle épingle en or pour cravate. Rappelez-vous que tout le monde obtient une prime. Vous ne courez aucun risque; TOUT LE MONDE OBTIENT UNE PRIME.

**Conditions pour gagner une Prime:** — Envoyez-nous trois coupons avec dix cents pour couvrir les frais de poste, d'emballage, etc., ou trois noms avec les trente cents, et nous enverrons par la poste trois primes aux différents noms, mais nous n'accepterons que trois noms avec chaque "set" de coupons. Nous désirons avoir le plus de noms possible afin de leur envoyer nos circulaires. Rappelez-vous que tous ceux qui nous enverrons leurs noms avec dix cents recevront comme prime, soit une montre ou une épingle de cravate ornée de perles. Ne manquez pas de lire dans nos annonces les noms de ceux qui obtiennent des montres. Les primes seront expédiées par la poste le même jour où nous recevons votre lettre.

**NOTRE FAMEUSE MONTRE**

**VALEUR MERVEILLEUSE**

**Prime Gratuite**

**COUPONS No 3.**

Ceci vous fait gagner une Prime.

**D'UNEPIASTRE MOUVEMENTS GARANTIE POUR UN AN BIEN CONSTRUITE SUR TOUT RAPPORTS.**

Adressez votre lettre comme suit...

**Dr DeVERE MEDICINE CO., Département des Coupons, Montréal.**



## L'ONCLE BARBEMUCHE



La mère.—Allons, Toto, va embrasser ton oncle...  
Toto.—Mais c'est que je ne vois pas de place pour...

## L'ÉTOILE

I

Silencieux, rêveurs, perdus dans le bois sombre  
Et ne désirant pas retrouver leur chemin,  
Sous les pins frissonnants qui parlaient avec l'ombre,  
Ils marchaient lentement en se donnant la main.

Elle penchait sur lui sa douce tête brune.  
C'était l'heure berceuse où se ferment les fleurs,  
Où les sylphes s'en vont danser au clair de lune,  
Où dorment dans leurs nids les oiseaux querelleurs.

C'était l'heure où la nuit se constelle d'étoiles.  
(Or, chacun le sait bien, ces astres sont les yeux  
Que la mort, sur la terre, a couvert de ses voiles,  
Et qui brillent au ciel d'un éclat radieux.)

II

L'une d'elles, surtout, la seule qui fût pâle,  
Pendant qu'ils souriaient les regardait tous deux,  
Et dans l'étroit chemin, son pur rayon d'opale  
Descendait tristement sur les beaux amoureux.

Il avait oublié la blanche fiancée  
Endormie à jamais depuis l'autre printemps,  
Une autre avait déjà son cœur et sa pensée,  
Cette brune jolie aux superbes vingt ans...

Et, tandis que grisé, subjugué par son charme,  
Il contemplait encore son visage adoré,  
Il sentit sur son front tomber comme une larme :  
La morte le voyait... L'étoile avait pleuré !

JEAN BARANCY.

## CANNIBALISME

On ne perd pas son temps au bord de la mer : témoin les documents suivants, que j'ai trouvés, l'autre jour, dans une bouteille à soda, au moment même où le flot qui l'avait apportée reculait (non pas, je crois, par épouvante, mais plutôt parce que c'était l'heure de la marée basse).

Je transcris ici les fragments les plus intéressants de ce journal de bord.

17 avril.—Il y a un mois aujourd'hui que notre bateau s'en va à la dérive. Et nous ne rencontrons personne sur notre route ! C'est étonnant ce que l'Atlantique est désert en cette saison. Aucune voile. Aucune terre. On pourrait mettre des sourds-muets à la vigie.

Les vivres sont épuisés ; triste nouvelle. Rendez-vous demain à midi, sur le pont, pour le tirage au sort.

18 avril.—Nous voici tous sur le pont. Des petits morceaux de papier sont amoncelés dans la casquette du capitaine.

Soudain, le voix du commandant hollandais Tréguer s'élève au milieu du silence :

—Qui nous dit, chers amis, que d'ici trois, quatre ou six semaines, nous n'allons pas rencontrer un navire ? Pourquoi sacrifier, avant que tout espoir soit aboli, des vies humaines ? Contentons-nous de faire couper, au fur et à mesure de nos besoins, en les tirant au sort, toutes les jambes gauches, puis toutes les jambes droites, des passagers et de l'équipage. On passera ensuite à l'amputation de tous les bras, si notre infortune se prolonge. Le cuisinier et le docteur seront, naturellement, exemptés du tirage au sort.

Cette proposition fut acceptée en principe ; mais l'application donna lieu à une discussion intéressante.

—Un homme de complexion moyenne, affirma le savant Herbert Frempopel, qui se nourrirait de ses bras et de ses jambes (préablement cuits ou salés), subsisterait confortablement pendant près de cent dix jours.

—D'après ce calcul, ajouta Frempopel, quel que soit le nombre des passagers d'un navire, ils pourront toujours vivre pendant cent dix jours, en mettant en commun leurs aliments, c'est-à-dire leurs bras et leurs jambes ! Or, je vous le demande, n'est-il pas préférable de couper d'abord tous nos bras et toutes nos jambes ? Nous maigrissons de jour en jour. Ils ne seront jamais plus "profitables" qu'à l'heure actuelle. De plus, des corps sans bras ni jambes ont moins besoin de substance et, partant, sont plus faciles à nourrir que des corps ordinaires.

Tel ne fut pas l'avis d'un conseiller d'Etat, M. Letonnellier.

—A supposer, dit-il, que nous rencontrions, d'ici peu, un navire, quel amer regret d'avoir coupé inutilement 150 bras et 150 jambes ! Que ferons-nous de toute cette nourriture perdue ? Les poissons n'en voudront pas.

L'opinion du juge a prévalu.

Le chirurgien commence sa besogne. Ce soir, amputation et pansement au sublimé de trois jambes ; celle d'un homme de l'équipage, celle d'une petite femme, celle d'un officier japonais.

18 mai.—Lady Gueddy Gueddon était décidément une fausse maigre. Nous nous sommes tous régalés de sa jambe gauche, et il nous reste un bon morceau de pied froid pour notre déjeuner de demain matin.

17 juin.—C'est singulier ce qu'on rencontre de culs-de-jatte depuis quelque temps.

14 juillet.—Aujourd'hui, dîner de gala. Un plat de circonstance. Le bras du quartier-maître dans un plat à poisson, avec deux beaux drapeaux tatoués sur le gras.

C'est tout ce que j'ai pu déchiffrer jusqu'à présent. Qu'est-il arrivé de ce navire ? Si jamais il atterrit dans un port, prenez-y garde messieurs les acheteurs de phénomènes de foire ! Il y aura certainement ce jour-là une baisse sérieuse sur le prix courant des hommes-trons.

TRISTAN BERNARD.

## AU CLUB OUVRIER

L'auditeur.—Quels sont les desiderata de votre syndicat, pour que je les soumette à l'arbitre ?

Le président.—Nous ne voulons pas travailler en dehors des heures des repas ?

## CHEZ LE LIBRAIRE

Le client.—Quel est le meilleur livre pour un monsieur qui va se marier ?

Le marchand.—Un livre de compte. Emile, montrez à monsieur nos grands modèles.

## DIFFÉRENCE

Bob.—Tu dis qu'elle t'a frappé comme étant une bien jolie fille ?

Tom.—Oui, mais quand j'ai essayé de l'embrasser elle m'a frappé d'une toute autre manière.

## DEVINETTE



—Mais où est donc sa compagne ?





# Securité pour les Ouvriers

L'ouvrier est le rein de la nation. Son travail, son intégrité, son cerveau et ses muscles ne contribuent pas seulement au support de la famille, mais à la richesse du pays tout autant. Mais le travail constant use et épuise le mécanisme humain. La constitution humaine requiert autant de soin que la plus délicate pièce de mécanisme ; autrement le cœur faillirait. La sauvegarde contre cette éventualité, c'est de prendre fréquemment une médecine tonique, et dans tout l'univers il a été prouvé que les

trement le cœur faillirait. La sauvegarde contre cette éventualité, c'est de prendre fréquemment une médecine tonique, et dans tout l'univers il a été prouvé que les

## Pilules Roses du Dr Williams

n'ont pas d'égaux comme reconstituant du sang et des nerfs. Des milliers et des milliers d'hommes et de femmes sur le point d'un affaissement physique sont, grâce à ces pilules, redevenus forts, actifs et en mesure de vaquer aux affaires de chaque jour.

M. John Storey, de Maryland, comté de Pontiac, est bien connu dans la localité, et sa guérison d'une violente attaque de rhumatisme, par les Pilules Roses du Dr Williams, après l'insuccès de tout autre traitement, fournit une nouvelle preuve pour ce remède déjà si populaire. M. Storey expose comme suit les détails de sa maladie et de sa guérison :

" Il y a dix ans, je travaillais sur le C.P.R., section du Lac Supérieur. Exposé à tous les temps, je contractai un rhumatisme qui me rendit presque infirme et me fit souffrir énormément. Je dépensai plus de cent dollars en consultations et en remèdes, mais le mal s'aggrava toujours et je dus enfin quitter l'ouvrage. Le médecin me conseilla alors de suivre une cure d'eau, et je me rendis à Harrison Hot Springs, Colombie Anglaise. Après un séjour de huit semaines qui n'améliora en rien mon triste état, je suivis un traitement semblable à Green River Hot Springs, encore sans résultat appréciable. Découragé, je retournai chez moi pour me remettre à la culture, mais le rhumatisme m'empêcha de travailler. Quelqu'un me recommanda les Pilules Roses du Dr Williams, et je suivis son conseil. Les premières boîtes me firent quelque bien, et je continuai le remède avec confiance. Après en avoir pris seize boîtes, il ne restait plus aucune trace du terrible mal qui m'avait fait souffrir si longtemps et m'avait causé tant de dépense. Depuis dix-huit mois j'ai cessé de prendre ce remède, et aucun symptôme de rhumatisme n'est revenu. J'en conclus que ma guérison est radicale."

Il y a plusieurs imitateurs qui font des affaires à même la réputation de cette grande médecine et l'on ne devrait pas perdre de vue que les imitations sont sans valeur, souvent dangereuses même. Il n'y a que les vraies pilules qui portent le plein terme : " Dr. Williams Pink Pills for Pale People ", sur l'enveloppe mise autour de la boîte. Si vous avez des doutes, écrivez directement à la Dr. Williams Medicine Co., Brockville, Ontario, et vous recevrez franco ces pilules au prix de 50c. la boîte ou six boîtes pour \$2.50.

### LA POSTE AU VINGTIÈME SIÈCLE

Les facteurs des postes feront bien d'ouvrir l'œil ; on vient de leur trouver des concurrents qui font infiniment plus de chemin qu'eux, bien qu'ils aient les jambes beaucoup plus courtes. Il est vrai que ces facteurs d'un nouveau genre seraient bien empêchés de remettre eux-mêmes, de leurs propres mains, les correspondances aux destinataires ; mais c'est égal ; à la place des braves piétons employés jusqu'ici par l'administration des postes, nous aurions de la méfiance.

Il s'agit d'un service postal régulier et périodique effectué par pigeons entre Auckland, dans la Nouvelle Zélande, et l'île Great-Barrier, distante de soixante milles. Les messages sont écrits sur un papier très léger, puis enroulés autour de la patte de l'oiseau et recouverts d'une enveloppe imperméable. Lorsque le pigeon est arrivé à destination, il pousse la trappe qui donne accès dans le pigeonnier ; cette trappe fait sonner une cloche qui avertit l'employé de service, lequel enlève à l'oiseau sa charge. La durée du trajet a été de 64 à 70 minutes.

Ce service emploie une centaine de pigeons ; il est officiellement reconnu par le gouvernement de la Nouvelle-Zélande. Il possède des timbres-poste particuliers pour l'affranchissement des messages. Chaque oiseau peut porter quatre messages à la fois : le prix est de 0 fr. 60 entre l'île et Auckland et de 1 fr. 20 dans le sens inverse. On explique cette différence par la plus grande difficulté qu'il y a à dresser les pigeons pour les faire s'éloigner de la terre ferme.

\*\*

### LA LONGÉVITÉ CHEZ LES COMPOSITEURS

—Verdi n'aura pas pas détenu le record qu'il semblait devoir disputer à Auber. Il meurt à quatre-vingt-sept ans, soit deux années plus tôt que l'aimable vieillard à l'éternelle jeunesse.

Après lui, viennent Haydn, soixante-dix-sept ans ; Rossini, soixante-seize ans ; Gounod, soixante-quinze ans ; Meyerbeer et Wagner, soixante-dix ans.

Ceux qui sont morts relativement jeunes sont : Halévy, soixante deux ans ; Boïeldieu, cinquante-neuf ans ; Beethoven, cinquante-sept ans ; Mendelssohn, cinquante-six ans ; Donizetti, cinquante et un ans ; Mozart, cinquante ans, et enfin Weber, quarante ans.

En résumé, la musique, en même temps qu'elle adoucit les mœurs, paraît plutôt prolonger l'existence.

\*\*

### De gendre à belle-mère :

- Madame !
- Monsieur !
- Votre fille est insupportable !
- Ah ! bah !
- Elle a ses nerfs trois fois par jour.
- Et puis ?
- Elle est coquette, exigeante, co-

rière !

- Ensuite ?
- Cela ne vous suffit pas !
- Alors la belle-mère, se redressant :
- Croyez-vous que je vous l'aurais donnée sans cela ?

\*\*

### PRÉVENIR OU GUÉRIR

Précaution nécessaire contre le rhume : éviter les courants d'air. Précaution essentielle pour guérir le rhume : prendre du Baume Rhumal.

# Cures Weak Men Free

ASSUREZ L'AMOUR ET UN FOYER DOMESTIQUE HEUREUX POUR TOUS

Comment chacun peut promptement se guérir après des années de souffrances provenant de faiblesse sexuelle, de perte de vitalité, d'émissions nocturnes, de varicocele, etc., et porter au développement et à la vigueur complète ses petits organes faibles. Vous n'avez tout simplement



L. W. KNAPP, M. D.

qu'à envoyer votre nom et votre adresse au Dr L. W. Knapp, 2149, Hull Building, Détroit, Mich., et il se fera un plaisir de vous envoyer la recette entière avec toutes les directions permettant à un homme de se guérir facilement chez lui. Voilà, certes, une offre très généreuse et les extraits suivants, choisis dans sa correspondance quotidienne, montrent ce que les gens pensent de sa générosité :

" Cher monsieur :—Veuillez accepter mes plus sincères remerciements pour votre lettre de date récente. J'ai donné à votre traitement un essai complet et le bénéfice que j'en ai retiré a été extraordinaire. Il m'a complètement restauré. Je suis aussi vigoureux que lorsque j'étais jeune homme et vous ne pouvez vous imaginer combien je suis heureux."

" Cher monsieur :—Votre méthode opère magnifiquement. Les résultats sont exactement ce dont j'avais besoin. La force et la vigueur sont entièrement revenues et le développement est absolument satisfaisant."

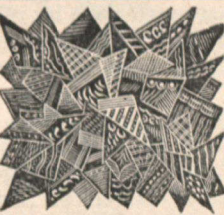
" Cher monsieur :—Votre lettre est en main et je n'ai aucune difficulté à me servir de la recette telle que décrite et je puis vous dire sincèrement que c'est un bienfait pour les hommes faibles. J'ai beaucoup gagné en développement, force et vigueur."

Toute correspondance, strictement confidentielle, expédiée sous enveloppe simple et cachetée. La recette est envoyée gratuitement sur demande et le Dr Knapp désire que chacun l'ait.



GRATIS

Graphophone offert gratuitement aux personnes qui voudront seulement que 24 dégrosses épingles à chapeaux en argent et or à 15c. chacune, avec 6 sommets très bien gravés, ornés de gros fils rubis, améthyste, émeraudes imitatives, etc. Elles sont très nouvelles, chaque dame en achètera une. Ce merveilleux instrument est fait par la célèbre Phonograph Co. de New York et Paris. Avec cet instrument nous envoyons les cinq morceaux choisis suivants : " Song of Sixpence " ; Solo de Piccolo, " Mocking Bird " ; imitation du chant du rouge gorge, cri du crapaud, des dindes, poulets, autruches, etc. ; et un Solo de Cornet, " Dixie Land " . Écrivez pour avoir les épingles. Quand vous les aurez vendues envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons ce splendide Graphophone, avec instructions complètes, tous frais payés. THE JEWELRY CO., BOITE 608, TORONTO.



## SOIE

Vous certains arrangements spéciaux faits avec de grands Manufactures nous avons pu acheter une quantité énorme de magnifiques Coupons de Soie, et nous nous proposons de donner une belle bargain de Soie aux dames qui s'occupent d'ouvrages de fantaisie tels que Cousins, Cravates, Echarpes, etc., et autres articles utiles et d'ornements. Les morceaux viennent en variété de patrons, sont de bonne grandeur et bien assortis. Tant qu'il y en aura ils se vendront à 15c le paquet ou 2 paquets pour 25c. McFarlane & Cie., Toronto

La multiplicité des arguments nuit à leur vraisemblance.



FREE MONTRE EN OR. Nous donnerons une magnifique Montre de Garçon en Nickelpoli, aux personnes qui voudront seulement que 2 doz. de Portraits de la Reine bien finis, grandeur Cabinet, à 10c. chaque, ou bien cette magnifique Montre fine en Or, avec boîtier de chasse bien gravé, grandeur pour Dame ou Monsieur, à remonter et régulateur, et mouvement recommandable avec pierres précieuses, à celles qui voudront seulement que 4 doz. de Portraits. Ils se vendent comme des gâteaux chauds. Écrivez pour les Photos, vendez-les, remettez-nous l'argent, et nous vous expédierons votre Montre, franco. Cie. Art Supply, Boite 1010 Toronto.



## ANCIENS AMIS DE CAMPAGNE



Rouleau.—Tiens, tu es à Montréal ?  
 Bouleau.—Oui, je suis chez un banquier.  
 Rouleau.—Diable, tu fais ton chemin !  
 Bouleau.—Non, je fais son escalier ...

## Chronique des Amusements

## THÉÂTRE NATIONAL FRANÇAIS

*Monte-Cristo*.—“ Monte-Cristo ”, le célèbre drame à grand spectacle de Dumas (version de Chas Fechter jouée par James O'Neil et adaptée de l'anglais par MM. Cazeneuve et Jehin-Prume), a été monté avec la plus grande magnificence pour la semaine du 13 mai, au Théâtre National Français. Il sera interprété par les principaux artistes de la troupe, y compris M. Cazeneuve dans les rôles d'Edmond Dantès, du prisonnier du château d'If, de l'abbé Busoni et du comte de Monte-Cristo, dans lesquels il excelle et qu'il a joués maintes fois aux Etats-Unis avec le plus vif succès.

Les principaux tableaux, peints spécialement pour cette pièce, sont le port de Marseille, les cachots du château d'If, l'orage en pleine mer et l'évasion de Monte-Cristo, l'auberge du pont du Gard et la mort de Villefort, le salon chez Marcerf et l'arrivée de Monte-Cristo, la forêt de Fontainebleau, le suicide de Fernand, le duel et la mort de Danglars.

La beauté des costumes et des décors sera rehaussée par de magnifiques effets de lumière électrique.

Il sera prudent de retenir ses places à l'avance.

## BANG !

*M. Lourdet*.—Oui, j'aime à voir les gens toujours heureux et gais autour de moi ...

*Adèle*.—Alors vous serez content d'apprendre ce qu'Alice disait de vous l'autre jour ...

*M. Lourdet*.— ???

*Adèle*.—Elle m'assurait que vous n'aviez qu'à danser pour les mettre en joie.

## IMPOSSIBLE

*M. Doyennet*.—Je n'ai jamais rien lu de vous, mon jeune ami ; mais j'ai beaucoup connu monsieur votre père.

*Le poète*.—C'est impossible, monsieur, car je suis fils de mes œuvres !

## RÉGION UNIVERSITAIRE

*Toto*.—Papa, tu t'en vas ?

*Le père*.—Oui, chéri. Je vais à la Faculté.

*Toto*.—Pourquoi faire ?

*Le père*.—Pour élire un doyen.

*Toto*.—Un doyen ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

*Le père*.—Le plus âgé des professeurs ...

*Toto*.—Alors pourquoi l'élit-on ? On sait bien qui est le plus vieux ...

## PEU GALANT

*L'acheteur*.—Ce cheval que vous voulez me vendre m'a l'air bien rétif. Serait-ce chose bien prudente de l'atteler à une voiture où seraient ma femme et ma belle-mère ?

*Le maguignon*.—Oh ! oui, rien ne l'épeure.

!!!

*Elle*.—Tous ces propos d'amour que vous me tenez me semblent si nouveaux, si étranges ...

*Lui*.—Comment ! se peut-il que personne ne vous ait jamais fait l'amour ?

*Elle*.—Oh ! oui ... Mais il y a certainement trois semaines !

## DEUX POINTS DE VUE

*Nina*.—Le jeune Falempin doit avoir de l'argent pour s'habiller comme cela.

*Emma*.—Comment peut-il faire pour s'habiller comme cela et avoir de l'argent ?

## CURIOSITÉ ENFANTINE

*Toto*.—Ma tante, est-ce votre maison ici ?

*La tante*.—Non, chéri.

*Toto*.—Où est-ce donc ?

*La tante (très religieuse)*.—Au ciel.

*Toto*.—Alors pourquoi n'y allez-vous pas ?

## DOUBLE MALHEUR

*La fille (mariée)*.—J'étais si montée contre lui que je lui ai lancé un bol par la tête.

*La maman*.—Pauvre chérie ! et dire que tu n'as peut-être pas de colle à la maison.

## ENTRE TRAMPS

*Le premier*.—C'est le travail avant le déjeuner qui est mortel pour la race.

*Le deuxième*.—Mais il n'est pas aussi fatal que le travail après souper.

*Le troisième*.—Vous avez raison tous les deux, mais le travail entre les repas est le plus rough de tous.

## LES COINCIDENCES

*Bob*.—Tu dis, papa, que je suis né à Ottawa, mais où est née maman ?

*Le père*.—A Hull.

*Bob*.—Et toi, père, où es-tu né ?

*Le père*.—A Québec.

*Bob*.—Comme c'est drôle tout de même que nous nous soyons rencontrés tous les trois ?

## LA SEULE CONDITION

*Jimmy*.—A quelle heure es-tu obligé d'aller travailler ?

*Johnny*.—A n'importe laquelle, pourvu que ce ne soit pas plus tard que sept heures du matin.

## AU THÉÂTRE

*Box*.—Etes-vous fou ? Vous sifflez et applaudissez en même temps.

*Tox*.—Pas le moindrement fou. Elle chante très bien sa partie du duo, mais lui, je ne puis l'endurer.

## NOS CHERS PETITS

*Huit ans*.—Georges, sais-tu pourquoi on fait toujours en verre les faux yeux ? ...

*Sept ans*.—Pour qu'on puisse voir à travers, probablement.

## LE COMBLE DE L'INFORTUNE

Avoir une femme qui ressemble à une cuisinière et qui ne sache pas faire la cuisine.

## REGRET NOUVEAU GENRE

*L'oncle*.—Comme tu grandis, Toto !

*Toto (triste)*.—Oui ... Je crois bien que mon chien est mort pour faire un jockey.

## UN CONSEIL

*Elle*.—Vous demandez ma main ... il vous faudra attendre quelque peu ma réponse.

*Lui*.—Et que vais-je faire pendant ce temps ?

*Elle*.—Vous l'emploierez à vous préparer au pire.



# Mlle Anais Turcotte

Guérie d'Irrégularités et de Faiblesse de Sang par les Pilules Rouges

Un médecin abandonne souvent un malade qu'il pense incurable, mais une mère n'abandonne jamais son enfant, quelque malade qu'il soit et tant qu'il y a une lueur d'espérance, une étincelle de vitalité, elle s'efforcera de ramener à la vie la flamme qui s'éteint, de faire revivre l'enfant à qui elle a donné le jour, et souvent là où le médecin faillit, la mère réussira.

Le témoignage suivant d'une jeune fille que deux médecins avaient abandonnée parce qu'ils croyaient qu'elle ne pourrait jamais revenir à la santé, vu qu'elle souffrait d'une grande faiblesse générale, d'irrégularité, de retardement et de beaucoup d'autres mauvais symptômes qui ressemblent tant à la consommation, et à qui ses parents donnèrent les Pilules Rouges et eurent le bonheur de la voir revenir à la santé, est un exemple que jamais l'on ne doit désespérer dans ces cas, car les Pilules Rouges guérissent toujours les troubles féminins et préviennent les maladies causées par les irrégularités.



Mlle ANAIS TURCOTTE

TÉMOIGNAGE DE Mlle ANAIS TURCOTTE :

" Pendant six mois, j'ai souffert de grande faiblesse générale, de retard, de mal de tête, de douleurs à l'estomac et de tous ces symptômes qui font tant croire à la consommation chez les jeunes filles; souvent j'étais obligé de prendre le lit et ma famille était bien découragée; on me fit traiter par deux médecins, sans résultat.

" Tous les jours mon état empirait et j'étais rendue à bout, ma famille, conseillée par des amis, consulta les Médecins Spécialistes de la Compagnie Chimique Franco-Américaine qui me firent prendre les Pilules Rouges et me dirent ce que je devais faire pour revenir à la santé, et à la grande surprise de mes amis, à la grande joie de mes parents, je suis aujourd'hui parfaitement guérie. Les Pilules Rouges me rendirent régulière et en ce faisant, me ramenèrent à la santé."

Mlle ANAIS TURCOTTE,  
25 rue Birch, Manchester, N. H.

Il faut surtout remarquer dans ce témoignage de Mlle Anais Turcotte, que ses parents ont pris la peine de consulter les Médecins Spécialistes, et leurs conseils et l'emploi des Pilules Rouges ont obtenu guérison pour leur enfant; il est vrai qu'il n'est pas nécessaire pour les femmes qui veulent prendre les Pilules Rouges de consulter les Médecins Spécialistes, car les Pilules Rouges guérissent presque toujours sans autre aide les malades. Elles doivent refuser, comme imitations, toutes Pilules Rouges vendues de porte en porte, ou celles vendues au cent ou à 25c la boîte; elles seront expédiées au Canada à 50c la boîte ou six boîtes pour \$2.50. Adressez vos lettres comme suit :

Compagnie CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE,

274 RUE SAINT-DENIS, Montréal, Canada.

ETRANGES MANIERES

— Certains grands musiciens ont des manies bien étranges. Le fameux violoniste Paganini détestait les parapluies, les fiacres et les omnibus. Quand il pleuvait, il ne sortait à aucun prix, au risque de manquer les rendez-vous d'affaires les plus importants. Si la pluie le surprenait dans la rue, il se réfugiait sous une porte cochère, et rien ne pouvait le décider à prendre une voiture pour achever ses courses ou rentrer chez lui. Il attendait avec une patience inaltérable que l'averse cessât, durât-elle deux heures.

On cite aussi la gourmandise du compositeur Mendelssohn. Durant toute sa vie il se gava de bonbons. Certains jours, il en arrivait à ne plus pouvoir prendre ses repas. Et souvent il eut à souffrir énormément de l'estomac, par suite de cette extraordinaire manie. Mais il ne voulut jamais écouter sur ce chapitre les conseils des médecins... et du bon sens.

\*\*

Au Congo, les Indigènes ont recours, pour leurs achats, non pas à la monnaie d'or, d'argent ou de cuivre, mais à des objets divers. C'est ainsi que les Bakouangés se servent de cet usage de *madibas*, petits carrés de paille tressée semblables à des mouchoirs de poche. Ailleurs, on utilise des *chokas*, sortes de houes forgées sur place. Dans le bassin du Zambèze, c'est le calicot qui sert de monnaie courante.

Un Enfant Sauvé

M. Jos. Gagnon, commerçant bien connu de Saint-Roch de Québec, frère de Mgr Gagnon, a fait le récit suivant :

" Un de mes enfants, âgé de dix ans, était dans un état de débilité qui nous inspirait des craintes constantes. Nous lui avons fait essayer tous les toniques et vins médicinaux que nous voyions annoncés dans les journaux. Malheureusement, toutes ces préparations lui inspiraient du dégoût et il refusait de suivre le régime inspiré. Seul, le VIN DES CARMES lui a paru agréable à prendre, et depuis qu'il en fait usage, il n'est plus reconnaissable; il est bien portant, assidu à ses devoirs et nous donne les meilleures promesses pour l'avenir. Je vous permets de vous servir de mon nom, car je crois que le renseignement pourrait être utile à beaucoup d'autres familles."

Une Guérison pour l'Asthme

Les personnes asthmatiques n'ont plus besoin de quitter leur demeure et leurs affaires, pour être guéries. La nature a produit un remède végétal pour la guérison permanente de l'asthme, des maladies des poumons et des bronches. Ayant éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas enregistrés (de cent, 90 guéris radicalement) et désirant soulager les souffrances de l'humanité, j'enverrai gratis cette recette à tous ceux qui souffrent de l'asthme, de la bronchite et des nerfs, en Allemand, Français et Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyez par la poste un timbre et votre adresse. Mentionnez ce papier. W. A. NOYES, 847 Powers Block, Rochester, N. Y.

Dans une ville d'eaux, un baigneur fait l'éloge du pays à son hôtelier, mais ajoute en manière de restriction :

— Ce qui vous manque ici, c'est un volcan et une cascade.

L'hôtelier réfléchit un instant.

— C'est vrai, répondit-il, il faudra que j'en parle au Conseil municipal.



Cook's Cotton Root Compound

Est employé avec succès tous les mois par au-delà de 10,000 femmes. Sûr, efficace. Mesdames, demandez à votre Pharmacien le Cook's Cotton Root Compound. Ne prenez pas d'autres, car tous les mélanges, pilules et imitations sont dangereux. Prix, No. 1, \$1.00 la boîte; No. 2, 10 degrés plus fort, \$3.00 la boîte. No. 1 ou 2 envoyés sur réception du prix et de deux timbres de 3c. The Cook Company, Windsor, Ont.

Nos 1 et 2 sont vendus et recommandés par tous les pharmaciens responsables au Canada.

B. E. McGALE, 3123 rue Notre-Dame, Montréal

Retour du Mignon Portrait du 17me Siecle



Portrait miniature, délicieusement peint-émaillé et mis en de magnifiques épinglées PLAQUES EN OR. Pour introduire ces bijoux d'art, nous en ferons un avec tout portrait envoyé accompagné de \$1.00 et nous renverrons le portrait intact. Argent remis si l'on est pas satisfait. Catalogue gratis. Photo Jewelry Mfg. Co. TORONTO.

Théâtre ... National Français

Semaine commençant Lundi le 13 Mai 1901

GRAND DRAME A SPECTACLE

MONTE CRISTO

PAUL CAZENEUVE dans le rôle de MONTE CRISTO.

Matinées tous les jours à 2.15 hrs. Représentations tous les soirs à 8.15 hrs.

PRIX :

SOIREE : 10c, 20c, 25c et 30c  
MATINEES { 10c, 15c (Pour Dames seulement) et 25c.

Dr J. G. A. GENDREAU

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell : Main 2818

QUI AURA LE PIANO ?

On veut 100,000 noms pour notre grande liste de distribution gratuite. Pour les obtenir, nous nous proposons de donner gratuitement un Grand Piano Droit, Trois Bicycles, Cinq Machines à Coudre, des Montres d'Or et d'Argent, des Jupes en Soie pour Dames, des Bagues avec Diamant, etc., etc.

Avec un peu d'activité et d'énergie, vous pouvez obtenir une de ces magnifiques primes. Ceci n'est pas une loterie. Chacun obtient un prix. Vous pouvez avoir le piano. Nous espérons que vous l'aurez. Vous pouvez devenir un membre de notre liste aux conditions suivantes : Les six mots à lettres interposées qui suivent forment les noms de six membres du gouvernement fédéral :

R.I.E.U.L.R.A. L.I.N.E.G.I.F.D.  
L.C.A.W.E.A.L. D.O.B.N.R.E.  
C.T.W.A.R.T.H.I.C.R. A.T.T.R.E.

Pouvez-vous les trouver ? Envoyez la réponse correcte et 15 cents pour la poste et l'emballage, et nous vous enverrons une élégante prime, en même temps que votre nom sera inséré dans notre liste, ce qui vous permettra de concourir pour les primes nommées ci-dessus. Vous pouvez gagner un bicycle. Voici le temps de l'essayer. Envoyez votre nom immédiatement afin de le faire inscrire sur la liste. Les premières chances sont les meilleures. N'envoyez pas de timbres. The National Co., Dept. 14, Toronto, Ont.

Les esprits médiocres condamnent d'ordinaire tout ce qui passe leur portée.



35 cts et plus.

Bretelles adaptées aux Corsets "Droits devant" pour tenir droite et empêcher de courber

25 cts et plus.

Corsets d'été en net.

35 cts et plus.

"Distenders," Forme Militaire, ajustés aux corsets "Droits devant" courts. Tient bien la blouse, l'empêche de se friper, est très chic.

Par la maille, 10 cts de plus. Corsets et Gants réparés à peu de frais.

J. B. A. LANCTOT, Fabricant de Gants, 152 St-Laurent, Montréal. Tel. Main 3187.



STRAIGHT B&C FRONT DISTENDER



## LA RECONNAISSANCE

Dans son palais d'opale irisée des étincellements de milliers de soleils, aux tentures mouvantes, semées d'étoiles, au tapis d'azur, sillonné des fantastiques arabesques que tracent les comètes, l'Éternel offre une fête divine, aux vertus qui consolent les pauvres humains.

## TROP OBÉIE



Madame. — Je ne serai absente que quelques minutes. Faites attendre tous ceux qui viendront pour moi.

et sur la Bonté. Non loin, l'accorte Propreté, la sévère Tempérance, l'humble Patience, la sage Economie, la sérieuse Activité, escortent l'Abondance, aux traits souriants et épanouis.

Voici la noble Hospitalité, la Politesse exquise, l'Amabilité séduisante, l'Enthousiasme, aux regards perdus dans les cieus, le Dévouement, aux ardeurs saintes, la Douceur, l'Humilité, la Pureté aux ailes blanches. Puis la Magnificence, couverte de pourpre, la Magnanimité, toujours prête aux généreux pardons, la Piété, au front candide, conduite par la sainte Allégresse et la belle Indulgence. Au ciel ce sublime trio ne se sépare jamais.

Elles arrivent toutes, entourant la splendide Raison, leur reine, accueillie par la gracieuse Amabilité. Soudain la Bienfaisance au long manteau d'or, aux mains pleines, aperçoit une vertu ravissante qu'elle ne connaissait point. L'inconnue, qui paraissait la considérer elle-même avec étonnement, avec le plus suave visage ; de sa bouche entr'ouverte semblaient s'échapper des actions de grâces émues, pendant que ses yeux humides disaient des gratitudes attendries. D'une grâce exquise, qui n'avaient rien d'obséquieux, elle s'inclinait d'une façon charmante, comme en des remerciements pleins de dignité.

La Bienfaisance s'inquiète, s'informe. — " Qui est cette nouvelle sœur, au geste accueillant, au noble maintien, dont les épaules semblent pouvoir porter les plus lourds fadeaux ? Sur son visage la grandeur d'âme éclate ; son cœur, haut placé, paraît inaccessible à toute petitesse.

Comment, dit l'Éternel d'une voix triste et profonde, Bienfaisance, fille chérie de ma bonté, dispensatrice de mes largesses, consolation des affligés, secours assuré de mes pauvres, tu ne connais pas cette autre fille de mon cœur, qui doit témoigner après toi au jour de ma suprême Justice et chanter à mes pieds un Alleluia sans fin !

Et la Bienfaisance et la Reconnaissance se regardèrent émues, et s'unirent sous l'œil de Dieu en un cordial baiser. Sur la terre, elles ne s'étaient jamais rencontrées !

La reconnaissance est certainement un des plus rares sentiments de l'humanité, cette constatation est, hélas ! faite pour décourager le bienfait. Aussi, lorsqu'on voit des vieillards bons et généreux, on peut sans crainte, assurer qu'ils ont de belles âmes et de bien nobles cœurs. Car il faut autant de force d'âme et de délicatesse de cœur, pour supporter l'ingratitude que pour porter le poids de la reconnaissance sans faiblir, ou sans tomber en cette feinte obséquiosité, qui tient d'une main l'encensoir et de l'autre la flèche empoisonnée.

La reconnaissance est une vertu austère, courageuse et humble. Aussi est-elle d'une pratique plus héroïque que la bienfaisance, bénie partout ; recevant considération toujours, honneur souvent, profit parfois. Il est doux de donner, il est dur quelquefois de recevoir. Ce sont les vainqueurs dans la lutte pour la vie qui peuvent donner ; ce sont les vaincus qui reçoivent. L'heureux qui se plaint d'être trop sollicité ne se doute pas de son bonheur, il ignore la souffrance de demander. D'autre part, le bienfait ne peut être en rapport avec l'infortune : saint Martin ne donna que la moitié de son manteau ; si, continuant sa route, il eût donné l'autre moitié, à un troisième pauvre il eût été obligé de refuser et celui-ci l'eût traité de mauvais riche.

A l'appel de Jéhovah, elles quittent la terre et montent belles et pures vers le ciel. La Charité, rayon de flamme sorti du cœur même du Tout-Puissant, réchauffe, réjouit, unit ses sœurs, pendant que la Foi sereine et superbe les anime et que l'Espérance, couronnée d'émeraudes, chante d'une voix enivrante les promesses célestes.

La Justice tient d'une main austère la balance dans laquelle les hommes mettent tant de faux poids, mais qui ne peut être faussée au tribunal suprême. La Confiance et l'Équité l'accompagnent.

Surprises de se voir réunies, la Concorde, la Paix, l'Obéissance, la Résignation, forment un groupe d'une rare harmonie. Près d'elles, la Persévérance, la sainte Audace, l'Intelligence aux yeux de feu, entourent la Richesse appuyée sur la Sagesse



La même (de retour). — Est-il venu quelqu'un, Nora ?  
Nora. — Oui. Ils attendent dans le salon...

Aujourd'hui nous ne parlons pas de l'aumône, mais des services rendus à des amis dans l'infortune, et c'est dans ce cas surtout que bienfaisance et reconnaissance se rencontrent rarement ; nous nous occupons de la façon de recevoir, de remercier et non celle de donner.

On a besoin pour un mari en disgrâce ou même pour un protégé, des démarches d'une amie puissante. On l'importune, on la harcèle ; parfois même, comme il conviendrait toujours, celle-ci va au-devant des désirs de la solliciteuse. Si elle réussit, on la porte aux nues ; mais, l'intérêt satisfait, on s'allège vite de la gratitude. A l'occasion, on refusera peut-être durement de l'obliger à son tour.

D'autres fois, on discute le service rendu, on le nie même. C'est la forme de l'ingratitude qui blesse le plus le bienfaiteur ; car la délicatesse commande de ne point prouver ni même rappeler le bienfait. On arrive heureux d'avoir pu faire ce qui vous avait été demandé et, au lieu de trouver joie et remerciements, on se heurte à des propos blessants.

" Oh ! mais nous eussions réussi sans vous ! " — " Nous avons des protecteurs plus puissants. Vous avez enfoncé des portes ouvertes ! " — " Quoi, vous vous êtes occupé de nous réconcilier avec ce parent, cet ami ! Mais nous n'étions pas si fâchés que cela. Un malentendu qui se serait dissipé de lui-même. " — " Vous croyez nous avoir obtenu cette somme ? Le prêteur sait qu'il fait une bonne affaire ; il ne l'aurait pas prêtée sans cela. " — " Quoi, c'est tout ce que vous nous donnez, que voulez-vous que nous fassions avec cela ? "

C'est ainsi qu'on évite d'avoir à être reconnaissant. Le plus souvent on accepte le service, on en remercie même parfois, mais on fuit le bienfaiteur, on le dénigre si bien pour faire croire qu'on ne lui doit rien qu'on arrive à se le persuader à soi-même et, comme on ne dit rien, du service rendu, à ses enfants, ceux-ci prolongent sans s'en douter l'ingratitude de leur parents.

Pourtant, il est des personnes qui savent remercier et être relativement reconnaissantes ; mais il en est très peu qui témoignent de la gratitude pour les démarches infructueuses.

Cependant, en ce cas, les amis obligeants ont eu autant de peine et ils n'ont pas eu le plaisir d'avoir réussi. Des cœurs délicats ne doivent pas seulement tenir compte des résultats, mais surtout des intentions.

J'ai dit qu'il fallait être absolument reconnaissant, mais sans que la gratitude rende obséquieux. Le fait suivant résume absolument ma pensée.

Une personne venait de recevoir un très grand service d'une amie plus riche.

— Pourquoi avez-vous parlé de ce prêt devant tant de monde, lui dit celle-ci.

— Parce que je ne rougis jamais d'un service reçu et que j'aime à témoigner ma reconnaissance.

A quelque temps de là une discussion s'éleva entre elles. L'obligée crut remarquer de la part de la bienfaitrice un peu d'étonnement de se voir ainsi contredite ; elle voulut aussitôt s'en expliquer :

— Ne croyez pas, ma chère amie, que vous ayez acheté mon indépendance en me rendant service ; vous avez seulement acquis plus de droit à mon amitié.

Et l'autre répondit aussitôt : — S'il en était autrement je ne vous aimerais pas comme je vous aime, car je ne vous estimerais pas comme je vous estime.

Elles avaient toutes les deux des natures d'élite.  
ELIANE.

## UNE LACUNE

Il est étonnant que les propriétaires de médecines patentées, qui sont si inventifs en publicité, ne se servent pas des épithètes pour annoncer que ceux qui sont au-dessous n'ont jamais fait usage de leurs produits.

## CONSTATATION

Une femme peut être une excellente chrétienne en beaucoup de choses, mais elle ne pardonne jamais réellement à celui qui ramène à trois heures du matin, en voiture, son mari dont les pieds dépassent de dix-huit pouces le siège de devant.

## OBEISSANT

Le policeman. — Allons ! venez en douceur, ou sinon...

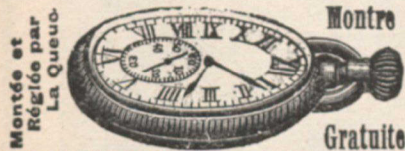
Le pochard. — Jamais de la vie ! Le président de la correctionnelle m'a dit de ne plus jamais reparaitre devant lui, et je dois lui obéir.



... Il y a un monsieur qui désire acheter des bouteilles et des guénilles, un autre qui achète les graissailles, un autre qui est sans ouvrage, un autre qui répare les parapluies et un dernier qui aguisent les couteaux et les ciseaux.



**VOTRE FIGURE SUR UN BOUTON** Envoyez un portrait avec 25 cts. Nous vous renverrons le portrait avec un bouton à épingle élégamment fini et notre catalogue illustré. Agents demandés. PHOTO JEWELRY MFG CO., Toronto.



**Montre et Régide par La Quo.**  
**Gratuite**  
 Pour introduire les Pilules Roses de Fer Tonique pour enrichir le sang, pour les personnes pâles, la faiblesse chez les femmes, les maladies de foie et des reins, la nervosité, la débilité générale, **GRATUITEMENT** placée en or 14 k pour dames ou messieurs, magnifiquement gravée, tenant bien le temps. Les Pilules coûtent 25c. la boîte, 52.50 pour 3 boîtes. Envoyez ce montant et vous recevrez 3 boîtes et la montre, ou écrivez pour particularités. C'est une offre de bonne foi. **The Dr. Weston Pill Co., 244 rue Yonge, Toronto, Ont.**

**Justement ce qu'il vous Faut**  
**100 FOIS la Force Lumineuse**  
 d'une chandelle pour 1 cent par soir.  
 Demandez les détails.  
**SUNLIGHT GAS LAMP CO.,**  
 LACHINE, P. Q.

**Pilules de Fer pour le Sang** DE COVERTON.  
 Un infallible restaurateur du sang et tonique des nerfs, pour hommes et femmes, jeunes ou vieux. Guérit toutes les maladies provenant de la pauvreté du sang.  
**PRIX 25 CTS LA BOITE DE 50.**  
**C. J. COVERTON & CO.,**  
 Coin Bleury et Dorchester, Montréal.

**Jeunes Epouses** Devraient savoir comment **PRENDRE SOIN** d'elles-mêmes. Le livre "Wife's Hand Book" révèle un moyen sûr et efficace. Envoyé sous enveloppe bien fermée à n'importe quelle adresse sur réception de 10 cents pour payer les frais de poste.  
**The Regent Pharmacal Co., B. P. 1009, Montréal.**

**SUITES D'UN RHUME**  
 soit de cerveau, soit de la poitrine, soit le catarrhe chronique, la consommation et le tombeau.  
**KOLDSTOP**  
 est un traitement complet, comprenant des pilules, des poudres et un soufflet. Il arrête le pire rhume de cerveau ou de poitrine en 24 heures.  
**Prix, 25 cts.**  
**KOLDSTOP : 25 cts la boîte par la poste, de la "Koldstop Chemical, Montréal."**

**50 ANS EN USAGE !**  
**DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU DR CODERRE**

**PILULES DE Noix Longues** (Composées) **De McGALE**  
 POUR **GUERISON CERTAINE** DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,  
 Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

**OR PUR**  
 Nous donnerons cette Magnifique **Bague en Or Pur**, ornée de deux es et d'un Rubis aux personnes qui vendront seulement que les Epingles à Cravate à 15c. Ces Epingles se vendent rapidement car elles sont jolies, ornées chacune d'un brillant. Vous pouvez facilement le tout dans une heure. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Epingles. Ven-chez-les, remettez-nous l'argent et nous vous enverrons, franco, cette Bague en Or Pur, dans une jolie boîte doublée en velours. **LA CIE. GEM PIN, Boîte 1003 Toronto.**

**GOT**  
 Extrait d'un article sur l'éminent comédien français qui vient de mourir : "Je me souviens d'avoir assisté à quelques-unes des classes de Got, au Conservatoire. C'était un régal de l'entendre. Il avait tout ce qui caractérise le bon maître et le grand professeur : l'érudition, le bon sens, le goût juste et sûr et le don du trait. Personne n'excellait comme lui à trouver, dans la démonstration, dans la critique ou dans l'éloge, le mot précis, définitif et pittoresque.

"Il expliquait un jour à ses élèves que si certains rôles de comédie exigent de l'acteur, pour être bien interprétés, beaucoup d'intelligence et de finesse, en revanche, certains rôles de drame ou de tragédie, où ne sont exprimés que des sentiments simples et violents, réclament surtout de l'interprète de la force, de la sincérité, de la confiance.

— Ne cherchez pas midi à quatorze heures, mon petit ! criait-il au jeune tragédien qui était en scène. Allez, marchez, que diable ! droit devant vous, comme un boulet de canon ! Ça n'est pas spirituel, un boulet de canon ; mais quand on veut faire un trou, il n'y a encore rien de tel !"

**\*\***  
 Dans une soirée de tripot un décafé s'approche d'un Russe égaré dans ce monde et lui adresse cette requête :  
 — Prêtez-moi cent louis jusqu'à demain.

— Je ne prête jamais au jeu, répond le Russe.  
 — Vous avez tort, Monsieur, je vous aurais renvoyé ces 100 louis demain avant midi ; tandis que maintenant vous allez les perdre.  
 — C'est possible, mais j'aime mieux les perdre, c'est plus sûr.

**BIEN EMBARRASSÉ**  
 Si l'on n'avait pas le *Baume Rhumal*, comment chasserait-on les rhumes si faciles à attraper ? 53

Le théâtre de Monte-Carlo est régi encore par quelques vieilles coutumes en usage dans les théâtres italiens.

Un engagement d'artistes comporte toujours, pour la direction, l'obligation de fournir aux artistes, en plus de leurs appointements quotidiens ou mensuels, un nombre de bougies déterminé.

Ce n'est là, on le comprend, qu'une formule désuète que les directeurs ne prennent jamais sérieux.

Ils ont tort ; la preuve, c'est que dernièrement M. Tamagno, le célèbre chanteur, a exigé ses trois bougies. Car il était engagé à trois bougies et à \$1.200 par soirée.

**\*\***  
**PENSÉES**

Toute affectation dans notre langage, nos gestes ou notre costume, est comme une lumière qui fait aussitôt découvrir en nous une absence de goût, de bon sens, ou de sincérité.

**\*\***  
 Personne n'est obligé de penser au-delà de ses lumières, et on ne sort jamais du bon sens que parce que l'on veut aller plus loin.

**E. H. Grover**  
 Cette signature est sur chaque boîte des vraies **Tablettes LAXATIVE BROMO-QUININE.**  
 Le remède qui guérit le rhume en un jour.

**CHAQUE FEMME EN AMERIQUE**  
 devrait profiter de cette opportunité pour obtenir une copie du dernier livre de Mad. Richard "Le Guide de la Femme." Ce livre contient plus de cent pages de lecture instructive, est illustré avec profusion c'est certainement l'ouvrage couronné d'une femme qui a dévoué toute sa vie à l'étude et au traitement des maladies particulières à son sexe, et à faire instruire les femmes sur un sujet malheureusement négligé d'une manière honnête. C'est le plus riche legs qu'elle ait fait à ses semblables. Mad. Richard désire que chaque femme possède une copie de son livre et l'enverra gratis à toutes celles qui lui fera parvenir dix cents (timbres ou argent) pour couvrir les frais de poste. Cette offre spéciale ne durera que peu de temps.  
**Mad. J. C. RICHARD, Montréal, B. 998**

**ORNAMENTAL HAIR PALMERS**  
 1745 NOTRE DAME ST. MONTREAL

**Voyez les Nouvelles Idées de Palmer** en fait de...  
**PERRUQUES, TOUPETS, TRANSFORMATIONS**  
 Un assortiment énorme de Bandes en Cheveux d'un Gris Naturel et nuances rares.  
**ELEGANTS SALONS POUR DAMES.**  
 Artistes Experts.  
**PALMER & SON,**  
 1745 Rue Notre-Dame.

**DEMANDE :— D'ou vient l'Immense Popularité des**  
**Pilules Cardinales**  
**DU DR ED. MORIN ?**  
**REPONSE :— De leurs Prompts Effets et de leur Efficacité Indéniable.**  
 Quelques Extraits Authentiques à l'Appui  
 Mad. S. Sirois, de Montréal.  
 "J'allais mourir de Dyspepsie et d'Anémie, lorsque des amies me conseillèrent les **PILULES CARDINALES** du Dr Ed. Morin. Je fus sauvée et parfaitement guérie par leur emploi."  
 "Trois-Rivières.  
 "Les **PILULES CARDINALES** du Dr Ed. Morin m'ont guérie de perte d'appétit et de pâles couleurs."  
 "Madame D. G.  
 "J'ai souffert des années de grande faiblesse — au point de ne pouvoir plus rien faire.  
 "Je suis maintenant sauvée, grâce aux **PILULES CARDINALES** du Dr Ed. Morin.  
 "Madame O. Z.,  
 "A St-L."

**GRATIS GRAPHOPHONE**  
 Offert gratuitement aux personnes qui vendront seulement que 3 douzaines de boutons ornés de magnifiques photographies du roi Edouard VII, et de la reine Alexandra à 10c. chacun. Ces boutons sont quelque chose de nouveau. Ils sont faits d'une véritable photographie de notre nouveau roi et de notre nouvelle reine, entourée d'un cercle argenté et fixée sur une magnifique rosette de couleur. Ce merveilleux instrument est fait par la célèbre Columbia Phonograph Co. de New York et Paris. Avec cet instrument nous envoyons les cinq morceaux choisis suivants : Un discours. "Song of Sixpence"; Solo de Piccolo, "Mocking Bird"; imitation du chant du rouge gorge, cri du crapaud, des dindes, poulets, autruches, etc.; et un Solo de Cornet, "Dixie Land." Ecrivez pour avoir les boutons. Quand vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons ce Graphophone avec instructions complètes, tous frais payés. **THE PRIZE CO., Boîte 608, TORONTO.**



LA FIN D'UN PEUPLE

—Il est, aux antipodes de la France, une île Chatham dont Camille Flammarion nous raconte la lamentable histoire. La fin du XIX<sup>e</sup> siècle aura en effet marqué la fin des habitants de cette île. Il y a cent ans, ils étaient encore deux mille. On ne comptait que quinze cents vers 1830. Ils étaient tranquilles, simples, heureux. Leurs voisins, les Moasis de la Nouvelle-Zélande, vinrent les visiter en 1835, les trouvèrent doux, gras, et les mangèrent, après leur avoir fait construire, par eux-mêmes, les fours destinés à les cuire et leur avoir fait transporter les bois convenables pour mener à bien la cuisson. On les fit rôtir, on s'en régala et l'on en prépara des viandes de conserves. Vers 1870, il en restait encore deux cents. Combien en reste-t-il aujourd'hui ? Une cinquantaine peut être.

C'est en petit l'histoire de la race humaine. Partout, toujours dans toute l'histoire des peuples, la force prime le droit. Charmante planète !

RIEN DE TEL

Rien de tel que le Baume Rhumal contre les affections de la gorge et des poumons.

Le génie est comme le vent : on ne sait d'où il vient, ni où il va ; on ne sait ce qu'il porte, ni ce qu'il détruit, et, qui plus est, il ne le sait pas lui-même.

**Avant. Après. Phosphatine de Wood.**  
 Le Grand Remède Anglais  
 Vendu et recommandé par tous les Pharmaciens au Canada. Seul remède sûr connu. Six paquets guérissent sûrement toutes formes de faiblesse sexuelle, tous effets d'abus ou d'excès, dépression mentale, abus de tabac, de l'opium ou des stimulants. Envoyez sur réception du prix, un paquet, \$1.00, six, \$5.00. Un vous plaira, six guériront. Pamphlets gratuits à n'importe quelle adresse.  
 The Wood Company, Windsor, Ont.  
 B. E. MCGALE, 2123 rue Notre-Dame, Montréal

**POUR MES CONGITOYENS SEULEMENT**  
 Pendant plusieurs années, j'ai souffert des conséquences des imprudences du jeune âge et de l'ignorance des lois de la nature. J'ai payé des centaines de dollars à des médecins, sans obtenir de résultats. Finalement, pendant un voyage en Europe, j'ai consulté un docteur parisien bien connu qui m'a ordonné des médicaments qui m'ont entièrement guéri. J'ai informé certains de mes amis de ma bonne fortune, et ceux qui souffraient du même genre d'affection ont essayé le remède et ont aussi été parfaitement guéris. Alors, je fus absolument convaincu que n'importe qui pouvait se rétablir au moyen de ce remède merveilleux. Les vieux docteurs m'ont donné des prescriptions, et, sachant bien que beaucoup de personnes peuvent en obtenir les mêmes bénéfices, j'ai décidé de l'écrire à ceux de mes congénères qui peuvent avoir besoin de ce genre de traitement. Je n'ai rien à vendre, je ne demande pas d'argent et je ne publie ceci que simplement parce que je crois être utile à ceux qui souffrent. Si donc vous avez besoin de ce remède, écrivez-moi aujourd'hui, envoyez-moi un timbre-poste pour la réponse et je vous enverrai la prescription écrite en français.  
 CHARLES JOHNSON, No. 159 Holman St. Hammond, Ind.

# Chaussures Aristocratiques !

Que l'on ne s'y méprenne pas : Pour des Chaussures à la fois élégantes et à prix raisonnables l'on va instinctivement chez . . .

**O. P. DEMONTIGNY,**  
 1420 rue Ste-Catherine, Montréal.



UN CHIEN FIDÈLE

—Un paysan conduisait au marché un troupeau de quatorze moutons. Le troupeau fut vendu à un acheteur qui partit le soir même, emmenant pêle-mêle chez lui, à son village distant d'une bonne trotte, environ cent cinquante têtes.

Il avait été convenu que le chien, qui avait l'habitude d'accompagner les quatorze moutons et qui répond au nom de Parisien, était cédé à l'acheteur par-dessus le marché. Parisien suivit son nouveau maître et les quatorze moutons. Mais, la nuit étant survenue pendant le trajet, il trouva moyen de séparer du troupeau, sans qu'on s'en aperçût, les quatorze bêtes qui lui étaient familières, de leur faire rebrousser chemin et de les ramener à l'étable accoutumée.

On comprend l'ébahissement du brave campagnard qui avait vendu assez cher son troupeau et qui, le lendemain, le retrouvait installé chez lui. Il a rendu les moutons, — mais il a gardé Parisien.

Mtre Chaix-d'Est-Auge venait d'avoir une altercation avec un avocat général.  
 « Maître Chaix, dit celui-ci en le regardant du haut de sa grandeur, vous affectez de me traiter d'égal à égal ?  
 — Et j'en ai le droit, Monsieur l'avocat général. Un avocat et un magistrat sont égaux, à une différence près : le talent !

**GUERIT LE RHUME EN UN JOUR.**  
 Tablettes "Laxative Bromo-Quinine." Les pharmaciens rendent le prix, 25 cents, si elles ne guérissent pas.  
 Signature E. W. Grove sur chaque boîte.

## L'Alcoolique

PEUT SE GUERIR A DOMICILE

en quelques jours, sans injections hypodermiques, sans douleur, sans publicité, sans perte de temps,

## REMEDE VEGETAL DIXON

C'est un spécifique infallible. Le Dr Mackay, de Québec, spécialiste pour le traitement des alcooliques, le déclare bien supérieur à tous les "Gold Cures" ou autres remèdes, et l'emploie avec le plus grand succès dans son institut de "Belmont Retreat".

Pour toute information s'adresser à  
**J. B. LALIME,**  
 Agent de la "Dixon Cure"  
 573 Rue St-Denis, - Montréal,  
 — OU AU —  
 DR MACKAY, BELMONT RETREAT, QUE.  
 Toute communication strictement confidentielle

**GRATIS**  
 Nous donnons une magnifique montre avec boîtier en nickel plaqué, bord orné, aiguilles marquant les heures, les minutes et les secondes à remontoir et véritable mouvement américain, aux personnes qui vendront seulement 2 douzaines de boutons de collet fortement plaqués en or à 10 cts chacun. Écrivez et nous vous enverrons les boutons, tous frais payés. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons votre montre tout à fait gratuitement.  
 The Lever Button Co., 1511 102 Toronto, Can.

Un siècle suffirait à peine pour nous apprendre à vivre, et le siècle suivant pour appliquer les fruits de notre expérience.

## LE PACIFIQUE CANADIEN

### SERVICE DES TRAINS D'OTTAWA

Départ de la gare de la rue Windsor : 9.30 a. m., 9.55 a. m., 4.10 p. m., 6.15 p. m., 10.00 p. m.  
 Départ de la gare de la Place Viger : 8.30 a. m., 5.40 p. m.

#### Trains Express Rapides

Départ de la gare de la rue Windsor : 9.55 a. m. et 4.10 p. m., les jours de semaine, arrivant à Ottawa (Station Centrale) à 12.10 p. m. et 6.30 p. m. respectivement.

#### Communications directes entre Holyoke, Springfield et Montréal

Départ de Montréal, 7.45 p. m.  
 Arrivée à Holyoke, 7.12 a. m.  
 Arrivée à Springfield, 7.30 a. m.  
 Départ de Springfield, 8.00 p. m., 9.15 a. m.  
 Départ de Holyoke, 8.18 p. m., 9.32 a. m.  
 Arrivée à Montréal, 8.20 p. m., 9.15 p. m.  
**PAS DE CHANGEMENT** de chars entre Montréal et Greenfield, Northampton, Holyoke, Springfield, etc.  
 \* Quotidien. Les autres trains les jours de semaine seulement.

V. Ménard, 337 rue Main, Holyoke, Mass. ; A. R. Vincent, 337 rue Main, Holyoke, Mass. ; J. D. Goodu, Chambre 41 Edifice Ball et Treworky, Holyoke, Mass. ; G. N. Norris, 325 rue Main, Springfield, Mass. ; E. F. Payette, 367 rue Main, Springfield, Mass. ; N. Lamoureux, Indian Orchard ; A. J. Brunelle, Ludlow.

Bureau des billets de la ville et du télégraphe, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste.

## GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

### L'INTERNATIONAL LIMITED

part de Montréal tous les jours à 9 a. m., et arrive à Toronto à 4.40 p. m. ; à London, 7.30 p. m. ; à Détroit, 10.40 p. m., et Chicago, 7.20 a. m., le lendemain matin.

### Service Rapide entre Montréal et Ottawa

Des trains rapides quittent Montréal tous les jours, excepté le dimanche, à 9.50 a. m. et 4.10 p. m., arrivant à Ottawa à midi et 15 et 6.35 p. m. Des trains locaux pour tous les points sur le C.A.R., jusqu'à Ottawa, partent de Montréal à 7.40 a. m., tous les jours, excepté le dimanche, et 5.50 p. m., tous les jours.

Route pittoresque Pan-Américaine, pour Buffalo.

Pour les changements du service des trains locaux et suburbains, consultez le nouveau Guide du Chemin de fer du Grand-Tronc.

Bureau des Billets de la ville, 137 rue St-Jacques et à la Gare Bonaventure.

## Coupon PRIME DU "SAMEDI"

**PATRON No** \_\_\_\_\_  
 (N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)  
**Age** \_\_\_\_\_  
**Mesure du Buste** \_\_\_\_\_  
**Mesure de la Taille** \_\_\_\_\_  
**Nom** \_\_\_\_\_  
**Rue** \_\_\_\_\_ **No** \_\_\_\_\_  
**Place** \_\_\_\_\_

Prrière d'écrire très lisiblement.  
 CI-INCLUS 10 CENTS. (Pour détails voir page 11.)



## Le Régime du Lait...

Ne convient pas aux jeunes enfants pendant la période des chaleurs. Il est même dangereux, le lait s'altère très rapidement à cette saison de l'année. Les médecins, d'accord avec les hygiénistes, préconisent l'emploi exclusif de

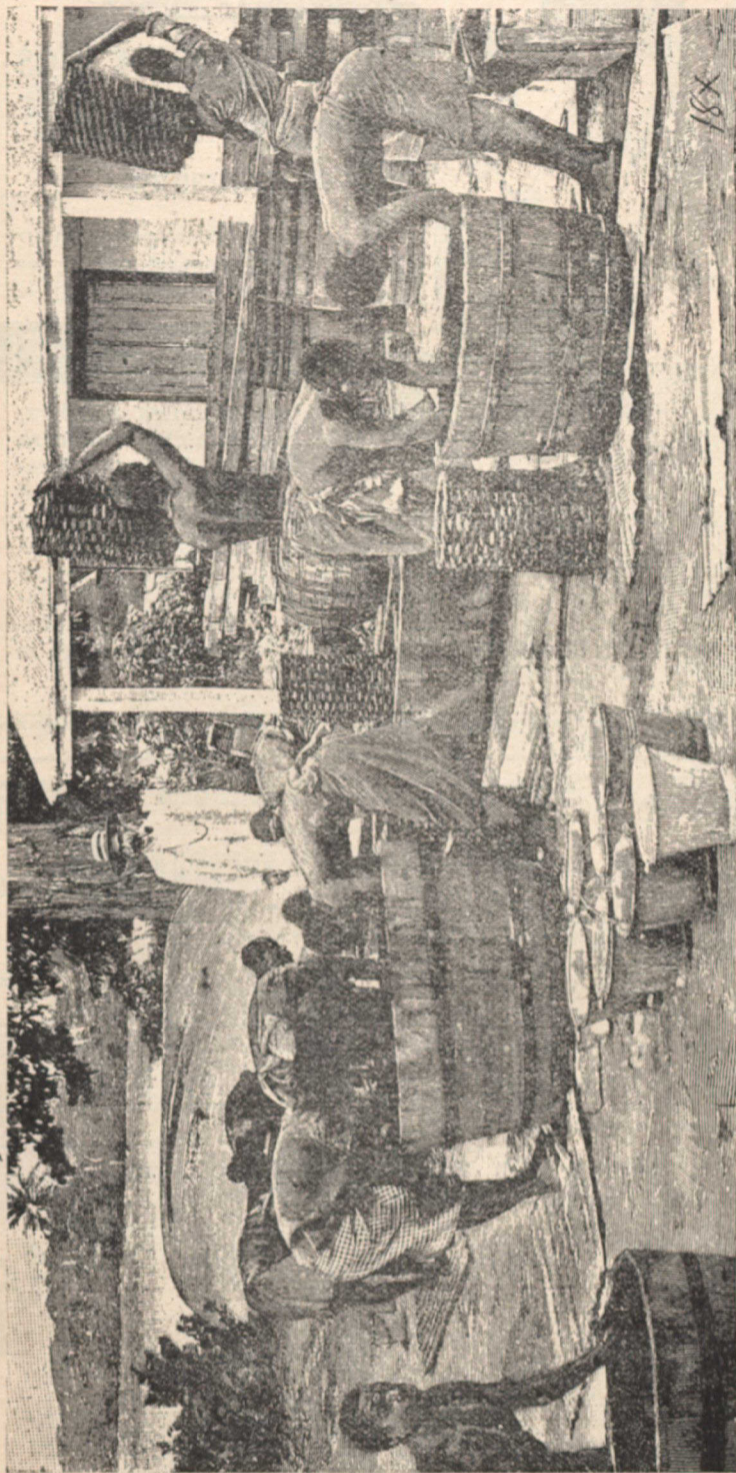
# LA PEPTONINE

l'aliment parfait, exempt de microbes, facilement assimilable, qui favorise la croissance et le développement des jeunes enfants.

25c la Grande Boîte CHEZ LES PHARMACIENS ET ÉPICIERES.



Casse-tête Chinois du "Samedi"—Solution du Problème No 284



Ont trouvé la solution juste: Mmes F Allard, A A-selin, L V Dansereau, A Grégoire, Guérard, J Lamère, Marois E Pelletier, Provencher, Mlle L Allard, G Crevier, B Poirier, V Rousseau, MM J A Brousseau, L Brousseau, A David H Forest, B Glassou, J C Glasou, J Lacroix, A Lebeau A Letourneau, P E Pelletier (Montréal, Q), Mme J Sabourin (A-ton Jet, Q), Mme Audy (Bordeaux, Q), Mlle A St-Pierre (Cartierville, Q), Mlle V Trudeau (Cedar Hall, Q), Mlle B Bissonnette (Coteau du Lac, Q), N Côté (Danville, Q), J E Lafortune (Jolette, Q), N Dagenais (Hull, Q), L H Fortier, P Ouellet (Lévis, Q), Mmes M Lafleur, N Page (Louisville, Q), L Jutras (Lyster Station, Q), A Giroux (Sault Montmorency, Q), Mme P Paradis, Mlle D Paquet, M B Pepin (O-tawa, Ont), E Huard (Plessisville, Q), Mme C F Delage, Mlle E Bélanger, B Laperrière, B Montreuil, M M L J Allaire, P C Gaulin (Québec, Q), R Nadeau (Rivière du Loup, Q), J R Boisvert C G A Hébert (Stanford, Q), Mlle M R Audet (St-Anne-de-Me, Q), Mlle A Landry (St Boniface, Man), C Guertin (St-Césaire, Q), Mme E Desrochers, M E Desrochers (St-Onégonde de Montréal, Q), Mmes A Roy, B Roy, M J A Martin (St-François de Montmagny, Q), Mmes L Delorme, Mlle M Leclerc, M H R Asselin (St-Henri de Montréal, Q), N Roy (St-John, N B), Mlle N Béland (St-Julie, Q), P Boulay (St-Laurent, Q), Mlle A Gagnon (St-Marie, Q), R A Gosselin (St-Odilon, Q), Mlle R Marcotte (St-Raymond, Q), Mlle A Gagnon (St-Rose de Laval, Q), Mme C Blouin, M M Gosselin, A Perrault (St-Sauveur de Québec, Q), L Couillard de l'Espinau (St-Thomas, Q), L M Glasson (Terrebonne, Q), Mlle E Collins, N Lajoie (Trois Rivières, Q), Inconnu (Valleyfield, Q), Mlle B Laporte (Verchères, Q), Mme S Wisell, Mlle F Leclair (Ville St-Louis, Q), A Dubuc, F Marcotte (Warwick, Q), Mme A J Vaite (Winnipeg, Man), Mlle E Camerlain (Adam, Mass), Mme E Bélanger, Mlle A Bélanger (Amesbury, Mass), Mme J H Cicutier, M T Phaneuf (Artic Centre, R I), Mlle E Bellegarde, M M L Boulais, J Dubé (Central Falls, R I), G H Fugère (Chicopee

Falls, Mass), Mlle A Dionne, MM A Broleur, L Fournier, W Laococque, M L-Brun, U Ross (Fall River, Mass), Mme A Perro (Fishville, R I), Mme G Brais (Haydenville, Mass) E Fiset (Haverhill, Mass), Mlle A Paquet, MM J Cousineau, J B Boutin (Ho-yoke, Mass), Mme C Benoit, M J F Angers (Lawrence, Mass), Mme O Rivard (Lewiston, Me), Mme A Beaucage, Mlle G Delage, G Deschênes, M Onimet, A Roy, MM M Barbeau, X Dubuc, W Marchand (Lowell, Mass), Mlle J Gagnon, M A Gosselin (Manchester, N H), Mlle E Dufour M A Roy (Nashua, N H), J Nolin, I Riendeau (New-Bedford, Mass) Mme Wranglers, MM J Hamilton-Dellande, M Messoanier, J D Nix (N-Orléans, La), Mlle L Grenier (North Grosvenordale, Conn), O Labossière (Putnam, Conn), Mlle R Thibault, M J Labonté (Somersworth, N H), Mme D Bernier (Tateville, Conn), Rvd Alf Carrier (Taunton, Mass), Mme E Godin (Tupper Lake, N Y), Mme C Paquin, M E Donovan (Worcester, Mass).

LISTE SUPPLÉMENTAIRE

L Bourdeau, J D Brazeau, A Laurin (Montréal, Q), Mlle A Garceau (Ottawa, Ont), Mlle M Mousset (Québec, Q), Mlle M Couture (St-Romuald, Q), A Gagné (Thetford Mines, Q), Mlle E Levasseur (Biddeford, Me), Mme A Gosselin, Mlle R Roy (Lewiston, Me), Mlle J Bellemare (Spencer, Mass)

Le tirage au sort a fait sortir les noms de: Mlle V Rousseau, 86 Duluth (Montréal Q), Mlle A St-Pierre (Cartierville, Q), M N Dagenais (Hull, Q), M F Boulay, Collège St Lauren (St-Laurent, près Montréal), Mlle A Paquette (Ho-yoke, Mass).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Nous avons récemment ouvert un Département d'

# Articles de Sport et d'Athletisme

AVEC UN STOCK COMPLET DE

Bicycles et Accessoires de Bicycles ; Accessoires pour Base-ball, Golf, Tennis, Cricket, et Lacrosse ; Gants de Boxe, Dumb-Bells, Striking Bags, Palets, Jeux à Cible ET INSTRUMENTS DE PECHE

En rapport avec ce Département, nous avons publié un CATALOGUE ILLUSTRÉ prêt pour la distribution et qui sera envoyé GRATIS à n'importe qui sur demande.

## Henry Morgan & Co MONTREAL.



### GRATIS

Nous avons récemment introduit de jolis cadres à Photographies vraiment artistiques. Splendide décor de marguerites et fleurs diverses, en seize couleurs. Ils sont simplement ravissants. Ils valent au bas prix 25c., mais comme nous en avons 100,000 à écouler nous les vendons à 10c. chacun. Pour les faire connaître partout, nous donnerons une prime d'une valeur exceptionnelle, à tous ceux qui en vendront six ou plus à 10c.—Envoyez votre nom et votre adresse et nous vous expédierons un petit lot ainsi que notre liste des 35 primes de valeur. Vendez les cadres, retournez-nous l'argent et la prime que vous aurez gagnée. Vous sera envoyé franco. Colonial Art Co., 7 Confederation Bldg., Toronto.



### GRATIS

MAGNIQUE SOLO ACCORDÉON donné aux personnes qui vendront seulement 2 douzaines d'épingles à chapeaux fashionables, avec griffes magnifiquement finies portant de rubis, améthystes, émeraudes, etc. à 15c. chacune. Toutes les dames en acheteront. Ce splendide accordéon à 10 clés en métal, 2 sertis de hanches caisse en ébène, action à jour et 150 notes avec protecteurs et agrafe. Écrivez pour avoir les épingles. Venez-les, renvoyez l'argent et nous enverrons votre accordéon tous frais payés. THE JEWELRY CO., Boite 647, Toronto.



### Gratit ASSORTIMENT DE BOUTONS POUR CHEMISETTES

en argent massif ou dans le plus bel or rempli, deux chaînons avec haîtères, la fleur de la saison, magnifiquement ciselés, trois épingles Beauty richement gravées et un bouton pour faux-col. Tous ces six morceaux donnés pour la vente à 15c. chacune seulement de 10 épingles à chapeaux fashionables avec griffes magnifiquement finies portant de rubis, améthystes, émeraudes, etc. Toutes les dames en acheteront six. Écrivez-nous pour des épingles à chapeaux. Vendez-les; retournez \$1.50 et nous vous enverrons l'assortiment de boutons pour chemisettes, franc de port. THE JEWELRY CO., BOITE 679, TORONTO, ONTARIO.

## DESSINS EXCLUSIFS

C'est très désagréable de rencontrer chez quelqu'un que vous allez visiter quelque meuble exactement semblable aux vôtres. Nous faisons une spécialité des dessins exclusifs que vous ne verrez pas dans toutes les maisons où vous allez. Ça ne vous coûtera pas plus et vous aurez plus de satisfaction. Nous sommes toujours heureux de donner des prix pour un morceau ou pour un ameublement complet.

Renaud, Kind & Patterson, 652 Rue Craig, 2442 Rue Ste-Catherine.



**Un Bienfait pour le Beau Sexe !**



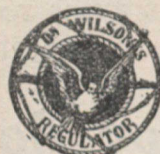
Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales** les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédié franco par la poste sur réception du prix.

Dépôt général pour la Puissance:

**L. A. BERNARD,**  
1882 rue Ste-Catherine, Montreal  
Aux Etats-Unis: G. L. de MARTIGNY, pharmacien  
Manchester, N. H.

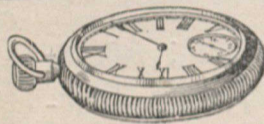
**FEMMES ANXIEUSES**



Si vous êtes menacées ou affligées de suppressions ou d'irrégularités, vous pouvez obtenir un soulagement immédiat et à peu de frais. Vous trouverez toutes les directions et informations nécessaires dans notre **LIVRE GRATIS**

"Le Guide de la Santé" envoyé gratis sur réception de votre nom et adresse.  
The Dr. Wilson Medical Co., Box 1171, Montreal.

L'élégance est un prestige fait de luxe et de distinction.



**CAGNEZ CETTE MONTRE** aussi une chaîne et bracelet par la vente de seulement 16 élégantes épingles à chapeaux à 15c. chacune, avec sumetta très bien gravés ornées de gros jolis rubis, amethysts, émerauds, etc. **Chaque dame en achètera une.** Envoyez pour avoir les épingles à chapeaux. Venez-les, renvoyez l'argent, et nous avons remis à vos frais payés, cette belle montre en nickel poli, avec bord en or et véritable mouvement américain à cylindre. Elle est sûre et a ce soin durera 10 ans. **THE JEWELRY CO., BOITE 677, TORONTO**

**Casse-tete Chinois du "Samedi" — No 286**



**INSTRUCTIONS A SUIVRE**

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition: UN DOUBLE TANDEM.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom; adressez à SPHINX, Journal le SAMEDI, Montréal.

Envoyez la solution d'ici au 22 mai à 10 heures a.m. Tirage le jeudi à 2 h.; les cinq premiers sortants gagnent. Noms des gagnants et des personnes ayant trouvé la solution publiés la semaine suivante. Primes: A bonnement de 3 mois ou 50 cts en argent, au choix.

LES **Jeunes Filles** qui sont obligées de travailler

dans l'atmosphère impur des manufactures ou des usines trouveront dans le

**VIN ST MICHEL**

un tonique qui les stimulera, les ranimera et leur donnera la force et la santé nécessaires pour faire leur travail sans éprouver la moindre fatigue. Les douleurs dans le dos, les maux de tête, les vertiges, la pâleur et la maigreur disparaîtront comme par enchantement. Sous l'influence de ce vin généreux, l'appétit sera bon, la digestion se fera facilement, le visage prendra une teinte rosée, les lèvres se coloreront. Puis avec l'embonpoint les forces reviendront et la jeune fille jouera d'une santé robuste.

**Poils Follets**  
Enlevés instantanément par le **BAUME MAGIQUE de CLÉOPATRE**

C'est le meilleur, le plus sûr et le plus prompt des Epilatoires jamais connus. Quatre ou cinq applications, une chaque mois, détruisent pour toujours tous les poils follets.

**PRIX: \$2.00 LA BOUTEILLE.**

En vente chez tous les Pharmaciens en gros et en détail.  
Aussi enlevés pour toujours au moyen de l'ELECTRODE.

10 Minutes Avant      Toutes communications strictement confidentielles.      10 Minutes Après

**Mme GEO. TUCKER,** DERMATOLOGISTE PRATIQUE.  
Entree Privee, 1817 RUE STE-CATHERINE, Montreal



5c } Demandez le nouveau "Grand Mother" fait en tabac de la Havane. { 5c

**GRATIS**

Nous donnons cette magnifique Bague Fine en Or ornée de trois magnifiques brillants, aux personnes qui vendront seulement 10 belles Épingles à Cravate, à 19c. chacune. Envoyez-nous cette annonce avec votre nom et votre adresse, et nous vous expédierons les Épingles. Venez-les, envoyez-nous l'argent et nous vous expédierons cette belle Bague, soigneusement emballée dans une jolie caisse doublée en velours.

**EMPIRE NOVELTY CO.,** Boite 1004, Toronto.

**OR SOLIDE**

Nous donnons cette magnifique bague en Or Solide, ornée d'un Rubis et de deux Perles, aux personnes qui vendront seulement 15 épingles suisses ornées d'une rose à 10c. chacune. Elles sont très jolies et se vendent facilement. Écrivez et nous vous enverrons les épingles. Quand vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons par la retour du courrier cette magnifique bague.

**PREMIUM SUPPLY CO.,** Boite 1001 Toronto, Canada.



# PREMIER AMOUR

Poésit  
de  
FRANÇOIS COPPÉE.

Musique  
de  
MAX D'OLLONE.

Andante.

CHANT.

PIANO.

*p* *Simplement.*

Ce n'est pas qu'elle fût bien bel - le, Mais nous a - vions tous deux vingt ans

Et ce jour-là, je me rap - pel - le, E - tait un ma - tin de prin - temps



Ce n'est pas qu'elle eût l'air bien gra - ve, Mais je jure i - ci que ja -

*pp*

- mais Je n'ai rien o - sé d'aussi bra - ve Que de lui di - re que j'aimais

*Dim.* *pp*

Ce n'est pas qu'elle eût le coeur ten - dre, Mais c'é - tait si dé - li - ci -

*Espress.* *Meno p*

- eux De lui parler et de l'en - ten - dre Que les pleurs me ve - naient aux yeux.

*Cresc.* *pp* *Dim.* *pp*



*Rit.* Ce n'est pas qu'elle eût l'âme  
*a Tempo.*

*Poco cresc.* *pp*

du re, Mais pourtant elle m'a quit-té Et de-puis ma tris-tes-se

du re Et c'est pour une é-ter-m-té.

*Très expressif.* *p* *Dim.*

*Poco più lento.* *pp*

*Espress.* *m.d.*



# LITTLE FLOWER

MÉLODIE

Pour mandoline seule

Par V. MONTI.

**And<sup>te</sup> patetico**  
*p con molto espress.*

*rall.*

*> p*

**Poco più mosso**  
*mf*

*rall.*

*cresc.*

*f*

**poco rall.**

*glisse*

*rall.*

*f*

**rall.** **1<sup>o</sup> tempo**

*p*

**rall.** *glisse* **molto rall.** *glisse*

*p*



FEUILLETON DU "SAMEDI", 18 MAI 1901 (1)

# Marie - Jeanne

OU LA FEMME DU PEUPLE

QUATRIÈME PARTIE

CHAPITRE IV. — L'ABORDAGE

(Suite)

—Je crois bien que c'est le plus pressé, mille millions de tonnes !... Il ne manquerait plus, pour compléter la chose, que nous soyons abordés et coulés !...

—Alors, mon brave Malouin, vite aux fanaux et envoie-moi le charpentier !

A ce moment un violent coup de roulis fit lâcher prise aux deux passagers, et l'Anglais, embarrassé dans son équipement grotesque, fut jeté en plein sur le vieux matelot, qui le reçut avec un juron.

Puis, d'un ton de fureur :

—Vous avez déjà votre tempête, mais ce n'est pas encore assez sans doute et vous attendez le naufrage, à c'tt' heure, nom d'un tonnerre !...

L'Anglais supporta cette rude apostrophe, sans rien perdre de son flegme.

Et, sans paraître le moins du monde offusqué, il s'accrochait au bras du marin, afin de se maintenir en équilibre.

Mais le Malouin, rendu plus furieux encore par le calme qu'affectait le passager, ne se refusa pas la satisfaction de le secouer avec force.

Puis une idée lui vint tout à coup en regardant cet homme qui lui faisait l'effet d'un déguisé de carnaval.

Et il s'écria, indiquant du doigt la coiffure à lanterne que le vent agitait follement sur le crâne de l'Anglais :

—Voilà le moment d'allumer votre phare, monsieur milord !...

—Vous avez raison, répondit l'Anglais ; j'avais oublié...

—Et moi je pense, prononça le Malouin d'un ton de colère, que vous pourriez bien nous faire le plaisir d'aller là-haut, sur la grand'vergue, servir de fanal...

—J'irai ! répondit simplement sir William Mildowe.

—Vous iriez ? exclamèrent d'une même voix les trois personnes groupées auprès de l'Anglais

—J'irai tout de suite... tout de suite ! fit gravement le grotesque personnage, de l'air le plus naturel du monde et comme s'il se fût simplement agi de faire une chose absolument facile et amusante.

Sans plus tarder on le vit se diriger vers l'extrémité de la dunette, descendre les quelques marches et, tout en trébuchant, prendre la direction du grand mât.

Le Malouin et Robert Maurel se regardèrent, surpris. Et ce dernier pensa :

—Y aurait-il quelque chose en cet homme ?

Le fait est que cet étonnant personnage était parti, pour accomplir un tour de force qui ne pouvait s'exécuter sans danger, ne laissant voir aucune hésitation et comme s'il eût voulu, sérieusement, se rendre utile.

On l'avait tout à coup vu disparaître dans l'obscurité et l'on se demandait s'il allait réellement se risquer dans les haubans.

Le capitaine Kérouët, en le voyant se retirer pour obéir, s'était contenté de hausser les épaules, et ne s'était plus occupé de lui.

Le Malouin, revenu de la première impression, grommelait :

—Nous les connaissons, tous ces fanfarons-là ; celui-ci a voulu faire une prouesse... mais je veux bien que le diable m'emporte s'il va jusqu'au bout !

Et déjà le vieux matelot allait courir chercher le charpentier sur le gaillard d'avant où était son poste, quand, s'arrêtant tout à coup, dès les premiers pas, il laissa échapper une exclamation de surprise.

—Le voilà !... Il y est allé, nom d'un tonnerre ! s'écriait le vieux marin en indiquant au milieu de la grand'vergue, un point lumineux qui montait et descendait, suivant tous les mouvements du navire qui tantôt tanguait, tantôt roulait effroyablement.

Et se tournant, les bras croisés, vers Robert Maurel :

—Il a tenu parole !... Qu'est-ce que vous dites de ça, vous, monsieur Maurel ?

Robert répondit :

—Qui sait, il vaut peut-être mieux qu'il ne veuille le laisser croire !

—Et moi je dis que c'est un de ces hommes qui ont l'habitude de tenir tous les paris qu'on leur propose, interrompt le capitaine.

—Mais ne court-il pas un danger ?... Ne va-t-il pas être emporté par ce vent terrible qui doit, là-haut, faire rage dans la voilure...

—Tant pis pour lui s'il fait la culbute, grommela le Malouin... Il n'y a pas à s'occuper de cet oiseau de mauvais augure !... ajouta-t-il. Nous vous mieux à faire !...

Soudain la voix expira sur ses lèvres en même temps que le capitaine et Robert Maurel étaient frappés de saisissement.

Un cri terrible était parti du gaillard d'avant, glaçant d'effroi tous ceux qui l'avaient entendu, et dix voix avaient répété ce mot qui fait passer un frisson de terreur dans le sang des plus braves :

—Abordage !... abordage !...

Aucune description ne pourrait donner une idée du tumulte qui se produisit, à ce moment, sur le pont de la *Diana*.

On se bousculait, on criait, on se cherchait, on s'appelait.

Et, pendant que ce désarroi prenait les proportions d'une panique, le porte-voix du capitaine transmettait à tous ses hommes affolés l'ordre de se réunir tout au milieu du pont en prévision du choc qui allait se produire d'un moment à l'autre.

En effet, dans la seconde d'après, on apercevait une masse qui commençait à se dessiner, tout près, sortant tout à coup des ténèbres qui l'avaient enveloppée jusqu'à ce moment.

Et cette masse arrivait avec rapidité en plein sur la *Diana*.

Le vent qui le poussait avec cette violence emportait aussi l'immense clameur à laquelle les matelots de la *Diana* avaient répondu par des cris de détresse et d'effroi.

C'en était fait, on n'avait pas vu venir le danger et l'on ne pouvait éviter un abordage.

Même il était impossible d'exécuter, faute de gouvernail, une manœuvre qui eût pu, sinon faire éviter le choc, du moins l'amortir.

Après tous les dangers qu'avait déjà courus le malheureux navire, c'était le plus terrible de tous ceux qui redoutent les marins qui venait le surprendre, par cette épouvantable tempête, au milieu des ténèbres.

Non, il n'y avait plus à espérer que ni l'expérience du capitaine, ni le courage et le dévouement des hommes de l'équipage, pussent l'emporter sur le déchaînement inouï des éléments et avoir raison d'une tempête dont la violence augmentait de minute en minute.



Il attira le jeune homme sur sa poitrine et tous deux se tinrent embrassés.

(1) Commencé dans le numéro du 22 décembre 1900.



Les deux masses allaient inévitablement se rencontrer, se broyer l'une contre l'autre et peut-être disparaître ensemble, englouties dans les flots.

A ce moment de suprême angoisse, les trois hommes réunis sur la dunette eurent la même pensée ; ils se rapprochèrent spontanément et leurs mains se cherchèrent pour se serrer.

Dans le regard qu'ils échangèrent il y avait un adieu, comme s'ils n'eussent pu douter qu'approchait le moment où leurs âmes s'envoleraient ensemble vers l'infini.

Il était près, en effet, le moment terrible que rien ne pouvait retarder, le moment où les deux navires se rencontreraient.

Encores quelques secondes et l'inévitable catastrophe se produirait.

Soudain le choc eut lieu.

Choc terrible, foudroyant.

Choc effroyable comme celui de deux énormes projectiles qui se rencontreraient tout à coup dans l'espace ! La *Diana*, saisie, poussée, soulevée, rejetée, sembla rebondir sur les flots écumants.

Dans la même seconde, la carène craquait, les mâts pliaient, et le pont, secoué dans toute sa longueur, tremblait comme si le navire se fût trouvé arrêté subitement au-dessus d'un volcan sous-marin en pleine éruption.

Dans la même seconde, aussi, du milieu de deux navires entrecroqués, s'éleva un tonnerre de voix jetant dans les rugissements de la tempête tous les cris que l'affolement et l'effroi de la mort peuvent arracher à ceux qui n'ont plus rien à tenter pour leur salut, rien à espérer !

Et ce formidable concert de lamentations, de hurlements, d'appels désespérés domina la grande voix du cyclone, comme si, après ce dernier accès de fureur, la tempête eût épuisé sa rage et laissé tomber sa colère.

Le vent cessait de souffler avec la même violence. Les coups de tonnerre s'éloignaient comme les feux d'une artillerie battant en retraite.

A bord de la *Diana*, il n'était pas un seul de ces hommes connaissant le danger qui ne s'attendît à voir le malheureux navire, faisant eau de toutes parts, s'abîmer dans les profondeurs de cette mer agitée par les plus effroyables convulsions.

La catastrophe les avait surpris, tous ces infortunés, au moment même où l'on aurait pu reprendre confiance, au moment même où de toutes ces poitrines étreintes par la terreur allait peut-être s'envoler le cri d'espérance !

Et maintenant c'était un cri de détresse qui montait vers le ciel.

Soudain toutes ces voix s'arrêtèrent en même temps, comme coupées par un craquement sinistre, prolongé, terrible, plainte suprême d'un navire dont les flancs déchirés s'ouvrent tout d'un coup.

Et du milieu de ces flots, comme des profondeurs d'un gouffre, monta dans l'espace un immense et sourd gémissement.

Puis plus rien !

La masse qui venait de s'écraser contre la *Diana* coulait à pic.

Le gouffre bouillonnant après avoir englouti sa proie rejetait à la surface des épaves que l'onde emportait au loin.

Le navire du capitaine Kérouët avait résisté par miracle au choc qui eût pu le broyer. Cette fois encore il échappait à une catastrophe qui paraissait inévitable, comme il avait déjà échappé aux trombes marines et aux fureurs du cyclone.

Alors tous ces hommes qui avaient vu tout à l'heure de si près le trépas songèrent aussitôt à porter secours à ceux qui auraient pu échapper à la mort.

Tous, d'un même mouvement spontané, se précipitèrent vers le capitaine, en s'écriant :

— Il faut les sauver !... Capitaine !... Commandez qu'on mette les canots à la mer !... Sauvons-les !... sauvons-les !...

Ah ! c'était bien là les braves gens dont le capitaine avait parlé avec tant de chaleur lorsque, s'adressant à sir William Mildowe, il avait dit : « Plaise à Dieu, milord, que, pendant cette traversée qui commence sous d'aussi bons auspices, nous ne soyons pas appelés à juger du courage, du dévouement, de l'abnégation de ces hommes dont les superstitions vous font sourire en ce moment. »

On les avait vu à l'œuvre quand, par cette horrible nuit de tempête, il leur avait fallu se multiplier pour les manœuvres à exécuter et, pour tout préparer, afin d'être prêts s'il fallait en arriver à abandonner le navire.

Et maintenant on pouvait les entendre conjurer leur chef de leur laisser accomplir son devoir d'humanité envers ceux qui, au moment de l'effroyable agonie de leur navire, leur avaient crié un appel désespéré.

Comme on le suppose bien, le capitaine avait eu, le premier, l'idée de porter secours aux naufragés qui pouvaient se trouver dans les eaux de la *Diana*.

Mais hélas ! à la lueur des fulgurations qui avaient à présent les éclairs, la marin avait pu se convaincre de l'inutilité des secours.

On ne voyait plus d'épaves aussi loin que le regard pût porter et par cette nuit de ténèbres c'eût été, pensa-t-il, faire acte d'impru-

dence que de lancer ses hommes, au hasard, à la recherche des naufragés.

Aussi fut-ce avec la plus grande émotion qu'il se décida à faire comprendre aux matelots frémissant d'impatience qu'il était obligé de leur refuser la permission qu'ils demandaient.

— Je serais, leur dit-il, le premier à me jeter à l'eau si j'avais même l'ombre d'un espoir d'en sauver un seul !...

« Mais regardez vous-même, rien sur cet mer ! ajouta-t-il. Ecoutez, pas un cri !... »

« Il n'y a plus qu'à prier sur ces malheureux, mes amis ! »

— Mille millions de tonnerres ! exclama le Malouin en laissant éclater la violente émotion qui le suffoquait ; c'est affreux tout de même de penser qu'il y a peut-être, pas bien loin de nous, quelque malheureux qui se cramponne à un morceau de son bâtiment et qui n'a pas la force de crier !...

— Horrible à penser, en effet ! dit Robert Maurel, secoué jusqu'au fond des entrailles.

— Ah ! ça vous fait, comme à moi, mal dans le cœur, monsieur Maurel !... fit le vieux matelot en regardant le passager.

— Est-ce que je n'éprouve pas comme vous la plus vive douleur ? Est-ce que je n'ai pas, moi aussi, le cœur navré ? prononça le capitaine.

« Mais je ne me pardonnerais pas d'avoir inutilement exposé l'existence d'un seul de mes hommes. »

« Maître après Dieu du navire que je commande, mon premier devoir est de veiller au salut de tous. »

— Et je le sais parbleu bien ! grommela le Malouin avec un geste de colère contenue.

— Eh bien, mes amis, continua le capitaine, le salut de tous exige que nous nous occupions sans retard de mettre le navire en état de continuer sa route. »

« Pour cela, il faut pouvoir gouverner et réparer, tant bien que mal nos avaries. »

« A l'ouvrage donc, et que chacun de vous ne pense plus qu'à accomplir son devoir de matelot. »

Tout à coup, comme si le hasard eût voulu protester contre la décision que venait de prendre, à son grand regret, l'homme de cœur qui avait le commandement de la *Diana*, la vigie cria :

— Un homme à la mer !... A tribord !

L'effet fut électrique.

Tout le monde se précipita, à l'instant même, vers le bord indiqué par la vigie.

Effectivement, à quelques mètres du navire, on apercevait, à la clarté projetée par un point lumineux qui s'emblait flotter sur l'eau, comme un feu follet, une masse noire que roulaient les lames et, au-dessus, comme des bras qui s'agitaient hors de l'eau.

Et on l'entendait, provenant de la même direction, une voix qui appelait :

— A moi !... à moi !...

Puis, une seconde plus tard :

— Au secours !... Au secours de sir William Mildowe !...

— Tonnerre du diable ! C'est monsieur milord ! exclama le Malouin en se penchant sur le plat-bord pour mieux distinguer.

C'était effectivement l'Anglais qui, au moment de l'abordage, avait perdu l'équilibre et avait été précipité du haut de la vergue où il servait de fanal, grâce au phare portatif qui faisait partie de son grotesque équipement.

Depuis qu'il était tombé à la mer, il avait fait des efforts inouïs afin de se maintenir à portée du navire.

Mais ses forces s'étaient bientôt épuisées et il allait infailliblement périr, malgré son appareil breveté de sauvetage, si l'on ne se portait sans retard à son secours.

Il n'y avait pas une minute à perdre, car la *Diana* avait repris le vent.

Le Malouin s'empara du porte-voix que tenait le capitaine et il envoya à l'épave humaine ces mots :

— On va tâcher de vous sauver ; prenez courage et priez la Vierge de Bon-Secours, monsieur milord !...

#### CHAPITRE V. — DÉVOUEMENT !

Les mots d'encouragement, assaisonnés d'un peu d'ironie, que venait d'adresser le Malouin à l'Anglais, constituaient une vengeance suffisante pour le Breton, indigné que l'on eût osé porter une main sacrilège sur les « calvaires » de la côte.

Maintenant, il n'allait plus tarder une seconde à se lancer au secours de celui qui lui avait jeté son cri de détresse.

Il ne pouvait garder rancune à cet homme qui se noyait sous ses yeux et, sans hésiter, à quelque prix que ce fût, même au péril de sa propre vie, il était résolu à le sauver.



Aussi ne se donna-t-il pas le temps de la réflexion, il n'attendit pas que le capitaine l'autorisât à se servir d'une des embarcations, qui, tout armées, se balançaient à chaque bord du navire.

Le Malouin appela deux des matelots, et, d'un ton d'autorité, lui qui n'était, à tout prendre, que leur égal, leur donna l'ordre de l'aider à mettre la chaloupe à la mer.

L'opération commença aussitôt, car il n'était pas un seul des hommes composant l'équipage qui ne sût quels liens d'amitié unissaient le capitaine Kérouët au vieux Breton et ne fût disposé à obéir à ce dernier.

En outre, tous le considéraient comme un camarade auquel on doit le respect.

Le Malouin présidait à la mise à flot de la chaloupe qu'il avait tenue prête, comme on l'a vu précédemment.

Et, comme il fallait tout prévoir, comme un nouveau coup de vent pouvait, à la suite de cette tempête à peine assoupie, séparer la barque du bâtiment et l'emmenner au loin, il s'assura que rien n'y manquait, soit en fait d'instruments, tels que : boussole, une longue-vue de poche, harpon et une petite ancre, soit en fait de provisions de bouche, biscuits, eau, etc.

Tous ceux qui l'entouraient le regardaient avec une expression de surprise mêlée d'admiration.

On attendait, anxieux, le cœur serré, le moment où il sauterait dans l'embarcation, dont la quille plongeait déjà dans l'eau.

On se demandait s'il allait s'exposer tout seul, à son âge, et vouloir manœuvrer la chaloupe, sans l'aide de personne, sur cette mer couverte de ténèbres.

Le capitaine Kérouët le regardait, lui aussi, et semblait en proie à une douloureuse émotion.

Quand il vit le vieux matelot se hisser sur le plat-bord, et, de là, sauter dans l'embarcation qui dansait sur la lame, il commanda deux matelots de bonne volonté pour monter la chaloupe.

Tout se faisait à bord avec une précipitation extrême ; aussi à peine le capitaine avait-il parlé que plus de dix hommes se présentaient pour accompagner le Malouin, dans le périlleux sauvetage qu'il allait entreprendre.

Mais le marin refusa formellement d'accepter les camarades que le capitaine avait eu la pensée de lui adjoindre.

—L'Anglais est bien monté tout seul à la grand'vergue, s'écria-t-il ; j'irai tout seul à son secours ! Je veux lui prouver, à cet oiseau-là, que, s'il a du sang, j'en ai pour le moins autant que lui, et qu'un simple Breton vaut bien un naturel de la Grande-Bretagne.

—Laissez-moi donc faire à ma tête, c'est tout ce que je demande. A ce moment, Robert Maurel s'était approché.

Ce fut lui qui répondit.

Et les mots qu'il prononça en cette circonstance, allèrent porter l'enthousiasme aussi bien parmi les hommes d'équipage que parmi les passagers qui l'entouraient.

Ces mots disaient sa ferme volonté d'accompagner le Malouin dans l'entreprise pleine de danger que ce dernier voulait accomplir tout seul.

Et cette fois, au grand étonnement de tous, le marin accepta, sans la moindre hésitation, et comme s'il se fût attendu à cette proposition courageuse de la part de l'homme qu'il tenait en si haute estime.

Avant que le capitaine eût pu s'opposer à ce que son passager réalisât le désir qu'il venait d'exprimer, le Malouin avait tendu la main à Robert et l'aidait à embarquer.

Il fallait entendre de quelle voix vibrante le vieux marin s'écria : —C'est une fameuse idée que vous avez eue là, monsieur Maurel ! Vous allez prouver à cet amateur de naufrages que vous ne reculez pas devant les fortes émotions, quand l'occasion se présente, et que vous avez l'âme aussi bien trempée que la sienne.

Robert Maurel avait enjambé le plat-bord.

La chaloupe se détacha du flanc du navire.

Toutes les voix se sont unies pour acclamer les deux sauveteurs.

Toutes les mains se tendent à la fois, dans un mouvement irrésistible, vers ces deux vaillants qui vont s'exposer, avec un sublime mépris de la mort !

Du pont de la *Diana* on suivait du regard, avec une émotion croissante, l'embarcation enlevée par de vigoureux coups d'aviron.

Tantôt on la voyait s'abîmer dans les flots, comme si elle eût été submergée, tantôt elle remontait tout à coup à la surface dans un jaillissement d'écume.

Puis, l'œil empreint d'une expression de mortelle anxiété, on cherchait le point lumineux qui servait d'objectif aux sauveteurs.

La petite lanterne apparaissait, flottant à la surface de l'onde et donnant l'illusion d'une étoile qui se serait reflétée dans l'eau.

Soudain on ne vit plus rien, ni la chaloupe, ni la lumière flottante.

Un épais voile de brume s'était subitement étendu sur la mer.

La *Diana* naviguait à présent, enveloppée dans une nuée immense. Jamais inquiétude ne se manifesta plus soudaine et plus poignante !

Jamais cri d'angoisse et de terreur ne s'arracha plus violent de poitrines humaines !

Cette nuit factice venant augmenter les ténèbres déjà si profondes ajoutait encore à l'horreur de cette nuit terrible.

Tous, saisis d'épouvante, étaient entraînés, en quelques secondes, au dernier degré de l'affolement.

La voix du capitaine s'éleva haute et ferme au milieu du tumulte, pour ordonner le calme et ramener un peu d'espoir dans tous ces cœurs étreints par les plus affreux pressentiments.

En pareil cas, une mesure s'impose. Le capitaine fit mettre immédiatement en branle la cloche d'alarme, afin de renseigner le Malouin sur la direction du navire.

Le son du bronze vint alors jeter sa note monotone et lugubre dans le concert de cris, d'exclamations désespérées, de lamentations s'envolant vers les cieux.

De la chaloupe on répondait par des appels prolongés, mais qui devenaient, de minute en minute, moins distincts.

Bientôt on ne les entendit plus...

Le son de cloche ne parvenait plus aux deux hommes qui montaient l'embarcation.

Le Malouin et son compagnon se regardèrent.

Mais ni l'un ni l'autre ne laissaient voir sur leur visage l'expression de terreur que la perspective d'une mort horrible imprimait à leur âme.

L'un et l'autre avaient, dans ce premier moment d'épouvante, oublié celui pour lequel ils accomplissaient cet acte de dévouement.

Ce fut Robert qui se ressaisit le premier.

Ce fut ce cœur accessible à toutes les générosités et trempé pour les grandes actions qui, méprisant le péril auquel il s'exposait, se félicitait d'avoir pris la place d'un marin dont la mort eût fait une veuve et des orphelins.

Ce fut Robert Maurel qui, devinant ce qui se passait dans l'esprit du vieux marin, prononça :

—Continuons de ramer droit devant nous ; c'est dans cette direction que brillait tout à l'heure la lumière qui nous guidait...

— Ramons, mon brave Malouin, et nous ne tarderons pas à atteindre celui qui nous attend...

—Ah ! je me fiche pas mal de lui, mille millions de tonnerres !... J'étais prêt à risquer ma vieille peau pour sauver ce vantard d'Anglais ; mais, maintenant que vous vous êtes joint à moi et qu'un satané voile funèbre nous cache notre navire et menace de nous en séparer tout à fait, maintenant que, vous aussi, vous êtes en péril de mort, c'est de vous seul que je m'occupe, ce n'est plus cet étranger, c'est vous que je veux sauver.

—Et moi, dit Robert, je ne veux pas, mon brave, que, dans l'intérêt de mon salut, vous trahissiez votre devoir.

Le Malouin resta bouche bée, frappé du ton d'autorité dont le passager avait prononcé ces mots.

—Et maintenant, continua Robert Maurel, il ne s'agit plus pour nous de nous mettre à la recherche du navire perdu dans la brume.

—Notre devoir, à tous deux, est, de tâcher d'arracher à la mort celui qui se débat, à quelque distance de nous, contre la fureur des flots !

—Mais on ne le voit plus !... répliqua le marin. Il ne crie plus ! Il n'appelle plus !...

—Il est sans doute noyé !...

—Ou peut-être que, résigné à mourir, il a suivi votre conseil et s'est mis à implorer Notre-Dame de Bon-Secours.

—S'il ne crie plus, c'est qu'il prie.

Ces mots arrivèrent droit à l'âme du vieux Malouin.

Le brave Breton, tournant alors les yeux dans la direction où la *Diana* venait de s'enfoncer dans la brume, cria de toute la force de ses poumons :

—Adieu, Kérouët !... Adieu, mon capitaine !... Adieu !...

Puis, s'adressant à son compagnon :

—Vous m'avez flanqué au ventre tout le feu que vous avez dans votre cœur, nom d'un tonnerre ! Allons-y donc, hardi-là !... Anglais ou Français, c'est une créature du bon Dieu, allons-y.

Il continua comme s'animant au bruit de sa voix que l'émotion hachait :

—Vous avez raison, quand cette maudite nuée a fondu sur nous, on voyait le phare de monsieur milord à peine à quelques longueurs de chaloupe... Oui, faut ramer tout droit et, s'il plaît au ciel, nous pourrions bien arriver dessus tout de même !

—Hardi-là, monsieur Maurel !... Les avirons sont solides !... Allons-y d'attaque et d'ensemble !...

Les rames mordaient furieusement dans la lame.

La chaloupe creusait son sillon comme si elle eût été entraînée par un courant rapide.

Le Malouin ne cessait, à chaque coup d'aviron, de répéter :

—Hardi-là, monsieur Maurel !

Puis, s'interrompant, il criait à s'époumoner :

—Ohé ! monsieur milord !... Ohé !...



Après chaque appel, les rameurs écoutaient longuement, espérant, chaque fois, que le vent leur apporterait une réponse.

En outre, le Malouin comptait sur un de ces changements à vue qui se produisent quelquefois à la suite des cyclones ou simplement des grands coups de vent.

Il arrive, en effet, que la mer est subitement, après un cataclysme, envahie par d'épaisses nuées qui demeurent plus ou moins longtemps suspendues dans l'espace et disparaissent avec la même rapidité, soit que le vent les emporte, soit qu'elles se dissipent au contact de l'eau.

Il savait aussi qu'après ces brumes épaisses on pouvait avoir une de ces nuits étoilées pendant lesquelles la lune éclaire de sa clarté mystérieuse l'immensité jusqu'aux plus lointains horizons.

Et il espérait, le pauvre Malouin, si profondément envahi par la douleur d'être séparé peut-être pour longtemps de son capitaine, de l'ami qu'il s'était juré à lui-même de ne jamais quitter plus que son ombre, et que le hasard du vent et de la tempête pouvait emporter, avec son navire, vers de lointains parages.

Par instants, cette lueur d'espérance s'éveillait dans son cœur, il se pouvait qu'après avoir sauvé l'Anglais il parvînt à rejoindre son navire, qui aurait mis en panne pour l'attendre.

C'est pourquoi il ne cessait d'encourager de la voix et de l'exemple Robert Maurel qui s'était improvisé matelot.

Il l'encourageait à donner tout ce qu'il avait d'énergie et de vigueur.

—Hardi, monsieur Maurel!... disait-il; nous sommes dans un bon courant, et c'est tant mieux, parce qu'il est probable que notre homme doit, lui aussi, avoir été saisi par ce même courant.

Il s'agit de le gagner de vitesse, et c'est la raison pour laquelle je vous recommande de ne pas ménager les avirons!

—Je fais de mon mieux, mon brave!

—Je n'ai qu'une crainte, reprit le marin après un court silence, c'est que son appareil, à ce monsieur milord, ne vaille pas le diable et qu'il ne se soit dégonflé aussi facilement qu'une bulle de savon...

Robert Maurel gardait le silence.

Et le Malouin continua:

—Enfin nous aurons fait tout le possible pour le sauver, et...

Il s'interrompit brusquement en poussant son juron favori:

—Mille millions de tonnerres! la chaloupe a donné contre quelque chose...

—C'est un morceau de bois flottant...

—En voici un autre, nom d'un tonnerre! cria le Malouin.

Et il ajouta:

—Trois..., quatre!... Et celui-là!... Et celui-ci!... Il y en a partout...

—Nous sommes au milieu de nombreuses épaves!... s'écria Robert Maurel en repoussant du bout de son aviron une énorme planche qui arrivait en plein sur l'embarcation.

—Ce sont sans doute les débris du bâtiment qui a coulé tout à l'heure! dit le Malouin. Et il y en a..., il y en a!...

« Tenez!... Gare à vous, monsieur Maurel!... Le diable, c'est qu'avec cette maudite nuée on ne les voit pas venir. Et nous pourrions aller donner contre une de ces épaves qui nous ferait chavirer peut-être bien!

Il n'avait pas achevé qu'un remous produit par une masse flottante faisait éprouver à la chaloupe un mouvement de violent roulis.

Et au même instant dans le silence lugubre s'éleva comme un long gémissement...

Les deux rameurs avaient instinctivement levé les avirons et les tenaient hors de l'eau, afin de pouvoir mieux écouter.

—Vous avez entendu, monsieur Maurel? demanda à voix basse le marin.

—Oui!... répondit Robert.

Un second gémissement arriva, plus distinctement, aux oreilles des sauveteurs...

—Plus de doute! s'écria Robert Maurel... C'est un naufragé!...

—L'Anglais, bien sûr! fit le marin.

Passant aussitôt son aviron à Robert, il fit un porte-voix de ses mains et cria:

—Ohé! monsieur milord! Ohé!... Courage!... Nous arrivons à votre secours!... Courage!...

Alors, comme si cette voix humaine eût rallumé l'espoir dans le cœur du naufragé à bout de forces et à bout d'énergie, un cri strident, soutenu, déchirant, y répondit aussitôt.

Quelques vigoureux coups d'aviron donnèrent une vitesse encore plus grande à la chaloupe.

—Hardi-là, monsieur Maurel!... Je vois l'épave!... Tenez, là... là!... derrière vous; nous avons le cap en plein dessus!...

Mais tout à coup un autre appel retentit, provenant d'une autre direction.

—Et de deux! exclama le Malouin, l'oreille tendue.

—Deux! répéta Robert Maurel.

—Oui!... Et auquel aller d'abord?... Quel est le plus en danger? s'écria le marin.

Les appels se succédaient à présent, arrivant coup sur coup de deux directions différentes, mettant ainsi les sauveteurs dans la plus horrible perplexité.

Cependant il fallait prendre un parti sans retard; une plus longue hésitation à se porter au secours de l'un des naufragés pouvait être fatale à tous les deux.

Ce que fut pour ces hommes de cœur cette minute d'indécision, il n'est pas de mots pour le dire, pas d'expression qui puisse donner une idée des souffrances de leurs âmes également pleines de compassion pour chacun de ces infortunés qui les appelaient désespérément.

Chaque seconde de perdue leur semblait un crime envers l'humanité!

Le Malouin eut une pensée qu'un cerveau qui s'affole peut seul enfanter.

—Choisissez! dit-il.

—Que Dieu choisisse! répondit Robert Maurel.

—Oui!... c'est cela! c'est cela!... balbutia le marin... Le premier cri nous dira où il faut aller!

Et le Breton se signa.

Au même moment, il y eut une saute de vent. La nuée sembla se déchirer, laissant transparaître une lumière sur le flot...

En même temps la brise apportait aux sauveteurs le cri attendu.

—A moi!... Au secours de William Mildowe!

—C'est Dieu qui l'a voulu, prononça le Malouin d'une voix sourde.

On vit alors une chose étrange se produire, comme si la Providence eût voulu, à son tour, venir au secours des sauveteurs.

On vit la lumière aperçue se déplacer rapidement et se diriger du côté de l'épave.

—Tirez ferme, monsieur Maurel! commanda le Malouin d'une voix forte... Tirez!... Tirez toujours!... Faut changer de direction!... V'là monsieur milord qui court à bâbord!...

Les fragments de la nuée assaillie par le vent s'éparpillaient au loin, dégagant l'espace tout autour de la chaloupe.

Un coin de ciel parut, tout illuminé d'étoiles.

Puis un rayon de lune tombant d'aplomb vint tout à coup éclairer cette mer couverte de débris.

Spectacle saisissant, s'il en fut!

L'épave se dessinait à présent.

C'était une hune à laquelle tenait encore un morceau du mât.

Et sur ce débris de navire, que le flot roulait, on pouvait distinguer une forme humaine.

Le naufragé se cramponnait, cherchant à se maintenir sur cette épave battue par les vagues déferlantes.

Par instants un bras se levait comme un signal de détresse, et on le voyait s'agiter dans l'espace.

Saisi par le même courant, la lumière flottante s'approchait de l'épave et l'on pouvait prévoir le moment où les deux naufragés allaient se trouver tout près l'un de l'autre.

Soudain la lumière disparut du niveau de la surface liquide.

Le Malouin poussa une exclamation.

—Nom d'un tonnerre, nous arriverons trop tard, monsieur Maurel!... L'Anglais a coulé!...

Après de vigoureux efforts et les coups d'aviron multipliés, l'embarcation arriva à l'endroit où venait de disparaître sir William Mildowe.

Une fois là, on pouvait s'accrocher au débris de hune qui émergeait de l'eau.

—Laisse arriver! commanda le Malouin.

Et debout, la gaffe à la main, le marin attendit.

A l'instant voulu, le crochet de fer s'abattit sur l'épave.

—Maintenant, prenez la perche et tenez ferme, monsieur Maurel.

« Moi, ajouta le Breton, je vais tâcher de repêcher l'Anglais!

A ce moment le corps du noyé remontait à la surface. Le sauveteur s'y accrocha des deux mains.

Et avec une exclamation de triomphe:

—Je l'ai harponné!... Je le tiens!

Il multipliait ses efforts pour soutenir le corps hors de l'eau.

Le plus fort du sauvetage était fait.

Restait à savoir si, malheureusement, ce n'était plus qu'un cadavre qu'on avait repêché.

—Vit-il? demanda Robert Maurel avec anxiété.

Ce fut le noyé lui-même qui se chargea de la réponse.

—Ah! oui!... Merci! prononça-t-il d'une voix éteinte.

L'instant d'après, grâce à la vigueur déployée par le vieux marin, le corps de sir William Mildowe était étendu dans l'embarcation.

—A l'autre maintenant! s'écria l'infatigable Breton en dirigeant son regard vers l'épave.

On s'aperçut alors que le second naufragé était immobile comme frappé de torpeur, les yeux fixes, démesurément écarquillés!

Tout à coup ce corps s'anima. Le naufragé poussa un cri et tendit les bras vers ceux qui arrivaient à son secours!



## CHAPITRE VI. — LES NAUFRAGÉS

Les deux hommes devaient maintenant multiplier leurs efforts, car le sauvetage n'était pas sans présenter de grandes difficultés.

La lame roulait violemment l'épave sur laquelle le naufragé était continuellement assailli par le flot qui venait se briser contre la hune.

En outre, le malheureux paraissait absolument épuisé et tout à fait hors d'état d'aider à son propre sauvetage.

A en juger par l'expression d'effarement que présentait sa physionomie et la fixité de son regard, il ne fallait compter sur aucun effort de sa part.

Le Malouin n'avait plus qu'une crainte, c'était que le naufragé, perdant toute énergie, ne fût emporté par une lame avant qu'on eût pu le tirer de l'affreuse position où il se trouvait.

— Nous allons vous sauver, lui cria-t-il, mais cramponnez-vous le plus que vous pourrez, nom d'un tonnerre !

Puis, s'adressant à son compagnon, il lui recommanda de tenir vigoureusement la gaffe.

Il s'agissait, pour le vieux marin, d'exécuter une manœuvre qui lui permettrait d'amarrer solidement l'épave au canot.

Il devait se servir pour cela de la corde de l'ancre qu'il avait eu la précaution de mettre dans la chaloupe, au moment où, craignant qu'on ne fût obligé d'abandonner le navire, il avait en toute hâte armé l'embarcation.

Pendant que le Breton s'occupait de l'opération, Robert Maurel exhortait, de son côté, le naufragé à la patience, et renouvelait la recommandation de se tenir immobile sur l'épave.

— Courage, monsieur, lui criait-il ; ne bougez pas !...

Le Malouin, profitant du moment favorable, avait réussi à envoyer mordru fort heureusement, dans le bois de la hune.

Au bout de quelques instants, l'épave était amarrée au flanc de la chaloupe.

Il ne s'agissait plus que de faire passer le naufragé dans l'embarcation.

Ce n'était pas chose facile, car le moindre faux mouvement pouvait faire chavirer le canot des sauveteurs maintenant battu par les grosses lames auxquelles la barque offrait une plus grande résistance.

Déjà, par deux fois, le courageux matelot avait tenté de saisir le naufragé par le milieu du corps, cherchant à le transporter dans la chaloupe, mais il avait été obligé, chaque fois, de lâcher prise de peur d'être entraîné lui-même avec celui qu'il voulait sauver.

Robert Maurel, témoin de ces efforts réitérés, commençait à perdre espoir.

— Il faut décidément que je m'aventure sur l'épave, lui dit le Malouin. Il n'y a pas d'autre moyen ! Si nous avions quelqu'un pour tenir la gaffe, vous pourriez m'aider... Mais ce pauvre diable de monsieur milord n'est pas en état de se rendre utile.

— Oh ! oui, je peux ! répondit une voix partant du fond de la chaloupe.

On s'aperçut alors que l'Anglais s'était placé sur son séant, avait ouvert son nécessaire de naufrage, et, sans perdre de temps, se reconforta en ayant quelques gorgées de gin.

À l'instant il se leva et alla prendre la place qu'occupait Robert Maurel à l'avant de l'embarcation, en disant :

— Donnez-moi ça, monsieur Maurel ; je veux, moi aussi, faire quelque chose.

Robert Maurel et le matelot allaient pouvoir combiner leurs forces utilement.

Le Malouin n'hésita pas une seconde ; avec l'agilité que donne le métier de marin, il sauta sur l'épave et parvint à garder son équilibre, pendant que, de son côté, Robert Maurel se tenait prêt à recevoir le naufragé des mains de son compagnon.

Tout cela s'était fait avec la rapidité que commandait la situation du malheureux à bout de forces et qui avait dû également perdre toute énergie.

En effet, à partir du moment où il avait poussé le long gémissent entendu par les sauveteurs, il n'avait ni prononcé une parole, ni jeté un seul cri.

Une fois sur l'épave, le Malouin s'était mis à califourchon sur le mâ, les jambes baignant dans l'eau.

Dans cette position il put jeter ses bras autour du corps du naufragé et le maintenir en équilibre devant lui.

Robert Maurel cherchait à voir le visage de ce malheureux resté probablement le seul survivant de tous ceux qui se trouvaient à bord du navire disparu dans les flots.

Le visage du naufragé avait néanmoins conservé une expression d'énergique résignation.

Telle l'expression d'un soldat trahi par la fortune des armes et qui verrait sa bravoure demeurer inutile.

La vue de ce visage avait produit une telle impression sur Robert Maurel que, pendant quelques secondes, il n'avait pu en détacher ses regards.

La voix du Malouin vint le rappeler à la réalité.

— Monsieur Maurel, cria le vieux marin, tendez les mains quand la chaloupe sera dans le ressac de la lame. Vous tâcherez alors de bien saisir le corps que je pousserai dans vos bras...

— Vous m'avez bien compris ?

— Oui ! répondit Robert.

— Alors, attention !

— Je suis prêt !

Le Malouin guettait la lame du fond qu'il voyait arriver.

Cette lame avait passé laissant après elle un gouffre dans lequel s'enfonçait l'embarcation.

— Attention ! cria le marin.

Au même moment il poussait le naufragé que Robert Maurel recevait dans ses bras.

Le choc avait été si brusque et si violent que les deux hommes avaient roulé ensemble au fond de la chaloupe.

— Sauvé ! exclama le Malouin, qui venait d'accomplir un véritable tour de force.

— Hourrah ! prononça l'Anglais.

Le vieux Breton embarqua à son tour et se mit en devoir de débarrasser l'embarcation de l'épave amarrée à son flanc.

Sir William Mildowe, pendant cette dernière opération, n'avait cessé de manifester sa satisfaction en exclamant :

— Oh ! c'est très bien... c'est très beau... c'est très magnifique !... Je suis content... très content... très satisfait !

Il n'avait pas lâché la gaffe, dont le crochet maintenait l'épave pendant que le vieux matelot défaisait le noeud de l'amarré.

Le bizarre personnage ne s'était pas départi de son flegme un seul instant depuis que la *Diana* s'était trouvée en péril.

Et même lorsque, tombé à la mer et sur le point d'être englouti, il avait appelé à son secours, sa voix ne trahissait pas la terreur.

On a vu qu'une fois repêché par le Malouin son premier soin avait été d'utiliser sa provision de gin.

Depuis, grâce à la vertu de cette eau-de-vie si appréciée par les insulaires de la Grande-Bretagne, notre homme avait repris son attitude calme et sa raideur britannique.

Il suivait du regard tous les mouvements du marin, attendant que celui-ci lui commandât de dégager le crochet de la gaffe.

Au bout d'un instant, le Malouin lui cria :

— Poussez au large, monsieur milord.

— All right ! répondit l'Anglais en s'appuyant, de tout le poids de son corps, sur le bout de la perche.

L'embarcation, séparée ainsi de l'épave, se trouva ballottée par les flots.

— Aux avirons ! commanda le Malouin.

Puis il ajouta en élevant la voix :

— Il s'agit maintenant de retrouver la *Diana*, nom d'un tonnerre !

Depuis qu'il avait fait asseoir le naufragé au fond du canot, Robert Maurel s'était tenu auprès du malheureux.

Son premier mot avait été pour s'informer :

— Etes-vous blessé, monsieur ?

Sur la réponse négative qu'il reçut, Robert reprit :

— Vous éprouvez une extrême lassitude dont le sommeil seul pourrait avoir raison.

Et de fait le naufragé paraissait succomber à un insurmontable besoin de dormir.

C'est ce qui arrive le plus souvent à ceux qu'on est parvenu à sauver à la suite d'un naufrage. Une fois en sûreté, la réaction s'opère. A l'agitation des nerfs succède sans transition une invincible somnolence.

Il n'y avait pas cinq minutes que le naufragé était assis au fond de l'embarcation qu'il s'endormait profondément.

C'est à ce moment que le Malouin avait parlé.

Robert Maurel prit un des avirons, tandis que l'Anglais se jetait sur l'autre, en disant au Breton :

— Je ramerai !... Oh ! je sais !... Je suis membre honoraire d'Oxford Rowing Club !

Sans répondre, le Malouin alla s'asseoir à l'arrière et saisit la barre.

On avait ramé toute la nuit.

Chacun des trois hommes valides avait pris l'aviron à son tour.

On s'était ainsi remplacé à la barre, à tour de rôle.

Longues heures d'anxiété pendant lesquelles on s'encourageait mutuellement dans l'espoir qu'on ne tarderait pas à apercevoir la *Diana*.

Le Malouin ne cessait d'affirmer :

— Je connais Kérouët ; il aura mis en panne pour nous attendre. Et sans cette maudite brume il y a longtemps que nous serions à bord.



« Mais, ajoutait le marin, il ne faut pas regretter le temps employé à nous porter au secours de ce pauvre diable qui dort là à fond de cale, puisque nous avons été assez heureux pour le sauver !... »

Cependant le Malouin devenait plus sombre, à mesure que le temps s'écoulait.

Après avoir ranimé l'espoir dans le cœur de ses compagnons, il gardait maintenant le silence, consultant d'un regard inquiet l'immense étendue éclairée par les rayons de la lune resplendissante dans un firmament lumineux.

Aussi loin que portait la vue, on ne distinguait rien qui ressemblât à une voile à l'horizon.

Le vieux matelot ne desserrait plus les dents.

Quand revenait son tour de prendre l'aviron, il se contentait de dire à celui qui allait le remplacer au gouvernail :

— Barrez toujours droit !

Si c'était à l'Anglais qu'il s'adressait il accompagnait ces mots d'un regard oblique et chargé de rancune à l'adresse de l'insulaire.

Cette âme si droite, si accessible à la pitié, se laissait envahir alors par une sourde colère contre celui que sa superstition de Breton lui faisait accuser d'avoir porté malheur au navire.

Il en voulait, en outre, à Sir William Mildow d'être, en apparence, aussi calme que s'il eût pris part à des régates en Tamise.

Robert Maurel respectait le silence du pauvre vieux marin dont il devinait le chagrin et les angoisses.

Comme ses compagnons d'infortune, il avait eu, pendant les premiers moments, l'espoir qu'on apercevrait bientôt la *Diana*. Mais il y avait longtemps que cette espérance s'était évanouie.

L'unique chance de salut qui restât désormais était que l'on fût recueillie par quelque navire faisant la traversée de l'Atlantique, mais ce n'était pas pour lui-même que Robert appelait de tous ses vœux cette heureuse rencontre.

Rien ne le rattachait plus à la vie ; que lui importait de périr dans les flots qui l'environnaient, où ailleurs !

La perspective de la mort ne l'épouvantait pas.

Mais il songeait à ce pauvre vieux marin torturé par la pensée que le navire disparu avait pu sombrer et que son cher capitaine Kérouët avait peut-être péri.

Il songeait aussi à l'Anglais et à ce malheureux qui gisait maintenant sous ses yeux vaincu par le sommeil.

Il se le représentait encore se cramponnant désespérément à l'épave, et il se disait qu'en se réveillant cet infortuné donnerait sans doute le spectacle du plus violent désespoir.

C'est sous l'impression de ces sentiments de pitié pour le malheur d'autrui que Robert Maurel attendait anxieusement la fin de cette nuit fatale.

Le soleil se levait radieux dans un ciel sans nuages.

La chaloupe allait au hasard sur une mer qui ne se ressentait plus des violentes convulsions de la veille.

Les naufragés, après une nuit de transes, avaient retrouvé toute leur énergie.

Le Malouin était transfiguré. Son visage naguère encore mort et contracté avait pris tout à coup une expression plus calme.

— Mes amis, dit-il, Dieu est avec nous, puisqu'il nous envoie une belle journée, courage donc !... Il ne faut plus espérer rencontrer la *Diana*. Mais je sens là, ajouta-t-il en frappant sur sa poitrine, qu'il ne lui est pas arrivé malheur !... Quelque chose me dit que je reverrai mon capitaine, mon ami, mon cher Kérouët !... A partir de ce moment, je deviens votre chef et vous m'obéirez sans réplique.

« Le voulez-vous ? »

— Oui !... oui ! répondirent d'une même voix Robert Maurel et l'Anglais.

Le Malouin était à la barre. Il se leva, et tendant les mains aux deux hommes :

— Il n'y a plus ici, prononça-t-il d'une voix ferme, ni Anglais, ni Français : il n'y a que des naufragés qui ne doivent avoir qu'une pensée, le salut de tous !

— J'ai compris ! dit l'Anglais.

Et serrant la main du vieux matelot :

— Merci ! ajouta-t-il.

— Eh bien, reprit le Malouin, j'ai bon espoir que nous allons rencontrer un navire.

— Alors il faut faire des signaux ! exclama l'Anglais... J'ai mon pavillon, vous savez.

— Nous nous en servons, monsieur milord ! accepta le marin.

« Mais avant tout songeons à économiser nos forces, pour le cas où il nous faudrait tenir la mer pendant plusieurs jours avant de rencontrer un navire.

« Pour lors, nous ramerons le moins possible. Le temps est beau, le vent est doux : nous allons naviguer sous voiles.

Et, s'adressant à Robert, il ajouta :

— Pendant que monsieur milord va prendre les avirons, vous allez m'aider à placer le mât et à hisser la voile, monsieur Maurel.

Puis, regardant l'inconnu recueilli la veille et qui dormait toujours :

— Malheureusement, dit le Malouin, nous allons déranger ce pauvre diable qui s'est fait un oreiller avec le bout du mât.

A ce moment, comme s'il eût entendu ces mots, le naufragé ouvrit les yeux et promena un regard vague sur les deux hommes qui se penchaient vers lui.

Tout à coup il se redressa sur son séant.

Et passant la main sur son front, comme s'il eût retrouvé le souvenir de tout ce qui lui était arrivé, il s'écria :

— Vous m'avez sauvé !... Qui êtes-vous ?... Je ne vous reconnais pas !... Je ne me rappelle pas avoir vu aucun de vous parmi les passagers et l'équipage du navire sur lequel je me trouvais !

Il dirigeait son regard alternativement, sur chacun des naufragés.

— Non !... fit-il après un moment de silence pendant lequel il avait semblé fouiller dans sa mémoire... Je ne connais aucun de vous !

Robert Maurel répondit :

— Vous ne connaissez pas, en effet, monsieur ; nous étions à bord du navire contre lequel le vôtre est venu se briser... »

— Et votre bâtiment a sombré aussi, sans doute ? demanda le naufragé.

— Non ! dit le Malouin... Et si nous sommes ici, si nous vous avons sauvé, c'est tout à fait par hasard... »

« Mais on vous expliquera tout cela plus tard, mon brave monsieur, ajouta-t-il, car pour le moment le plus pressé, c'est que vous nous laissiez prendre le mât que voici, afin de pouvoir hisser la voile.

Et s'adressant à Robert :

— Allons, monsieur Robert Maurel, dit-il, un bon coup de main, s'il vous plaît !

A ce nom de Robert Maurel, qui éveillait en lui d'anciens souvenirs, le naufragé eut un mouvement de surprise.

Et levant les yeux sur celui auquel le Malouin s'était adressé :

— C'est vous qu'on appelle Robert Maurel ? demanda-t-il en fixant son regard sur Robert.

Ce fut au tour de ce dernier de ressentir une vive impression produite par la voix du naufragé.

— Oui, monsieur ! répondit-il avec émotion.

Et il ajouta :

— Je me nomme Robert Maurel !

Il y eut un moment de silence.

Les deux hommes se regardaient, comme s'ils eussent éprouvé l'un et l'autre le besoin de se recueillir.

Le Malouin intervint à ce moment :

— Messieurs, dit-il, nous aurons tout le temps de faire connaissance ; pour le moment, j'ai besoin que M. Maurel m'aide à placer le mât et à gréer notre embarcation, car il faut profiter de ce qu'il y a de la brise, pour tâcher de faire un peu de chemin.

— Mais je me sens, à présent, tout à fait valide, mon brave, et je compte bien faire ma part de besogne, s'écria le naufragé.

Il s'était redressé et se joignit en effet aux deux hommes qui gréaient le mât et le mettaient en état de recevoir la voile.

Impassible dans ses fonctions de timonier, sir William Mildow était resté spectateur muet de cette scène.

Quand le Malouin eut hissé la voile, l'Anglais sortit tout à coup de son mutisme pour dire au vieux marin :

— Vous savez que j'ai mon pavillon pour les signaux de détresse.

« Si vous voulez tenir la barre, je vais le prendre dans mon sac.

— Pas la peine de vous déranger, monsieur milord, j'ai aussi un pavillon dans la chaloupe... Il est plus grand que le vôtre, que je connais... Tout à l'heure vous le verrez flotter avec ses trois couleurs qui s'aperçoivent de loin !... »

Ce petit bout de conversation s'était échangé pendant que le Malouin cherchait dans le coffre de l'embarcation la boussole qu'il y avait placée.

— On ne pense pas à tout, dit-il avec un mouvement de mauvaise humeur contre lui-même... J'aurais bien pu prendre aussi un instrument pour faire le point. Nous saurions alors où nous sommes au juste... Mais grâce à cette boussole nous pourrions toujours gouverner dans la direction du Nord !... »

« Vous allez me céder votre place, monsieur milord, car c'est à présent mon tour de prendre la barre.

— Et moi je vais préparer le déjeuner ! dit l'Anglais avec le même flegme que s'il se fût trouvé à une partie de plaisir sur l'eau, avec des camarades.

Telle est l'influence de l'instinct de la conservation sur la nature humaine, que ces malheureux qui, quelques heures auparavant, subissaient toutes les transes et les angoisses de naufragés exposés à périr d'un moment à l'autre, reprenaient confiance à présent.

Perdus dans l'immensité, sans savoir où ils se trouvaient, réunis dans une simple embarcation qui pouvait être assaillie à chaque instant par la tempête ; n'ayant de provisions que pour quelques jours, ils se préparaient à régler leur existence, soutenus par l'espérance qui avait pénétré de nouveau en leur cœur.



Aussi la proposition de sir William Mildowe fut-elle trouvée toute naturelle.

Même le Malouin, en sa qualité de chef reconnu par ses compagnons d'infortune, répondit :

— Mes amis, monsieur milord a raison, il faut entretenir nos forces, afin que chacun de nous puisse faire sa part de besogne, comme disait notre nouveau compagnon. Car nous ne pouvons pas savoir pendant combien de temps nous resterons en mer !...

Et s'adressant à Robert :

— Je compte sur vous, monsieur Maurel, pour servir de vigie... Vous allez prendre la longue-vue que monsieur milord va vous prêter et vous irez vous tenir à l'avant. Plaise à Dieu que vous nous annonciez bientôt qu'il y a des voiles en vue.

Robert avec accepté la longue-vue des mains de l'Anglais et se dirigea vers l'avant de la chaloupe.

Au bout d'un instant, le naufragé recueilli pendant la nuit vint s'asseoir à côté de lui.

La voile les dérobait à la vue de leurs deux compagnons.

Ils allaient pouvoir s'entretenir seul à seul.

L'inconnu commença aussitôt :

— Vous vous nommez Robert Maurel...

Et, sans attendre la réponse, il s'empressa d'ajouter avec une visible émotion :

— Vous avez sans doute remarqué que votre nom avait produit sur moi une certaine impression...

— Je l'ai remarqué, en effet !

— C'est que ce nom de Maurel ravivait en moi tout un monde de souvenirs.

En prononçant ces mots, la voix du naufragé s'était assourdie.

— Oui, continua l'inconnu, ce nom de Maurel auquel s'ajoutait le prénom de Robert me rappelait un enfant que... j'avais connu... dont j'étais le tuteur...

Robert, très pâle, très ému, appuyait maintenant son regard sur le visage de son interlocuteur.

Il cherchait à retrouver dans les traits du naufragé une ressemblance avec certaine physionomie restée dans son souvenir.

Tout à coup, comme si quelque particularité de ce visage n'eût plus laissé de doute dans son esprit il s'écria :

— Vous êtes M. d'Anglemont !

Puis, s'emparant des mains du vieillard stupéfait, il ajouta :

— Je suis le Robert Maurel que vous connaissez !...

— Robert !... Vous ?...

Et M. d'Anglemont (car c'était effectivement lui) regardait celui que le hasard le faisait rencontrer après tant d'années et dans des circonstances si extraordinaires.

Et il répétait :

— Robert Maurel ! Toi ?

Le saisissement lui coupait la voix.

Il attira le jeune homme sur sa poitrine et tous deux se tinrent embrassés, en proie à la plus vive émotion.

— Vous, c'est vous que je revois !... s'écriait Robert.

— C'est toi que je retrouve, disait M. d'Anglemont, et dans quelles circonstances !

— Dans quelle situation, grand Dieu !

— Le destin nous a-t-il réunis afin que nous nous revoyions une dernière fois avant de mourir ?

Telles étaient les exclamations qui s'échappaient de leurs lèvres.

La pensée leur vint à tous deux de se renseigner sur les événements qui avaient précédé leur rencontre, en pleine mer, dans les dramatiques circonstances que l'on sait.

Ce fut M. d'Anglemont qui, le premier, entama ce chapitre.

Il commença par raconter à Robert comment, pressé de retourner en France, il avait pris passage à bord d'un bâtiment espagnol parti de Tanger soi-disant à destination du Havre.

— Oui, « soi-disant », répéta M. d'Anglemont en soulignant ces mots. Car, ajouta-t-il, je ne tardai pas à savoir que le navire à bord duquel il n'y avait que moi de passager cinglait pour une destination tout autre.

« C'était un de ces négriers qui, après avoir pris leur patente pour un port quelconque du continent, s'en vont faire la traite des nègres.

« Le capitaine m'avait accepté comme passager afin de ne pas donner, par un refus que rien ne pouvait justifier, l'éveil sur la véritable destination de son navire.

« Mais quand, au bout de quelques jours de mer, je m'aperçus qu'on mettait bien du temps à passer devant les Açores, bien que nous eussions jusque-là filé de sept à huit nœuds en moyenne, j'interrogeai le timonier.

« Le marin me répondit, avec un singulier sourire, de m'adresser au capitaine si je voulais avoir des renseignements.

« Je me proposais de le faire quand je m'aperçus que nous étions en vue d'un groupe d'îles, et je m'écriai tout joyeux : Voici les Açores !

« Le capitaine était avec moi, sur la dunette. Il partit d'un éclat

de rire et je vis qu'il échangeait un regard significatif avec le timonier.

« — Vous faites erreur, monsieur, me dit-il ; ce groupe est celui des îles Canaries !

« — Mais, si je ne me trompe, ces îles-là ne devaient pas se trouver sur la route d'un navire allant au Havre.

« — Aussi n'est-ce pas vers le Havre que nous cinglons.

« — Et pourquoi ? m'écriai-je furieux et croyant que mon interlocuteur avait l'intention de me mystifier.

« Il me répondit, tout en roulant une cigarette : « Il y a un proverbe français qui dit que tout chemin mène à Rome, eh bien, vous ne devez pas désespérer d'arriver à votre destination malgré que j'aie pris un peu le chemin des écoliers.

« — Mais où allons-nous donc pour le moment ? demandai-je, indigné qu'on osât plaisanter un homme de mon âge et de mon caractère.

« — Tout simplement sur la côte d'Afrique ! me fut-il répondu.

« Du reste, je ne suis pas encore fixé sur l'endroit de la côte où je jetterai l'ancre.

« Peut-être sera-ce dans un des petits ports du golfe de Guinée ; peut-être pousserai-je jusqu'au Congo... Cela dépendra des renseignements que l'on m'apportera à bord... J'irai où la cargaison de « bois d'ébène » sera toute prête à être embarquée.

« J'avais compris ! La colère me monta au cerveau. J'apostrophai le misérable avec une extrême indignation.

« Pour toute réponse, il me menaça, si je ne me résignais, de me faire mettre aux fers, à fond de cale.

« Seul passager et me sachant à la merci d'un équipage composé de malfaiteurs, tour à tour négriers ou pirates, je n'avais qu'à prendre le parti que me conseillait le capitaine.

— Mais alors... interrompit Robert Maurel.

— Je comprends ta pensée, mon ami, prononça M. d'Anglemont ; tu te demandes si c'est bien le négrier qui est venu se briser sur votre navire. Oui, nous fûmes assaillis par une tempête d'une extrême violence comme le bâtiment longeait la « côte des Esclaves », avant d'arriver à l'embouchure du Niger.

« Le trois-mâts fit de grandes avaries pendant cette première tourmente. Il perdit son gouvernail. Plus tard, comme on essayait de gagner la côte du Congo, un terrible cyclone nous atteignit, sans nous ayons pu fuir devant lui.

« Tu sais le reste, mon ami ! exclama M. d'Anglemont.

— Et la Providence a permis que ce soit moi qui aie contribué à vous sauver ! balbutia Robert Maurel... Moi, que vous ne deviez plus revoir, dont vous ne deviez plus entendre parler jamais...

— De quel ton me dis-tu cela, mon ami ?

« Il est vrai, continua-t-il, que depuis nombre d'années je n'avais plus de tes nouvelles... Je dois te l'avouer, cela m'inquiétait et... m'étonnait de ta part !

— Oh ! ne me taxez pas d'ingratitude sans m'avoir entendu, monsieur ! répliqua Robert, visiblement embarrassé.

M. d'Anglemont cherchait à lire dans la pensée de celui qu'il voyait sous l'influence d'une émotion désormais impossible à dissimuler.

S'appuyant sur l'autorité presque paternelle que lui donnait sa qualité de tuteur et fort de la sollicitude dont il avait entouré l'orphelin, il n'hésita pas à interroger :

— Que signifie le trouble que je lis dans tes yeux ? Pourquoi courbes-tu ainsi le front, comme si tu te sentais coupable envers moi ?... Tu me disais tout à l'heure, — si j'ai compris ta pensée, — que tu avais décidé que nous ne devions plus nous revoir, que ton intention était de ne plus me donner de tes nouvelles !... Pourquoi ?

« Pour avoir pris une semblable décision, il faut que tu aies cru avoir à te plaindre de moi... ou des miens !

Puis s'interrompant :

— Quelle était la destination du navire sur lequel tu avais pris passage ?

— Gènes ! répondit Robert.

— Tu n'avais donc pas l'intention de retourner en France ?...

— Non... jamais... jamais plus !

C'est en vain que Robert Maurel eût essayé de se retrancher dans le silence.

M. d'Anglemont continuait de le presser de questions, s'informant avec une insistance affectueuse de ce qui lui était arrivé depuis qu'il s'était embarqué pour l'Amérique.

Et pendant cet interrogatoire auquel il ne pouvait se soustraire, qui ravivait toutes les plaies si profondes de son cœur, le malheureux reportait sa pensée affolée vers celle pour l'honneur et le bonheur de laquelle il avait fait le sacrifice de son propre bonheur en ce monde.

Poussé dans ses derniers retranchements, il laissa à la fin éclater la vérité.

Il raconta tout : les promesses échangées avec Sophie, l'espérance qui l'avait soutenu pendant qu'il travaillait sans relâche à acquérir cette fortune qui devait lui permettre de réaliser ses vœux et ceux

**CHOCOLAT HÉRELLE**

Par demi-livres et quarts. — Quatre qualités. — Croquettes, Chocolat Rapé, Cacao Soluble. — Tablettes-Déjeuner, Napolitains. — **LE MEILLEUR DU MONDE ET LE MOINS CHER.**



de la chère âme qui s'était fiancée à lui par un serment solennel, sa joie, enfin, lorsqu'il eut réussi au delà de ses espérances.

Puis, passant aux épreuves douloureuses, il mit M. d'Anglemont au courant de l'horrible déception qu'il avait subie à son retour en France.

Il avait parlé d'une voix brève, hachée, s'exprimant avec le plus de concision possible, passant rapidement sur les détails pour arriver à la scène dramatique qui n'avait duré que quelques instants et qui avait eu pour théâtre le parvis de l'église Saint-Eustache.

Ce fut au tour de M. d'Anglemont de laisser voir l'émotion qui l'avait envahi à mesure que Robert Maurel avait fait le récit de ses souffrances, du désespoir qui l'avait saisi en apprenant que l'ange adoré était à tout jamais perdu pour lui.

M. d'Anglemont lui fit le reproche de ne s'être pas ouvert à lui de ses espérances et de ses intentions.

—Je comprends, dit-il, que tu aies été retenu par la crainte d'être accusé par moi d'avoir abusé de l'hospitalité que je te donnais pour te faire aimer de Sophie... Mais si, à l'âge où la raison vient aux jeunes gens, tu t'étais franchement ouvert à moi, je n'aurais pas hésité à te recevoir dans ma famille comme mon fils !

—Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! exclama Robert Maurel dans un mouvement de désespoir.

—Et aujourd'hui je n'aurais pas le remords d'avoir... accepté le sacrifice que son amour filial a imposé à ma fille... ma fille infortunée doublement et cruellement frappée...

—Cruellement... doublement frappée !... répéta Robert.

—Oui, mon ami !... La comtesse de Bussières est veuve !

A ces mots, Robert Maurel devint effroyablement pâle.

M. d'Anglemont continuait :

—Lorsque je quittai la France, le jour même où le comte et la comtesse de Bussières se mettaient en route pour le voyage de noces, j'avais été déjà prévenu que mon gendre avait besoin de distraction. Mais j'étais loin de supposer qu'il fût atteint d'une maladie mortelle.

Robert Maurel tressaillit.

—J'avais mis dans mes projets de revoir l'Algérie, ce pays tout plein de souvenirs pour moi.

« Le voyage rêvé s'accomplissait, je puis le dire, dans les meilleures conditions, car je n'avais pas d'inquiétude sérieuse au sujet de la santé du comte de Bussières.

« J'étais, en outre, certain que ma fille serait la plus heureuse des femmes, car mon gendre réunissait toutes les qualités du cœur et de l'esprit qu'un père doit rechercher lorsqu'il veut donner un époux à sa fille. »

Il s'interrompit, et levant sur Robert Maurel un regard voilé de tristesse :

—J'ignorais, fit-il avec un soupir, que mon enfant accomplissait un devoir qu'elle considérait comme sacré et que sa vie n'allait être qu'un long martyre.

M. d'Anglemont passa sa main sur son front ; puis, — au bout d'un moment, — il reprit :

—J'étais parti heureux, le cœur léger ; ce voyage avait pour moi un attrait tout particulier... J'allais me retrouver — en touriste — dans ce pays où j'avais fait mes premières armes où j'avais combattu les ennemis de la France, où j'avais versé un peu de mon sang pour ma patrie !

« Je pensais ne rester absent que pendant la durée du voyage de ma fille.

« Mais, plus je parcourais le pays algérien, plus je désirais prolonger mes excursions dans l'intérieur.

« C'est ainsi qu'après être allé jusqu'à l'extrémité de nos possessions, je me décidai à faire partie d'une caravane qui devait traverser le grand désert du Sahara.

« Dispense-moi, mon ami, de raconter mon voyage par le menu. Qu'il te suffise de savoir que la caravane passa par mille aventures. Bref, bien des mois s'étaient écoulés quand je fus entraîné, par un ancien camarade de régiment, à faire une pointe au Maroc.

« A deux le voyage prenait un attrait nouveau, si bien que, de semaine en semaine, j'éloignais la date que je m'étais fixée pour retourner auprès des miens.

« Une lettre, que je trouvai au consulat de France à Tanger, m'apprit le décès du comte de Bussières en même temps qu'elle m'annonçait que j'étais grand-père. En effet, peu de jours avant la mort de son mari, la comtesse de Bussières mettait au monde un fils !... »

Robert Maurel, atterré, vaincu par l'horrible douleur contre laquelle il se raidissait, appuya son front sur ses mains, en proie aux plus violentes émotions de l'âme.

M. d'Anglemont se sentit saisi de compassion pour cet infortuné que chacune de ces paroles avait atteint au plus profond du cœur.

—Mon ami, dit-il en s'emparant des mains de Robert, pardonne-moi de rouvrir une blessure dont tu as déjà souffert si cruellement...

« Au surplus, il ne me reste que quelques mots à ajouter, pour t'apprendre que je voulais retourner en toute hâte auprès de ma fille

et que je n'hésitai pas à prendre passage à bord du premier navire en partance... »

—Par malheur ! exclama Robert Maurel.

—C'est vrai !... Mais le malheur serait bien plus grand encore, mon ami, si je ne savais la comtesse de Bussières entourée de sollicitude et de soins, pendant mon absence...

« En effet, ma fille a gardé comme gouvernante, cette bonne Charlotte que tu connais bien et qui l'a pour ainsi dire élevée... »

« Cette excellente femme lui prodigue, j'en suis persuadé, toutes les consolations que ma chère fille pourrait attendre d'une mère affectionnée... »

« Mais, ce n'est pas tout. Fort heureusement, la comtesse de Bussières a auprès d'elle un ami dévoué, un homme que le comte de Bussières aimait comme un frère... »

« Cet ami sincère qui, pour l'instant, me remplace auprès de ma fille, est un médecin distingué... »

« Le docteur Appyani.

Le visage de Robert Maurel prit une expression effrayante d'affolement et de rage.

—Vous avez dit que le docteur Appyani était auprès de la comtesse ?... En êtes-vous certain ? s'écria le malheureux horriblement angoissé.

L'effet que le nom d'Appyani venait de produire sur Robert n'avait pu échapper à M. d'Anglemont.

Mais ce dernier mit l'impression observée dans la physionomie de son interlocuteur sur le compte du dépit et de la jalousie.

Par un sentiment de délicatesse pour le malheureux qui s'était résigné à lui confier le secret de son amour et de ses espérances déçues, l'excellent homme voulut mettre fin à cette conversation, dont le sujet lui paraissait, du reste, épuisé.

Ce fut Robert Maurel qui rompit brusquement le court silence qui avait suivi, en laissant éclater sa colère et vibrer son indignation.

—Vous venez de prononcer un nom, s'écria-t-il, qui, chaque fois qu'il a frappé mon oreille, a jeté la haine et la fureur dans mon esprit !

—Tu te méprends assurément ! dit le comte. Une similitude de nom t'abuse, et je ne puis, je ne saurais, mon ami, tolérer qu'en ma présence tu continues à juger ainsi un homme auquel j'ai accordé mon amitié, à qui j'ai ouvert ma maison.

—Je vous dois la vérité tout entière, monsieur, répliqua respectueusement Robert Maurel, comme je la devrais à mon père.

Alors, s'armant du courage, l'infortuné mit M. d'Anglemont au courant de tout ce qui s'était passé au Près Saint-Gervais, le jour du mariage de la comtesse de Bussières.

Il raconta comment Marie-Jeanne lui avait favorisé un entretien avec la jeune comtesse, il avait appris dans quelles douloureuses circonstances Sophie avait manqué à la promesse échangée.

Très ému, M. d'Anglemont se sentait pris de compassion pour celui qui s'était condamné au désespoir silencieux et éternel.

Il admirait, chez le malheureux, cette fidélité de cœur que ni le temps, ni l'absence n'avaient pu altérer.

Et qui sait si, dans sa pensée, ne s'agitait pas déjà la question de ramener l'espérance dans cette âme ulcérée ?

Peut-être pensait-il que, redevenue libre, la veuve du comte de Bussières consentirait à mettre un terme aux souffrances de celui qu'elle avait aimé et qu'elle sans doute encore.

Mais Robert Maurel vint tout à coup jeter une note alarmante dans son esprit.

S'interrompant dans le récit qu'il faisait des dernières minutes de son entretien avec la comtesse de Bussières, il s'écriait :

—J'ai commis une faute qui pèsera sur toute ma vie ; oui, lorsque je ne pus plus douter que le docteur Appyani eût reçu l'hospitalité chez vous, mon devoir était de vous aller trouver, sur-le-champ, et de vous dire quel homme vous aviez admis dans votre intimité, quel misérable allait se placer entre le comte de Bussières et celle qu'il venait d'épouser...

M. d'Anglemont fronçait les sourcils.

—Excusez-moi, continua Robert Maurel, de vous affliger, mais à présent que je sais qu'Appyani est auprès de la comtesse de Bussières désarmée contre les tentatives de ce monstre, j'ai la rage au cœur et je me maudis moi-même de ne l'avoir pas démasqué jusqu'ici.

« J'ai voulu éviter à tout prix un scandale... Votre nom respecté était sacré pour moi et je ne voulais pas qu'il fût jeté en proie à la chronique scandaleuse... »

—Tout ce que j'entends là, Robert, dépasse l'imagination... Si tu ne te trompes pas de personne, je me demande comment M. de Bussières a pu ignorer que le docteur Appyani était indigne de la confiance qu'il lui accordait et de l'amitié qui les unissait étroitement l'un à l'autre.

—Je ne saurais me tromper de personne, monsieur, répliqua Robert avec feu, car je me suis trouvé face à face avec Appyani. Nous nous sommes reconnus dans la même seconde...



« Et tandis qu'il prononçait son nom dans une exclamation de surprise et d'effroi, je lui jetais le sien à la face avec une menace que le sinistre personnage me savait capable de mettre à exécution !

En parlant ainsi, Robert Maurel donnait des signes d'une si grande exaltation de M. d'Anglemont regarda son interlocuteur fixement, comme frappé d'une idée qui, subitement, avait traversé son esprit.

L'expression de ce visage bouleversé faisait une profonde et douloureuse impression sur lui.

Et il se demandait si la foudroyante déception qu'avait subie Robert n'avait pas, en même temps qu'elle brisait l'âme, fait germer la folie dans le cerveau du désespéré.

Cette douloureuse supposition prit plus de consistance quand Robert Maurel se mit à parler de la lettre qu'il avait adressée à la comtesse de Bussières.

A partir de ce moment, M. d'Anglemont n'écoula plus qu'avec la complaisance résignée de l'homme qui s'apitoie.

Il s'était dit, en effet, que le premier mouvement de sa fille, au reçu de la lettre accusatrice, eût été de lui en donner communication.

Aucun doute possible à ce sujet ; il connaissait trop bien les sentiments de sa fille pour supposer un seul instant qu'elle eût voulu, même au prix d'un aveu pénible, tenir secrète une communication de cette gravité !

Et, procédant par déduction, M. d'Anglemont en arrivait à cette conclusion qui lui paraissait absolument logique, à savoir que, si la comtesse de Bussières ne lui avait pas parlé de la lettre en question, c'est qu'évidemment Robert ne l'avait pas écrite.

L'idée ne lui vint même pas un seul instant que cette lettre avait pu ne pas parvenir à son adresse.

Aussi ne chercha-t-il plus qu'à calmer l'exaltation d'esprit dont il avait le spectacle pénible, en essayant de faire évier la conversation.

— Plaise à la Providence, fit-il avec un soupir, que nous revoyions tous deux la France !...

Robert Maurel garda le silence.

M. d'Anglemont continua :

— Je me représente l'anxiété et les alarmes de ma fille, qui assurément ne peut s'expliquer cette longue absence...

« Aussi, ajouta-t-il, notre unique préoccupation, mon ami, doit-elle être de retourner auprès de la comtesse ; mais hélas ! nous sommes à la merci du hasard et soumis aux caprices de cette mer. Dieu seul peut venir à notre secours et nous délivrer... »

« Espérons !... mon ami !... Peut-être n'est-ce pas simplement par le fait du hasard que nous nous sommes rencontrés ; peut-être la Providence a-t-elle voulu intervenir. »

— Puisse-t-elle avoir protégé et secouru à temps celle que menaçait un danger terrible ! interrompit Robert Maurel avec un redoublement d'exaltation.

Et d'une voix assourdie par l'émotion :

— Si Mme de Bussières, dans sa correspondance avec vous, ne vous a pas fait part de sa lettre dans laquelle je la mettais en garde contre l'homme qui ne pouvait nourrir à son égard que des pensées criminelles, c'est que cette lettre ne lui est pas parvenue...

— Et qui donc aurait osé, chez moi, détourner une lettre de sa destination ? interrogea M. d'Anglemont. Personne, j'en suis certain.

— Alors, prononça Robert tremblant de colère, c'est qu'on a volé la lettre... Ah ! mes pressentiments ne me trompaient donc pas !...

Et joignant ses mains crispées, dans un mouvement d'insurmontable angoisse :

— Puissions-nous ne pas arriver trop tard !

Cette persistance à maintenir l'accusation qu'il avait portée contre le docteur Appyani et le ton ferme dont cette accusation avait été formulée étaient bien de nature à ébranler une conviction moins solide, moins arrêtée, que celle de M. d'Anglemont.

Le père de la comtesse de Bussières trouva dans ses sentiments paternels et la haute opinion qu'il avait du caractère de sa fille, la seule réponse à opposer aux craintes manifestées par Robert.

— Trop tard ! prononça-t-il sans colère mais avec fermeté. Supposes-tu la veuve du comte de Bussières capable d'une défaillance honteuse qui entacherait la mémoire de son mari et l'honneur de son père !

« Robert, ta douleur t'aveugle, le désespoir t'égare. Rentre en toi-même, rappelle-toi ce que t'a dit celle qui s'innocentait si noblement à tes yeux d'avoir manqué au serment qui la liait à toi. »

Et d'un ton de paternel reproche :

— Surtout, mon ami, chasse de ton imagination cette idée d'un malheur qui menacerait la comtesse de Bussières...

« Et moi je veux oublier que tu as, dans l'affolement de ton âme, prononcé ces mots : "Trop tard !" »

Robert Maurel, touché au vif par ce reproche immérité répondit d'un ton énergique et calme à la fois qui ne pouvait laisser douter qu'il fût en pleine possession de lui-même et absolument sain d'esprit :

— Vous avez mal interprété mes paroles, dit-il ; loin de moi la

pensée que Mme de Bussières puisse devenir jamais la victime d'une bassesse !... Ce que je redoute pour elle, c'est qu'elle soit la victime d'un crime odieux !

— Un crime !

— Oui !... Le misérable qui — je ne puis m'imaginer par quels artifices — a su gagner la confiance et capter l'amitié du comte de Bussières, ne reculera pas devant un crime pour atteindre le but qu'il s'est proposé !...

— Un crime, dit en pâlisant M. d'Anglemont.

Robert Maurel continua :

— J'ignore ce que la destinée nous réserve. L'un de nous peut succomber ici. Il faut que celui qui survivra à l'autre, si toutefois la Providence le protège et lui fait revoir la France, il faut, dis-je, que celui-là tire vengeance du misérable.

Et avec une émotion qui faisait trembler sa voix :

— Si c'est vous, ajouta-t-il, ce que j'espère, ce que je demande comme une grâce à Dieu, il faut que vous appreniez tout ce que je sais du passé de cet être infâme.

« Je vais vous dire ce qu'est en réalité, ce docteur Appyani ! »

Tout à coup le Malouin se glissant à l'avant de l'embareation vint interrompre l'entretien.

— Une voile !... une voile !... criait le vieux marin. Passez-moi vite la longue-vue, monsieur Maurel.

Et braquant la lunette d'approche sur un petit point blanc qui se détachait sur l'horizon, éclairé par les rayons du soleil :

— Dieu soit loué ! ajouta le Breton... Je ne m'étais pas trompé !... C'est bien un navire !

Puis passant la longue-vue à Robert :

— Regardez vous-même, monsieur Maurel.

Le Malouin leva les bras au ciel, et le cri d'espérance qu'il jeta alla retentir au plus profond du cœur de ces trois malheureux et ranimer leur courage !

Le marin breton prit alors le ton du commandement :

— Mes amis, s'écria-t-il, bon espoir ! Le vent nous pousse dans la direction où nous apercevons cette voile... Mais il faut aider le vent ! Nous allons nous mettre aux rames !... Un effort, mille millions de tonnerres !...

— Aux rames ! répétèrent d'une même voix les trois autres naufragés.

Déjà Robert Maurel et M. d'Anglemont s'emparaient chacun d'un aviron et le mettaient à l'eau.

— Vous aussi, monsieur Milord, vous allez tirer de l'aviron... Moi aussi, du reste, il n'est plus nécessaire qu'il y ait quelqu'un au gouvernail. Je donnerai la direction voulue à la chaloupe ; vous n'aurez qu'à tirer ferme et longtemps.

« Allons, mes amis, allons-y tous les quatre d'attaque et d'ensemble !... »

Et le vieux matelot cria :

— Hardi là, les amis !...

Mais hélas ! quand on eut ramé ainsi pendant des heures entières, il fallut bien reconnaître qu'on n'avait pas été aperçu du navire et que la voile s'enfonçait de plus en plus à l'horizon.

Une exclamation de découragement s'arracha de la poitrine du vieux Breton.

— Allons, s'écria le Malouin, ça ne sera pas encore pour cette fois !

« Mais, nom d'un tonnerre, ce n'est pas à un vieux dur à cuire comme moi qu'il appartient de vous donner l'exemple du découragement... »

« Tant que nous aurons la force de tirer l'aviron, nous lutterons... nous ferons tout ce qu'il est humainement possible de faire... »

« Courage donc, mes amis !... »

— Courage, répétèrent les naufragés comme pour s'exciter mutuellement à faire un suprême effort.

Au jour baissant, la brise fraîchit et la chaloupe se mit à glisser sur les flots avec une vitesse inespérée, au point que le Malouin exclama :

— Si nous continuons de filer comme ça, mes amis, nous ne tarderons pas à voir la terre devant nous, une côte quelconque, nom d'un tonnerre !...

Cette perspective avait de nouveau ramené un peu d'espoir.

La nuit arrivait ; la mer s'enveloppait d'ombre.

On peut se figurer l'impression que produit sur des naufragés la voile de ténèbres s'abattant sur l'immensité de la mer.

Tous, mornes, silencieux, éprouvaient le même serrement de cœur.

La voix de sir William Mildowe vint tout à coup distraire le Breton, M. d'Anglemont et Robert Maurel de leurs tristes pensées.

— Je vais allumer mon phare ! dit l'Anglais.

Et au bout d'un instant la lanterne fut hissée au sommet du mât et projetait sur les flots ses feux grossis par les lentilles.

On avait espéré, grâce à ce fanal de détresse, être secouru par quelque navire que le hasard pourrait faire rencontrer.

Et pendant toute la nuit, on prêta l'oreille.



—Hélas ! ce fut en vain que l'on attendit le navire après la venue duquel on aspirait follement.

Cependant avec le jour devait renaître l'espérance.

—Hurrah ! exclama sir William Mildowe en jetant au milieu de la chaloupe une poignée d'herbes marines qu'il venait de saisir au passage en plongeant sa main dans l'eau...

Le Malouin laissa éclater une joie d'enfant.

—Mes amis... mes amis... balbutiait-il en étendant son bras vers la mer... Regardez !... Je sais maintenant où nous sommes ; nous allons " passer la ligne " !

En effet, l'embarcation, poussée par le vent, se frayait maintenant un passage au milieu de masses de ces fucus flottants qu'on appelle vulgairement " Raisins du Tropic ".

C'est pour le marin l'annonce que l'on approche de l'équateur.

Le Breton était tout ragaillard.

—Ça sera bien le diable, mille millions de tonnerres, grommelait-il, si nous ne rencontrons pas un sabot quelconque qui nous prenne à son bord !...

" Et puis, du reste, ajouta-t-il en pointant l'index dans la direction du Nord, la France est quelque part par là... Nous sommes déjà à moitié chemin.

Il n'en fallut pas davantage pour ranimer l'énergie de tous.

A partir de ce moment M. d'Anglemont et Robert semblèrent avoir laissé de côté toute préoccupation, afin d'unir leurs efforts à ceux de leurs compagnons.

Tous deux avaient maintenant l'espoir qu'ils ne tarderaient pas à voir le terme de leurs terribles épreuves.

Le Malouin ne quittait plus la longue-vue et fouillait l'horizon dans toutes les directions.

Une surprise était réservée à ce brave vieux matelot,—surprise qui devait le faire pleurer de joie.

Un matin, en promenant la longue-vue, lentement, dans l'espoir de découvrir une voile, il poussa un cri de triomphe :

—Terre !... Terre !...

Et il montrait, de sa main qui tremblait, une ligne de côtes encore enveloppées de brume matinale.

—Dans trois heures nous serons là-bas, prononça le Malouin...

" Hardi, mes amis !

On avait force de rames. La côte se dessinait.

Bientôt on put apercevoir les tons verts des arbres...

Le Malouin, la longue-vue à la main, inspectait cette côte dans toute sa longueur, cherchant l'entrée d'un port ou d'une anse.

Soudain il se tourna vers ses compagnons, en s'écriant :

—Nous sommes dans le golfe de Guinée ! Je m'y reconnais à cette heure !

Et s'adressant à l'Anglais :

—Nous aurons peut-être la chance de rencontrer par ici quelque navire de la marine royale de votre pays, monsieur Milord ; car il en qui viennent quelquefois donner la chasse aux " négriers ".

Comme la chaloupe approchait de la côte, les naufragés aperçurent deux longues pirogues qui sortaient d'une crique et se dirigeaient vers la chaloupe :

—Mille millions de tonnerre ! exclama le Malouin, les moricauds !!!

L'exclamation qu'avait poussée le Malouin fit tressaillir tous ces cœurs depuis si longtemps étreints par les angoisses.

Il y eut aussitôt chez tous ces êtres unis par communauté d'infortune une sensation de soulagement et de détente.

Tous, d'un mouvement, avaient tendu les bras dans la direction des pirogues, appelant du geste et de la voix ceux qu'ils considéraient déjà comme des sauveurs.

—Robert, s'écria M. d'Anglemont, nous avons donc maintenant l'espoir de revoir tous deux la France !

Robert Maurel leva les yeux vers le ciel et son visage sembla rayonner.

Mais l'impression qu'il avait ressentie fut absolument fugitive. Presque aussitôt s'éteignit l'éclair d'espérance qui avait brillé dans ses yeux.

Et tandis que M. d'Anglemont s'abandonnait à une joie immédiate, le malheureux tomba de nouveau dans le même état d'abattement.

C'est qu'à ce moment où ses compagnons espéraient être arrivés au terme de leurs terribles épreuves il se disait, lui, que—depuis un an qu'il avait quitté la France—la comtesse de Bussières avait sans doute été en butte à d'odieuses persécutions. Il se demandait si elle n'avait pas été la victime de monstrueux complots de la part d'Appyani.

La joie de M. d'Anglemont venait ajouter un tourment de plus à tous ceux qui agitaient son âme.

Il pensait à l'effroyable désillusion qui attendait cet homme, à son retour auprès de sa fille.

Maintenant plus que jamais il avait le devoir de démasquer le

misérable en qui la comtesse de Bussières avait mis toute sa confiance.

Robert Maurel fut tout à coup distrait des sombres réflexions dans lesquelles il s'était plongé, par les cris et les exclamations des trois autres naufragés.

En effet, le vent arrivant du large avait poussé la chaloupe vers la côte.

Bientôt l'embarcation fut abordée à chaque flanc par une pirogue.

#### CHAPITRE VII. — L'ÉTABLISSEMENT DE SURÈNES

Pendant que Robert Maurel va dévoiler à M. d'Anglemont l'existence criminelle du docteur Appyani, nous allons retrouver cette autre victime du misérable, l'infortunée Marie-Jeanne, que nous avons laissée au moment où Appyani la faisait admettre, d'autorité, dans l'établissement de Surènes.

—La " pensionnaire " que je vous amène, avait dit Appyani au directeur de la maison de santé, n'est pas à " soigner ", mais simplement à " garder ".

Et ce vieillard à l'aspect austère, à la physionomie dénotant une indomptable énergie, ce septuagénaire dont le caractère et l'air de dignité commandaient le respect, s'inclina en signe d'obéissance comme si on lui eût demandé la chose la plus naturelle du monde.

—C'est bien ! " s'était-il contenté de répondre.

Cependant, bien que ces deux mots eussent été prononcés d'un ton ferme et sans la moindre hésitation, pour l'observateur attentif et qui possède la faculté de scruter les âmes, cet homme qui paraissait si calme devait éprouver—intérieurement—les plus violentes agitations.

Qu'on se rappelle, en effet, de quelle façon le directeur avait accueilli Appyani, en lui jetant ces mots, comme un reproche :

—C'est encore vous !..."

Cette courte phrase dite d'un ton glacial avait l'apreté d'une accusation.

Mais la note énergique s'était aussitôt adoucie dans cette banalité : " Je ne t'attendais pas aujourd'hui..."

On pouvait en conclure que, de ces deux hommes que nous avons mis en présence, l'un était subjugué par l'autre et que ce dernier abusait d'une inconcevable faiblesse pour obtenir les plus odieuses capitulations de conscience.

Afin d'éviter toute confusion, dans la suite de ce récit, entre nos deux personnages exerçant l'un et l'autre la profession de médecin, nous désignerons à l'avenir le directeur de la maison de santé par le titre et le nom de professeur Marcus. C'est ainsi, du reste, qu'on le désignait dans le monde médical.

Le professeur Marcus était reconnu par tous ses confrères comme un des médecins aliénistes qui sont la gloire de la Faculté.

On citait de lui des cures merveilleuses dont le retentissement avait ouvert toute grande pour lui la voie qui conduit à la célébrité.

Sous sa direction, l'établissement de Surènes ne tarda pas à être classé au premier rang parmi les meilleurs de la spécialité.

Comment un homme de cette intelligence, dont on citait l'humanité, dont l'opinion faisait autorité, avait-il pu laisser germer en son cœur de père cette inexplicable faiblesse pour un fils indigne.

Nous devons toutefois reconnaître qu'en cet homme il y avait, parfois, de sourdes colères contre soi-même et d'éclatantes révoltes de conscience.

Mais il suffisait, pour que le savant condescendît, de nouveau, à une basse complicité dans des crimes monstrueux, il suffisait que le fils dénaturé se présentât avec la ferme volonté d'avoir raison de résistances commandées par le sentiment de l'honneur, d'exaspération d'une conscience torturée par les remords, de l'effroyable désespoir d'une âme affolée et cherchant la réhabilitation dans un dévouement sans bornes à l'humanité.

(A suivre.)

#### FEUILLETON INCOMPLET

Les personnes de la partie est de Montréal qui auraient perdu quelque partie du feuilleton en cours de publication ici ou des numéros entiers du SAMEDI pourront se les procurer en s'adressant à la librairie française de M. Pony, 1632 rue Sainte-Catherine. Les personnes du dehors devront envoyer un timbre pour la réponse.



## DEVINETTE



— Hatons-nous, grand-père ! (Où est ce dernier ?)

## COEUR EN BOIS

Une de nos lectrices nous écrit : " On m'a proposé un jeune homme en mariage. Je l'ai vu trois fois. Il ne me plaît ni ne me déplaît. J'hésite. Hier, je disais oui, aujourd'hui c'est non. Je vois le pour et le contre, les avantages, les inconvénients, et la balance est égale. Je n'ai plus de mère ; j'ai besoin de conseils, de lumière. Je ne vois pas clair dans mon cœur, et souvent je me dis : Aurais-je un cœur en bois ? Je ne sens rien. Que conclure ? "

Rassurez-vous, Mademoiselle. Il suffit de lire toute votre lettre pour être convaincu *a priori* que vous avez un cœur noble et chaud, une âme fort élevée. Si vous ne sentez rien, c'est que vous n'aimez pas le prétendant proposé ! C'est là seulement ce qu'il faut conclure de votre état d'âme actuel.

L'aimez-vous ce fiancé offert qui ne vous plaît ni ne vous déplaît ? Peut-être en le connaissant mieux, puisque vous ajoutez : — " Je l'estime, car je le sais honnête. De plus, il a des principes religieux ; chose assez rare par le temps qui court et qui ne me laisse pas indifférente. A parler franchement, c'est beaucoup pour cela que j'ai promis de réfléchir, car je ne pourrais pas être en paix avec un mari hostile à la religion. "

Bravo ! voilà qui annonce une femme sensée et qui saura, dans son ménage, maintenir son prestige. Pourtant, il faut vous garder de croire que ces principes religieux, chez le mari, donnent à eux seuls, à la femme le bonheur auquel elle a le droit d'aspirer. Ils vous assurent la libre pratique de votre religion et la possibilité d'élever vos enfants dans vos principes, ce qui est énorme. Mais si les hommes sont en ce monde pour aimer Dieu et le servir, ils doivent de plus dans le mariage s'aimer de tout leur cœur et par-dessus tout. On peut avoir de très solides sentiments religieux et ne pas aimer sa femme et n'en être pas aimé. Alors tout se gâte, rien ne va ; ce ménage chrétien pourra devenir très misérable à tous les points de vue, en vertu de ce principe : " Qui veut trop faire l'ange fait la bête. "

Si vous aimiez votre prétendant, vous ne verriez pas ses défauts. Votre imagination changerait en avantages les inconvénients qui vous apparaissent maintenant dans cette union. Le propre de l'amour est d'être volontairement aveugle ; il ferme les yeux pour ne pas les voir ; il n'analyse pas ses sentiments comme vous le faites. Il n'hésite pas, il va de l'avant avec une audacieuse confiance, parfois, hélas ! vers le fossé, où le plus souvent il fait la culbute. Cet amour-là, lorsqu'il n'est pas guidé par la raison, n'est autre que la passion qui se consume elle-même et dévaste tout autour d'elle. La passion croit aimer l'être qu'elle adore, en réalité elle aime un être créé par elle et qui n'a rien de réel. Lorsqu'elle est satisfaite, que la lassitude commence, que le bandeau tombe, qu'elle voit des pieds d'argile à l'idole qu'elle croyait parfaite, qu'elle aperçoit près d'elle un être parfois fort misérable, au lieu de la perfection qu'elle croyait aimer, elle se détourne, elle le délaisse, elle le hait de toute l'étendue de sa déception ; car la passion est égoïste et ne cherche jamais que son

propre bonheur. Aussi est-elle le plus funeste des apports en mariage, et c'est pour n'en avoir pas recherché d'autres que tant de mariages d'inclination tournent mal.

L'amour conjugal n'a de commun avec la passion que le nom. Il doit être plus sage sans être moins tendre ni moins séduisant. Il ne doit pas être aveugle ; mais il doit s'habituer à l'indulgence et à la patience, afin d'être fort et durable. Quand vous connaîtrez cet amour-là, votre cœur ne vous semblera plus en bois ; mais ce ne sera pas une raison pour vous précipiter. Il faudra, comme dans le cas présent, où vous êtes loin d'avoir reçu le coup de foudre, vous informer, réfléchir, consulter ; car, parce que vous aimerez un jeune homme, il ne s'ensuit pas qu'il soit parfait et doive nécessairement vous rendre heureuse.

La sagesse serait d'apporter en partie égale dans un mariage l'amour et la raison. C'est difficile, mais ce n'est pas impossible ; vous me semblez dans une excellente disposition pour y arriver.

Puisque vous n'avez pas reçu le coup de foudre et que vous êtes loin d'avoir le bandeau sur les yeux, ce qui est la meilleure des conditions pour faire un bon mariage, ne refusez pas à la légère ce fiancé qui a votre estime ; en le connaissant vous l'aimez peut-être.

Ce n'est pas après avoir vu trois fois un homme qu'on lui confie le bonheur d'une vie entière. Aujourd'hui les mariages se font à la vapeur parce qu'ils ne sont que l'union de deux intérêts. Les sages prétendent que l'amour le plus durable est celui qui vient après le mariage.

C'est bien austère pour être compris et apprécié par un cœur de vingt ans ! Le plus sûr est d'aimer d'abord, et de s'assurer qu'on est aimé ; car l'amour d'un seul fait le martyr de celui qui le ressent.

Il faut s'aimer mutuellement ; cet amour réciproque triomphe de toutes les difficultés. Sans lui le bonheur en mariage est bien précaire ; la chaîne conjugale devient bientôt lourde ; si lourde qu'à tout prix on cherche d'abord à s'en alléger et bientôt à la briser. Enfin, si les jours mauvais surgissent ; si l'un des deux, peut-être tous les deux trahissent des serments qui obligent aussi étroitement l'homme que la femme ; si l'affection devient moins vive et s'efface ; c'est le souvenir, plein de charme, des heures de tendresses absolues, qui servira plus tard de consolation à plus d'une tristesse, peut-être même facilitera des réconciliations.

Les jeunes époux sont donc bien insensés de ne pas prendre cette délicieuse et prudente assurance contre tout malheur.

Vous le savez comme moi, un bon mariage est un peu un numéro à la loterie. Il y a d'heureux gagnants qui ne méritaient pas leur bonheur, et de malheureux perdants qui eussent mérité plus de chance et qui, au début, semblaient avoir tous les atouts dans leur jeu. Ce n'est pas une raison pour agir comme une dame que je connais. Pressée de se marier et se sentant aussi un cœur en bois pour ses prétendants, elle écrivit leurs noms sur des petits papiers qu'elle mit dans un sac. Elle secoua bien, tira au hasard, épousa celui que le sort désigna ; elle a été aussi malheureuse que possible. Non, il faut mettre humainement la chance de son côté, en fournissant son jeu d'atouts. Le premier c'est l'amour, mais il est loin, très loin d'être le seul nécessaire.

Puisque vous nous demandez conseil, avant tout n'ayez pas un cœur en bois pour votre fiancé. Quand le mari ne l'enflamme pas, ce bois-là brûle parfois très mal à propos.

ELIANE.

## JOHN BULL

D'où vient ce sobriquet, *John Bull* ? Jean Taureau, en français.

Ce sobriquet, appliqué à nos excellents voisins d'outre-Manche, apparaît pour la première fois dans une satire politique d'Arbuthnot, *l'Histoire de John Bull*, publiée à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais comment l'idée de comparer l'Anglais à un taureau a-t-elle pu naître dans le cerveau d'Arbuthnot ? Voici l'explication donnée par les *Archives pour l'étude des langues modernes* :

Un des personnages principaux de la satire en question s'appelle " Nic Frog " (la Grenouille) et incarne la nation hollandaise, ou plutôt la Néerlande. Les Pays-Bas sont représentés par Arbuthnot comme un vaste marécage, dont la paix profonde est seulement troublée de loin en loin par les rauques coassements de Nic Frog.

Ce Nic Frog est un petit ambitieux qui voudrait bien égaler en grosseur son voisin John Bull, le taureau anglais.

Arbuthnot, on le voit, aurait emprunté à la fable de La Fontaine, *La Grenouille et le Bœuf*, les personnages et l'idée fondamentale de son poème. Le sobriquet de John Bull serait dû ainsi indirectement à notre immortel fabuliste.

La connaissance approfondie que possédait Arbuthnot de la littérature française rend l'hypothèse des *Archives* assez plausible.

## ENTRE PETITS VENDEURS

— Qu'est-ce que papa t'raconterait si y t'voyait sucer les sucres d'orge ?

— J'les suce pas ! c'est rapport à la poussière, j'leur z'y donne un coup d'brillant !



LA VIE D'UN BILLET DE BANQUE

Chacun sait que certaines banques d'Etat ont coutume d'annuler tous les billets, jeunes ou vieux, qui rentrent dans leurs guichets, afin de ne jamais mettre en circulation que du papier-monnaie neuf.

Une revue anglaise vient de publier à ce sujet une statistique assez curieuse sur la durée moyenne de ce qu'elle nomme "la vie" des différentes catégories de billets émis par la Banque d'Angleterre.

Nous y voyons que la "banknote" qui reste le moins longtemps en circulation est celle de 10 livres (50 dollars). Son existence éphémère est en moyenne de 7 jours et 16 heures. Après, vient le billet de 300 livres qui rentre dans les caisses de Treadneedle Street après une absence de 10 jours et 12 heures. La vie du billet de 100 livres est de deux semaines environ; celle du billet de 50 livres de 39 jours, et celle de la plus petite coupure, 5 livres, est par contre la plus longue: 72 jours.

Ceci est la durée moyenne de circulation, bien entendu. Il y a des billets qui ont la vie très dure; l'auteur cite le cas d'une banknote de 50 livres qui, émise en 1743, n'est rentrée au bercaill qu'en 1846, 103 ans après. Plus d'un siècle de vicissitudes.

Un monsieur discute avec acharnement le prix d'une montre.

—Msis, monsieur, dit le marchand, je vous la garantis trois ans!...

Alors le monsieur subitement inspiré:

—Comme c'est pour un cadeau, donnez-m'en une qui marche huit jours et diminuez vingt francs!

Le président interroge un mendiant de mauvaise mine:

—Les agents vous ont surpris dans une rue sombre, abordant les passants... C'était, n'est-il pas vrai, pour leur demander la charité?

—Probable, répond le prévenu d'une voix de rogomme, que c'était pas pour la leur faire!

LA SCIENCE DE LA VIE

—Il y a des gens qui ne peuvent pas laisser tomber une sottise sans la ramasser.

—Le caractère n'est jamais petit quand l'homme est bon.

—Dans la vie humaine, les choses sont arrangées de façon qu'il y a toujours bien moins de personnes dont nous aurions à ambitionner le sort, qu'il n'y en a qui puissent nous porter envie.

**GRATIS** Nous donnerons une belle montre à face découverte avec boîtier en nickel poli, bord orné avec aiguilles marquantes les heures, les minutes et les secondes, à remontoir et pourvue de vrai mouvement levier Américain, aux personnes qui vendront seulement que 2 doz. de jolies Epingles fines en or et en argent, en forme de Per & Evoyez-nous cette annonce et nous vous enverrons les Epingles. Venez-les, remettez-nous votre montre vous sera envoyée franco. La Cie. Perfume, Boite 1007 Toronto, Canada.

**GRATIS.** Nous donnerons une magnifique montre, à face découverte avec boîtier en nickel poli, bord orné, les aiguilles marquantes les heures, les minutes et les secondes, à remontoir et véritable mouvement Américain, aux personnes qui vendront seulement 2 douzaines de Médallions en Parfums, à 10c. chaque. Ce Parfum est quel que chose de tout nouveau. Il est solide, sous forme de jolies Médallions colorés, attachés avec une corde en soie. Soit 20c. ou 30c. et le Parfum étant solide peut durer des années. Tout le monde en est enchanté et nos agents en vendent sans presque toutes les maisons. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons le Parfum. Venez-les, remettez-nous l'argent et nous vous enverrons la montre gratuitement. La Cie. Perfume, Boite 1009 Toronto.

CE SONT LES  
**Pilules de Longue Vie (Bonard)**

Qui ont guéri  
**Delle CLARA ARCHAMBAULT**

Elle souffrait depuis six ans d'Anémie, de faiblesse, de maux de tete et de Dyspepsie. Aujourd'hui elle digere bien, elle n'a plus de douleurs, elle est en parfaite sante, et elle nous envoie le temoignage suivant, nous priant de bien vouloir le publier dans les journaux, afin que d'autres personnes faibles et malades puissent connaitre le seul remede qui ne manque jamais de guerir.



DELLE CLARA ARCHAMBAULT.

La Cie Médicale Franco-Coloniale.

MESSIEURS,—C'est avec plaisir que je vous écris aujourd'hui pour vous mettre au courant de la guérison merveilleuse opérée par vos Pilules de Longue Vie Bonard, et j'espère sincèrement que vous publierez cette lettre d'abord, pour que mes connaissances victimes de l'anémie et de la dyspepsie puissent apprendre la manière d'obtenir une guérison permanente et prompte. Depuis six ans j'ai été sous les soins des meilleurs médecins de Montréal. J'ai dépensé aussi une petite fortune en remèdes patentés sans éprouver aucun soulagement. Il m'était presque impossible de manger, car je n'avais pas d'appétit, et lorsque je mangeais un peu j'avais à endurer des douleurs affreuses. Il est inutile de vous dire que j'étais d'une faiblesse extrême et je souffrais constamment de maux de tête et de douleurs dans le corps. Lorsque je me levais le matin j'étais tellement étourdie que j'étais obligée de rester assise pendant assez longtemps avant de pouvoir m'habiller, et ces étourdissements me prenaient aussi dans la journée.

Ayant lu le témoignage de Mlle Eva Brown publié dans "La Presse" il y a quelque temps, et comme elle disait avoir été guérie par les Pilules de Longue Vie Bonard d'une maladie qui ressemblait beaucoup à la mienne, j'achetai trois boîtes de Pilules de Longue Vie Bonard, que je pris selon les directions, et je constatai dès les premières doses une amélioration remarquable dans ma condition. Après avoir pris les trois boîtes je suis maintenant guérie complètement. J'ai plus d'appétit, ma digestion se fait bien, mes forces augmentent tous les jours. Je vous remercie ainsi que Mlle Brown de m'avoir fait connaître vos merveilleuses Pilules de Longue Vie Bonard.

elle CLARA ARCHAMBAULT, Cote St-Paul, Que.

LES PILULES DE LONGUE VIE (Bonard) guérissent tous les jours des HOMMES, FEMMES et ENFANTS qui souffrent d'Anémie, de Dyspepsie et d'autres maladie provenant de l'insuffisance

du sang ou de l'action défectueuse du Foie, des Rognons et de l'Estomac. Aucun remède au monde n'a obtenu autant de succès. Aucun remède n'a un tel record de guérisons.

Nous avons publié dernièrement les témoignages des personnes suivantes de Montréal:

M. JOSEPH BEAUDRY,

24 rue Brébœuf.

DELLE ELIZABETH OUELLET,

89 St-Frs-Xavier.

DELLE EVA BROWN,

21 Avenue Duluth.

M. FELIX GOUIN,

478 1/2 rue St-Dominique.

Allez voir ou écrivez à ces personnes et elles vous diront que c'est grâce aux PILULES DE LONGUE VIE (Bonard) qu'elles jouissent aujourd'hui d'une bonne santé.

Si cela n'est pas suffisant pour vous convaincre, détachez le coupon au bas de cette annonce, envoyez-nous avec ce coupon votre adresse ainsi qu'un timbre de 2 sous et nous vous enverrons gratis une boîte-échantillon de PILULES DE LONGUE VIE (Bonard) afin que vous puissiez constater par vous-même les merveilleuses propriétés curatives de ce remède.

LA CIE MEDICALE FRANCO-COLONIALE, 202 rue St-Denis, Montreal.

10,000 Boites

DE

PILULES DE LONGUE VIE

(BONARD)

GRATIS.

DETACHEZ CE COUPON.

Nous enverrons une boîte échantillon des Pilules de Longue Vie (Bonard) à toute personne qui nous enverra ce coupon avec leur adresse, ainsi qu'un timbre de 2 cents. Comme nous n'enverrons que 10,000 boîtes échantillon gratis, faites application aujourd'hui si vous désirez prendre avantage de cette offre libérale.

Nom et Adresse



NO. 16

A la cour d'assises:  
Le président.—Enfin, vous l'avez tué?  
L'accusé.—Oui, mon président.  
Le président.—Et après l'avoir tué, vous lui avez pris les six sous qu'il avait dans la poche de son gilet?  
L'accusé.—Oui, et j'ai été volé, voilà tout!

**PRIX GRATIS**  
Les lettres à droite spellent les noms de 3 grandes villes. Pouvez-vous les trouver? Alors écrivez votre nom lisiblement et envoyez-le nous avec 3 timbres de 2 cents, pour frais d'envoi, etc., et vous recevrez, gratuitement Mag-nifique Prix qui vous fera certainement bien plaisir. La Cie. Perfume, Boite 1008 Toronto.

L	P	A
R	O	I
S	K	N
D	O	R
O	N	N
Y	E	W

Le sage moissonne dès le matin, l'insensé attend le soir pour glaner.

L'art de la vie est de faire de la vie une œuvre d'art.

**MONTRE MCGINTY**

Donne beaucoup de plaisir. Surprend tout le monde. Boîtier de Chasse plaqué en nickel. Pressez le couvercle et McGinty vous apparaîtra, grimaçant. Rien de plus comique. C'est une des dernières inventions et elle est fameuse. Par la poste 10c. en argent ou 3 pour 25c. McFarlane et Cie., Toronto.

